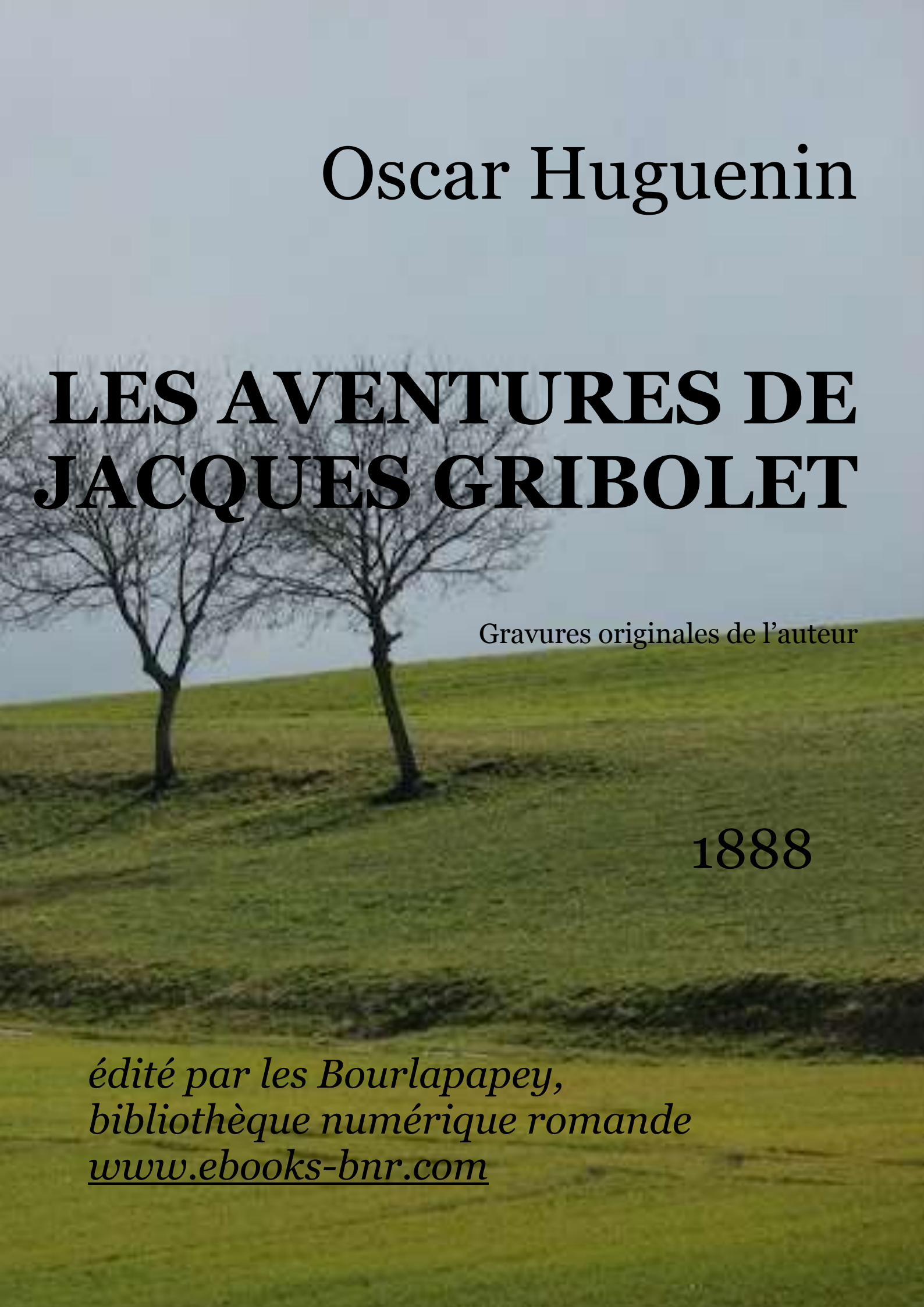


Oscar Huguenin

LES AVENTURES DE JACQUES GRIBOLET

Gravures originales de l'auteur

1888

édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com

Table des matières

CHAPITRE PREMIER 4
CHAPITRE II 15
CHAPITRE III 27
CHAPITRE IV 43
CHAPITRE V 55
CHAPITRE VI 74
CHAPITRE VII 85
CHAPITRE VIII 97
CHAPITRE IX 107
CHAPITRE X 116
CHAPITRE XI 127
CHAPITRE XII 145
CHAPITRE XIII 158
CHAPITRE XIV 169
CHAPITRE XV 180
CHAPITRE XVI 192
CHAPITRE XVII 203
CHAPITRE XVIII 214
CHAPITRE XIX 228
CHAPITRE XX 239

CHAPITRE XXI 249
CHAPITRE XXII 259
Ce livre numérique :..... 268

CHAPITRE PREMIER

Comment se faisait-il que la nuit du 4 au 5 juin 1780, moi, Jacques Gribolet, fils cadet du plus gros métayer de Bôle, je grimpais tout haletant les côtes de Rochefort, sans suivre ni chemin ni sentier, avec les allures d'un malfaiteur qui sent la maréchaussée à ses trousses ?

Hélas ! c'est que la malechance m'a poursuivi dès mon entrée en ce monde ! Petit marmot, je roulais du haut en bas de tous les escaliers ; mes genoux, mes coudes, mon front et mon nez étaient à l'ordinaire couverts de plus de plaies et de bosses que n'en pouvaient montrer ensemble tous les enfants du village. Je ne laissais passer ni coqueluche, ni rougeole, ni scarlatine, ni ourles[1], sans en prendre ma bonne part, et il faut que j'aie eu l'âme chevillée au corps de solide façon pour m'être tiré sans trop d'encombre de tous ces traquenards tendus à ma jeune existence ! Garçonnet de dix à douze ans, je me trouvais mêlé à toutes les bagarres entre galopins de mon âge, où j'attrapais les horions les mieux appliqués. Pourtant, de ma nature, je suis doux comme un mouton et on m'échauffe malaisément les oreilles.

---

[1] Oreillons

Quant aux coups de férule du magister, je n'ai jamais pu comprendre pourquoi ils tombaient si souvent sur mon dos et sur les jointures de mes doigts !

À quatorze ans, je dégringole du haut d'un noyer et je me casse un bras ! à peine le mège de Fretereules me l'avait-il rajusté à miracle et m'en servais-je comme devant, qu'un sapin que nous abattions du côté de Cotendart me tombe sur la jambe et me la brise net !

Il n'en reste plus trace aujourd'hui, grâce à Dieu et au mège, un habile homme, avec ses gros pouces et ses petits pots d'onguent !

Je vous demande s'il ne faut pas que ma jambe ait été solidement remise en état, pour que, quelques années après, j'aie pu sans peine, en quatre heures de marche, gagner la frontière française en cette nuit de fatale mémoire !

Qu'est-ce que je pouvais bien avoir sur la conscience pour fuir ainsi nuitamment comme un malfaiteur ? Hélas ! ma mauvaise étoile m'avait fourré dans un guêpier !

Il faut bien que je raconte les choses par le menu pour vous persuader que je ne suis pas plus mauvais qu'un autre, et qu'il y a sûrement comme un sort fatal qui me pousse où je n'ai pas dessein d'aller.

En 1780 j'avais vingt-deux ans ; mon frère aîné Claude, à qui tout réussit – je n'en suis pas jaloux, c'est un digne garçon qui le mérite, – en avait vingt-quatre.

Je crois que notre père était fier d'avoir deux garçons aussi solidement bâtis, et qui faisaient avec lui toute la besogne des champs et des vignes. Néanmoins il nous tenait serrés, et s'il était content de nous, il ne le montrait guère ; c'était par notre mère que nous en avions connaissance, et cela nous suffisait.

Le père avait été un rude champion pour l'ouvrage, dans son temps, et il n'avait pas beaucoup baissé avec l'âge. Claude et moi, nous avions hérité de lui sa force de reins. La preuve, c'est qu'aux vendanges nous ne nous mettions jamais à deux pour charger et décharger les gerles ; chacun en prenait une par les yeux : cela marchait deux fois plus vite.

Tout le monde sait que les garçons n'attendent guère que la barbe leur pousse au menton, pour regarder les filles d'un autre œil qu'à dix ans.

On ne peut pas aller contre la nature. Au surplus, quand vos père et mère vous ont donné le bon exemple, quand ils vous ont élevé dans la crainte de Dieu et le respect du prochain, les choses se passent en tout bien, tout honneur : une famille se reforme, une jeune génération sort d'une génération qui vieillit, selon l'ordre institué par le Créateur dès le commencement du monde.

Claude courtisait Jeannette Udriet, de Trois-Rods ; moi, Marion Pettavel, notre voisine.

Il y avait déjà trois ans que Claude et Jeannette étaient promis, de l'aveu des parents. Mon frère attendait patiemment, pour entrer en ménage, la permission du père, qui avait bien du mal à se décider, non qu'il eût rien contre la Jeannette, une belle et brave fille de bonne maison, mais perdre un si bon ouvrier, c'était dur.

Pour moi, les choses n'étaient pas si avancées. La Marion Pettavel n'était pas encore ma promise, attendu que si ma recherche agréait à ses parents, la fille n'était pas du goût des miens. Moi, je ne voyais que les yeux noirs et la bouche rieuse de ma belle ; ses gais propos et ses agaceries de petit chat me tournaient la cervelle et m'empêchaient de regarder plus avant. Elle avait beau se laisser faire les yeux doux par celui-ci, par celui-là, voire par cette espèce de nabot de Barthélemi Duvanel, qui avait un nom plus long que sa personne contrefaite, un nez

camard et une langue de vipère, je me laissais toujours entortiller par la fine mouche, et reprendre à la glu de ses œillades.

Les choses en étaient là, quand vint la foire de Boudry. Bôle est trop chétif pour en avoir une : la foire de Boudry, c'est la foire de Bôle, une fête pour les grands et pour les petits. Tout le monde s'endimanche ; on y mène la vache, qu'on voudrait vendre parce qu'elle n'est plus la grosse laitière de ses jeunes ans, la bique barbue, aux mamelles pendantes, aux ongles crochus comme les souliers à la poulaine au tout vieux temps, la paire de bœufs que quelque secret défaut fait souhaiter de troquer contre une autre, mais qu'on se gardera de dénigrer, comme de raison.

Chez nous, où il n'y avait ni marmots au berceau, ni parents perclus contraints de garder le logis, on fermait la maison. Ce n'est pas le grand-oncle Isaac Thiébaud qui eût voulu rester au coin du feu en un jour pareil, quand bien même sa jambe raide de vieux soldat lui rendait malaisé un trajet de montées et de descentes comme est le chemin de Bôle à Boudry.

Il avait fait la terrible guerre de Sept-Ans, dans les armées de notre grand roi Frédéric II, et en avait rapporté le goût du *brante-vin,* un langage tout plein de sacrements de grenadier, et une balle dans le genou.

En retour du gite qu'il avait trouvé chez nous, n'étant plus propre au travail des champs, il nous rabâchait ses campagnes aux heures des repas et le soir au coin du feu, en mâchonnant sa pipe. De plus il avait enseigné l'escrime à Claude et à moi, employait pour cet usage l'épée de justicier de mon père, avec un bouchon à la pointe ; nous, lui faisant face, un échalas au poing.

Avec ma malechance ordinaire, j'avais même un jour failli lui fêler le crâne comme un vieux pot, son épée n'étant point venue à temps à la parade ! Le vieux soudard m'en avait fait compliment avec un de ses jurons allemands qui n'en finissaient pas.

Donc toute la maisonnée s'en fut à la foire, jusqu'à nos deux bœufs, qu'on avait dessein de vendre, parce qu'ils s'étaient pris en grippe et ne s'accordaient plus au joug.

Le père crut faire un bon troc en les échangeant contre ceux de Jacques Porret, de Fresens. Mais au retour, nous vîmes bien que c'était encore le Bérochau qui avait fait le meilleur marché.

Ces misérables bœufs étaient rétifs comme des ânes rouges, ruant traîtreusement, cherchant à donner de la corne, même sous le joug !

Nous étions tous revenus dîner à Bôle, sauf l'oncle Isaac, qui était attablé pour toute la journée au cabaret de la Cigogne, en bruyante et joyeuse compagnie.

Le soir, il y avait toujours bal à l'hôtel de ville, et nous espérions bien aller faire quelques tours de danse Claude et moi.

Mais le père n'aimait pas la coutume des autres garçons de rôder sur le champ de foire toute la journée, faisant du tapage, se colletant avec les « gardes-foire », jouant des tours aux marchands, et buvant rasades sur rasades dans tous les cabarets de la ville.

Il avait grandement raison, et nous le sentions bien. Seulement, pour fermer une bonne fois la bouche à ceux qui se gaussaient de nous, disant que les garçons Gribolet n'étaient pas encore sevrés, il nous avait fallu livrer une bataille rangée, à deux contre six. Les six avaient reçu une de ces « frottées », qui font plus d'effet que les harangues les mieux tournées.

Barthélemi Duvanel, qui était de la bande, et que Claude avait pris par le fond de ses chausses pour le jeter dans un troupeau de petits cochons, parqués devant la « Cigogne », était le seul qui nous eût gardé rancune.

Les autres, une fois les fumées du vin passées, avaient déclaré, en francs camarades qu'ils étaient, n'avoir empoché que leur dû.

Cette après-midi de foire se passa pour Claude et pour moi à préparer la paille pour la saison des « attaches » qui était prochaine. Le père, lui, battait les faux, pour couper les herbes grasses du clos.

Vers les quatre heures son marteau s'arrêta, et nous considérant du coin de l'œil, il dit d'un air bonhomme :

– Ah ! ça, garçons ! on ne danse pas, ce soir, à Boudry ?

– Oh ! si, père.

– Alors, si le cœur vous en dit, que je ne vous retienne pas. Au surplus, il y a l'oncle à ramener.

C'était notre corvée régulière, deux fois l'an, sans compter les cas imprévus.

Nous trouvions la chose naturelle : on s'habitue à tout. Mais nous avions du bonheur d'être solides des reins, Claude et moi !

Jamais ni le père, ni la mère n'avaient reproché au vieux soldat son intempérance, sachant, apparemment, que ce serait peine perdue.

Mais la première fois que nous l'avions ramené au logis dans un de ses états lamentables, mon père nous avait dit gravement :

– Il a pris ce mauvais pli à la guerre ! à présent c'est fini ! mais il y en a plus d'un qui n'a pas été si loin pour devenir biberon ! Écoutez, garçons : j'aimerais mieux vous voir étendus dans votre cercueil, que rapportés chez nous comme des brutes !

Cela nous avait fait une grande impression et nous n'avions pas oublié ces paroles.

Pendant que nous ôtions nos tabliers de cuir, le père mit la main à la poche de sa casaque ; nous connaissions le geste !

De la poche sortit une bourse graisseuse, faite d'une vessie : tout en débouclant la petite courroie qui la fermait, le père nous dit :

– Garçons, vous ne jetterez pas l'argent par les fenêtres !

Nous reçûmes chacun six piécettes[2]. C'était une largesse rare ! Avec six batz nous étions fort satisfaits les années précédentes !

– Quand on a une « bonne amie », expliqua le père en clignant de l'œil, il faut bien lui faire politesse. Et puis les filles aiment les rubans, les affiquets, quoi !

Il redevint fort sérieux pour ajouter :

– Mais revenez-moi avec toute votre raison !

– Soyez tranquille, père, répondit Claude. S'il plait à Dieu, vos fils ne vous feront jamais honte !

Notre mère passa soigneusement l'inspection de notre personne et donna un dernier coup de main à nos ajustements de fête, comme lorsque nous partions pour les exercices et les revues de la milice.

De la porte du pressoir, elle et mon père assistèrent à notre départ, et quand je me détournai pour leur crier encore un joyeux bonjour, ils se penchaient, souriants, l'un vers l'autre, en considérant leurs fils avec orgueil.

---

[2] Six piécettes : Fr. 1,50 (à l'époque). Six batz : Fr. 0,84 (à l'époque).

– Je vais prendre la Marion, dis-je à Claude ; toi, je pense que tu passes par Trois-Rods ?

– Oui, la Jeannette doit m'attendre. On se retrouvera là-bas.

Marguerite Pettavel, la mère de Marion, était à cuisiner sur son foyer, attifée suivant sa coutume, comme quelqu'un qui s'est sauvé de sa maison en flammes.

Elle avait beau être la mère de ma Marion, je ne pouvais pas m'empêcher de voir que sa coiffe sale était mise de travers, que les cheveux grisonnants qui en sortaient ne devaient être peignés qu'une fois par semaine, que son casaquin était crevé aux coudes et sous les bras, et que sa cuisine était plus sale que notre écurie !

Aussi ma mère, qui était toujours proprement mise, qui tenait sa cuisine et toute la maison dans un ordre parfait, n'avait pas vu de bon œil ma liaison avec la Marion Pettavel.

– Telle mère, telle fille ! disait-elle. Ce n'est pas d'une maison de désordre qu'une bonne femme de ménage peut sortir. Le père Pettavel quitte trop souvent la charrue ou le croc pour s'installer à sa cave avec ses compères. La mère, tu la connais, et sa langue aussi ! Réfléchis bien, Jacques, avant de t'engager !

Je reconnaissais que tout cela était vrai ; mais la Marion, avec ses yeux pétillants de malice, ses cheveux noirs crêpés, son petit nez un peu retroussé et sa bouche toute rose, avec des dents blanches comme celles d'un jeune chat, me faisait tout oublier. Elle était la lumière et moi le papillon ! La bestiole étourdie sent bien qu'elle se brûle à la chandelle, et pourtant elle ne cesse de voltiger toujours-plus près.

– Hé ! hé ! Jacques, s'écria la mère Pettavel, comme te voilà tiré à quatre épingles ! Gage que tu viens voir après la Marion ?

– Oui, est-ce qu'elle est prête ?

Prête ? il y a beau temps ! elle est *départie* ce bon matin pour Boudry et on ne l'a pas revue ! Elle aura dîné chez la cousine Grellet, du haut du pont. Tu la retrouveras par là, sur la foire, à la danse, partout où on s'amuse ! ces jeunesses…

– À vous revoir ! interrompis-je brusquement, et je m'en allai, moins guilleret qu'en entrant.

Tout mon plaisir était parti ! un moment je fus sur le point de rentrer à la maison au lieu de descendre à Boudry.

– La Marion ne tient guère à toi ! me disais-je avec amertume. Pourquoi est-ce que tu irais courir après elle pour la faire danser ? Elle n'est pas embarrassée pour se trouver des galants !

Peut-être qu'un autre garçon eût raisonné différemment : – Ah ! ta belle te fait la nique ! eh bien ! rends-lui la monnaie de sa pièce ! va faire danser toutes les autres filles, excepté elle !

À moi, cela ne m'eût causé aucun plaisir ; si je me décidai à tourner mes pas du côté de Boudry, c'est parce que je fis la réflexion que jamais Claude ne viendrait à bout de l'oncle à lui tout seul.

La journée était si belle et la verdure du printemps si fraîche, qu'en descendant le chemin de Bornel-ès-Vaux, j'oubliais peu à peu ma mortification. Ç'avait toujours été mon plaisir que d'observer cette multitude de plantes qui font les haies, de comparer les formes diverses et si finement découpées de leurs feuilles et de leurs fleurs, d'y surprendre toutes ces curieuses bestioles, courant, volant, se faisant la guerre, et dont j'ignorais les vrais noms, croyant alors qu'elles n'en avaient pas d'autres que « aragnes », « carcoies », « chevals d'or », « chevals-Martin », les « madeleines » ou bêtes à bon Dieu qui annoncent le beau ou le mauvais temps, les tout petits « tailleurs » rouges comme du feu, qui vont comme la flèche sur leurs six petites pattes rouges comme le reste !…

Je m'attardai une fois de plus à considérer toutes ces merveilles, à écouter les appels et les coups de bec du pivert et du pic noir trouant l'écorce des vieux noyers.

Sous sa voûte de frênes, d'aulnes, de viornes et de clématites, le Merdasson coulait bruyamment, grossi qu'il était par la fonte des dernières neiges dans les pâturages des Sagneules. Je m'assis sur le parapet du vieux pont, et les coudes sur les genoux, je suivis de l'œil les oiselets qui se poursuivaient gaiement à travers le feuillage, en sifflant, piaillant comme des écoliers en un jour férié.

– Je crois, Dieu me pardonne ! me disais-je tout songeur, que des hommes et des bêtes c'est encore celles-ci qui ont le plus beau sort ! Les oiseaux principalement ; ils sont toujours à chanter, ils ne se font point de soucis ; un nid dans un buisson, quelques petites graines, une chenille, une mouche pour leurs repas, et les voilà contents comme des rois ! Dans leurs petites cervelles, il n'y a pas place pour des pensées ! Penser, cela fait souffrir ! nous pensons, nous autres hommes.

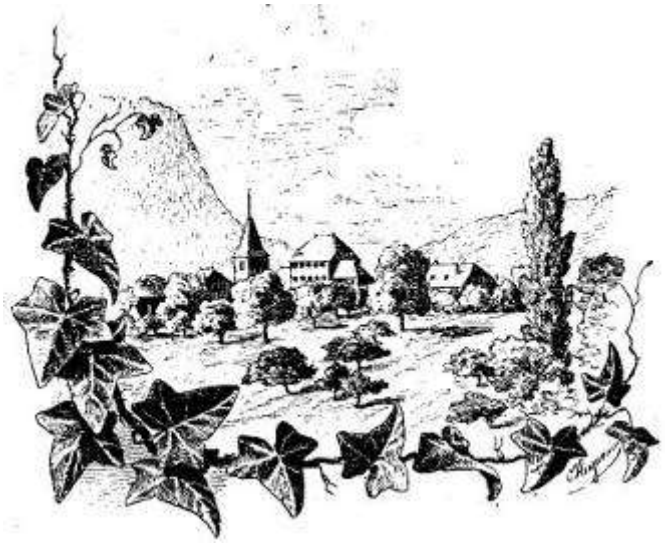
Je serais peut-être resté là jusqu'à la nuit à ruminer toutes ces idées, si un grand bruit dans la feuillée, un froissement d'ailes et les cris des oiselets qui paraissaient soudain tout éperdus, ne m'eussent tiré de ma rêverie.

– Il y a là quelque méchante buse, ou un épervier ! me dis-je en faisant provision de cailloux.

En effet, une grosse masse grise sortit des buissons, voletant par crochets rapides pour saisir sa proie. Un de mes cailloux atteignit à l'aile la mauvaise bête et la jeta sur l'herbe. J'accourus et l'achevai d'un coup de talon. C'était un grand épervier au bec et aux serres crochus et durs comme de l'acier. Il n'avait pas lâché la pauvre petite mésange bleue, un « chapelet

pers[3] », qui moins fortuné que ses compagnons, était devenu sa proie.

– Hélas ! me disais-je en poursuivant ma route, il y a des peines pour toutes les créatures, en ce monde, voire pour les oiseaux, sans compter l'hiver !



[3] Vieux nom neuchâtelois de la mésange bleue.

CHAPITRE II

Du plateau de la Fouéraie, toutes les montagnes se montraient au delà du lac, les unes bleuâtres de hâle, les autres plus hautes, toutes blanches de neige, mais rosées par le soleil couchant. J'avais vu bien souvent ce spectacle en travaillant à la vigne, mais jamais il ne m'avait paru aussi beau ! Je considérais tout cela comme si je ne devais plus le revoir, le cœur ému, sans doute, d'autre chose : de l'idée, par exemple, que j'en avais fini avec la Marion Pettavel !

Au lieu de tirer droit sur Boudry, je m'en fus par le chemin des Conrardes, voir à quoi en étaient les vignes que nous cultivions aux Prisettes, vers la Baconnière, et je descendis par le chemin des Calames, me disant qu'on allait pouvoir « attacher ».

J'avais cheminé si paresseusement, j'avais fait tant de haltes partout, que la nuit était près de tomber quand j'entrai à Boudry, où les restes de la foire faisaient encore grand tapage.

– Il faut d'abord que je trouve l'oncle Isaac, me dis-je, pour savoir où le prendre après la danse. Allons premièrement à la Cigogne, chez Abram Resson. C'est là qu'il était attablé quand nous sommes revenus dîner.

Et il y était encore : cela s'entendait de loin !

– Ton Soubise ! parles-en ! criait-il avec force jurements ; le général à la Pompadour, un imbécile qui se frise, se bichonne,

s'empeste d'eau de Cologne, pouah ! aussi il a fait du bel ouvrage à Rossbach, en vous plantant dans la souricière que le père Fritz tenait grande ouverte !

À quoi une autre voix enrouée et pleine de courroux, celle de Verdonnet, un ex-garde suisse de Louis XV, répondait à travers des hoquets d'ivrogne :

– Ça n'empêche, nom de nom ! que nous autres… les habits rouges, nous n'avons pas montré les talons… à preuve que le roi de Prusse a dit…

L'oncle reprit en ricanant :

– Parbleu ! je sais bien ce qu'il a dit, j'étais coude à coude avec le père Fritz, qui me faisait justement trinquer avec lui après l'affaire !



– Quel nom de nom de vantard ! eh bien ! qu'est-ce qu'il a dit, pour voir ?

– Il a dit en faisant claquer ses doigts : « Laissez-moi ce tas d'écrevisses s'en aller à reculons ! »

– Tu en as menti, vieux pendard ! cria l'autre furieux ! Le roi nous a comparés…

De sa voix de stentor, l'oncle se mit à chanter pour couvrir celle de son adversaire :

Soubise dit, la lanterne à la main :
J'ai beau chercher, où diable est mon armée ?
Elle était là, pourtant, hier matin ;
Me l'a-t-on prise, où l'aurais-je égarée ?
Ah ! je perds tout, je suis un étourdi ;

Mais attendons au grand jour, à midi.
Que vois-je, ô ciel ! que mon âme est ravie !
Prodige heureux ! la voilà ! la voilà !
Ah ! ventrebleu ! qu'est-ce donc que cela !
Je me trompais, c'est l'armée ennemie !

Une tempête de rires et d'acclamations éclata dans la chambre. Je vis du seuil du cabaret, à travers la fumée des pipes, mon oncle debout et vacillant, parant avec le bras l'attaque de son antagoniste, qui cherchait à le frapper d'un pot d'étain, empoigné sur la table.

J'allais intervenir, bien qu'il me répugnât de me mêler à celle querelle d'ivrogne, mais le gros tavernier Abram Resson mit fin à la scène en arrachant le pot de la main de Verdonnet et en rejetant le vieux Soldat sur son banc.

– Allons ! allons ! pas de ces bêtises ! Vous êtes tous les deux des lapins qui n'ont pas froid aux yeux, tout le monde sait ça ! Mais parce que vous avez fait la guerre, vous, Isaac, avec un habit bleu sur le dos, et toi, Verdonnet, avec un habit rouge, parce que vous vous êtes tiré des coups de mousquet dans le temps, au fin fond de l'Allemagne, pour la gloire de la Prusse et pour celle de la France, ce n'est pas une raison pour continuer à Boudry, à coups de langues et de pots ! Trinquez-moi ensemble, et que ça finisse !

– Bien dit ! hurlèrent tous les buveurs, en venant choquer leurs gobelets contre ceux des deux vieux soudards.

– Bon ! fis-je en m'en allant sans bruit. On saura où le retrouver : il ne bougera plus de là. Pourvu qu'il ne recommence pas à échauffer les oreilles à Verdonnet, qui n'est pas endurant ! Il faudra que je vienne le surveiller de temps en temps.

Je me mis à flâner par la ville, au milieu des bancs des marchands qui se vidaient, des garçons et des filles qui se houspillaient, se heurtaient, s'interpellaient avec des propos aussi grivois qu'en temps de vendanges.

La nuit était tombée ; c'était le bon moment pour les tapageurs ! Les gardes-foire qui parcouraient les rues, la hallebarde sur l'épaule, se heurtaient à tous les passants, et faisaient à eux seuls plus de vacarme et de désordre que le reste de la foule.

Par-ci par-là, une lanterne fumeuse formait sur la route un cercle de lumière : au delà, la nuit en paraissait d'autant plus noire !

Vers la maison de tir des Esserts, des jongleurs et bateleurs faisaient leurs tours d'équilibre et de force sur des perches et des cordes tendues. Des pots de fer pleins de poix enflammée leur servaient de luminaires en empestant l'air aux alentours.

Après avoir regardé un moment les exercices de ces hommes et femmes tout disloqués, je m'acheminai du côté de l'hôtel de ville.

J'étais bien résolu à ne danser avec qui que ce fût, pas même avec Marion Pettavel, si je la trouvais là, mais je voulais voir avec qui elle dansait !

Voilà comme le cœur de l'homme est fait ! cela n'avait pas de bon sens ! Mais je me donnais le change à moi-même en me disant qu'il fallait bien être là pour y rencontrer Claude, et nous entendre pour l'heure où on emmènerait l'oncle.

La danse était commencée : on entendait de loin les ronrons de la musique, et les pas mesurés des danseurs. Mais ces bruits familiers qui m'avaient transporté d'aise plus d'une fois, me laissaient froid et calme, ce soir-là, preuve que je n'aimais pas la danse pour la danse, mais pour le plaisir que j'avais à tourner avec la fille de mon choix.

À l'entrée de l'hôtel, je me croisai avec un garçon de Bôle qui sortait. C'était Guillaume Thiébaud, mon cousin, un des six que Claude et moi avions rossés deux ou trois ans avant.

Il avait la langue affilée, mais un cœur d'or.

– Tu arrives bien tard, Jacques ! Claude est là qui tourne comme un bienheureux avec sa Jeannette, un beau brin de fille, ma foi ! Moi, j'ai voulu faire un tour ou deux, mais il faut croire que j'ai trop levé le coude aujourd'hui, ou pas assez, peut-être ! le fait est que ça me donne les « étours » et que le cœur me remonte dans l'estomac !

– Alors, tu viens prendre l'air, Guillaume ? Je reste avec toi : je ne tiens pas à danser.

– La Marion est pourtant là qui en prend tout son content, avec le gros Coste, tu sais, Antoine, l'hercule de Vermondins, comme il a le front de s'appeler lui-même. Elle n'est pas venue avec toi, la Marion ? Est-ce que vous êtes brouillés ?

– Il paraît, dis-je froidement, qu'elle est à Boudry depuis ce matin. Je ne l'ai pas encore aperçue aujourd'hui.

– Voilà ! voilà ! tes affaires ne me regardent pas, Jacques ; mais si je n'avais pas peur de te vexer, je te dirais…

– Dis seulement, je sais bien que tu ne me veux pas de mal : au contraire !

– Eh bien ! si j'étais à ta place… Tu n'es pas engagé avec la Marion et « leurs gens » ?

– Non.

– Écoute, Jacques ! le fils de ton père peut prétendre à mieux que ça !

Et comme je faisais un mouvement :

– Attends ! poursuivit-il en me prenant le bras. Ce n'est pas du bien que je parle ; c'est bon pour des vieux grigous qui ont le cœur tout racorni d'avoir de ces idées et de ne penser qu'aux écus ! Non, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire ; m'est avis qu'un brave garçon comme toi – je n'ose pas dire et « comme moi » parce que j'ai trop l'habitude de boire un coup ! – comme toi et

comme ton frère, ne doit voir que deux choses dans la fille qu'il veut pour femme : premièrement, s'il l'aime et si elle l'aime ; secondement, si elle a été dressée par sa mère à faire une brave femme de ménage et une digne mère de famille. Si par surcroît, elle est avenante de figure et de taille, si elle a de l'esprit en suffisance, si elle apporte en dot une bourse rondelette et des espérances, tout cela ne gâte rien, au contraire ! Mais si la fille n'a que des écus, au nom du ciel, Jacques, reste garçon toute ta vie ! Mieux vaut être seul que mal accointé !

– Alors, la Marion, d'après ton idée…

Guillaume Thiébaud coupa court à ma question en disant :

– Viens dans la salle de danse et regarde ! Après ça, je parie que je n'aurai plus l'embarras de te répondre !

Le froid me monta au cœur : qu'est-ce que j'allais donc voir d'extraordinaire ? La Marion dansant avec Antoine Coste ? et après ? Elle avait dansé avec bien d'autres garçons depuis que je la courtisais ! Est-ce qu'il y avait du mal ? Les filles dansent avec qui les invite.

Je me prenais à la défendre, et j'en voulais à Guillaume, comme un enfant en veut à l'apothicaire qui lui a fait mal en lui tirant une dent gâtée.

Néanmoins je le suivis, voulant savoir !

Pourquoi est-ce que je raconterais ce que je vis du seuil de la salle pleine de tapage, de lumière et de poussière ? Il y a des choses qu'on ne dit pas, parce qu'elles sont trop honteuses ou trop amères.

Quand la jeune fille de qui votre tête et votre cœur étaient pleins, se comporte en public et sous vos yeux comme une dévergondée, vous n'allez pas le crier sur les toits, mais vous lui tournez le dos, et vous tâchez de ne plus penser à elle.

C'est ce que je fis sans plus tarder.

Guillaume me suivit dehors tout silencieux. Je crois qu'il regrettait de m'avoir ouvert les yeux, en me voyant la mine si sombre.

– Merci ! dis-je en lui serrant la main dans l'ombre. Tu m'as rendu là un fier service pour toute la vie ! Restes-tu ici ?

– Ma foi ! je n'y tiens pas plus que toi !

– Ç'aurait été pour prévenir Claude que je l'attendrai à dix heures, à la Cigogne, pour ramener l'oncle ; mais si tu t'en vas…

– Attends-moi ; je fais ta commission et je reviens ; il ne faut pas que tu remontes là-haut, toi.

Le brave garçon courut le long du couloir pavé qui menait à l'escalier : il fut en haut en quelques enjambées. Je restai à l'attendre, appuyé contre le mur de l'allée, qu'une lanterne d'écurie, accrochée au bas de l'escalier, éclairait faiblement.

Le tapage de la danse qui faisait trembler le plafond, au-dessus de ma tête, n'arrivait à mes oreilles, tant j'étais devenu étranger, indifférent à tout, que comme un murmure éloigné. Il me semblait qu'il s'était fait un grand vide dans ma tête : je ne pensais pas, je ne souffrais pas ; pourtant il y avait comme un cercle de fer autour de mes tempes !

Tout à coup, les pas mesurés des danseurs et le bourdonnement de la musique vinrent à cesser, ce qui me fit ressentir une secousse douloureuse. Tôt après, une grande rumeur, le tumulte et les cris d'une querelle, éclatèrent dans la salle. On entendit des portes s'ouvrir et se fermer, et la voix du garde-foire de faction à l'entrée, crier d'un ton d'autorité : – Allez vous expliquer dehors ! on ne se « taupe » pas devant les demoiselles !

Il y eut une poussée bruyante, une dégringolade, accompagnée d'imprécations, du haut en bas des degrés, et un groupe confus d'hommes aux prises m'apparut au fond de l'allée.

Que m'importaient les chicanes de ces braillards ! j'allais sortir pour leur laisser champ libre, quand la voix de mon frère m'arriva nettement au milieu du vacarme ; il criait :

– Si ça me regarde ! je voudrais bien savoir, quand une fille à qui votre frère fait la cour…

Sans écouter le reste, je m'approchai vivement.

Claude et un gros gaillard trapu qui me tournait le dos, – je vis bientôt que c'était Coste, – se tenaient solidement par les bras et le collet, se poussant, se tiraillant de çà, de là, sans pouvoir se terrasser, comme des champions d'égale force.

Derrière eux, Guillaume Thiébaud cherchant à les calmer, raisonnait tantôt l'un, tantôt l'autre, et Barthélemi Duvanel, comme un vilain traître, se faufilait entre les jambes de mon frère pour le faire trébucher.

Je commençai par prendre au collet le méchant nabot, pour le jeter de côté, après l'avoir payé de sa traîtrise avec deux soufflets.

– Aie l'œil sur cette vermine ! dis-je à Guillaume Thiébaud.

Mon frère, d'une violente secousse, venait de faire tourner Coste sur lui-même et le tenait appliqué contre le mur.

– Tu me le paieras, canaille *d'épantâ*[4] ! hurlait Coste sans pouvoir se dégager. Est-ce que c'est de tes affaires, à la fin des fins ?

Le vin qu'il avait bu, les efforts de la lutte et la fureur qui le possédait, le rendaient bouffi et hideux à voir.

---

4 Sobriquet des gens de Bôle.

– Claude, c'est moi que cela regarde ; laisse-le ! dis-je en cherchant à faire lâcher prise à mon frère. Mais il tenait bon et secouait Coste comme on « tremble » les pruniers.

– D'ailleurs, repris-je pour le convaincre, si c'est à cause de la Marion Pettavel que tu te bats, elle n'en vaut pas la peine ! Que Coste la garde, si elle lui plaît ! moi je ne courtise pas des gourgandines !

Il y avait foule sur le carré du haut de l'escalier. La Marion devait y être : c'était aussi pour elle que j'avais parlé !

Coste tourna vers moi sa face violette !

– Ah ! tiens, c'est le Gribolet numéro deux ! cria-t-il en ricanant, avec un hoquet. C'est le galant à la Marion ! Et tu dis que tu n'en veux plus de ta belle ? alors, qu'est-ce que tu viens faire ici !

Il chercha à me détacher un coup de pied dans les jambes.

– Les voyez-vous, ces couards de Bôle, criait-il en écumant, ça se met deux contre un, pour pouvoir se vanter d'avoir couché sur le dos l'hercule de Vermondins ! mais vous allez voir ! j'en mangerais trois comme vous !

L'effort violent qu'il fit pour se dégager m'aida à faire lâcher prise à mon frère. Je saisis vivement Coste au-dessus des coudes en disant à Claude :

– Tu vois ce qu'il dit ! tire-toi de côté !

Coste n'avait rien gagné à changer d'adversaire : mes poignets valaient ceux de Claude :

– Écoute ! dis-je à mon antagoniste qui se tordait avec rage entre mes mains. Je ne veux pas que tu puisses dire qu'on s'est mis deux contre toi. Allons devant la maison, seuls, si tu tiens tant à te battre ! Moi, ça ne me fait ni chaud, ni froid !

– Tu caponnes, hein ? ricana Coste.

– C'est ce que tu verras ! répliquai-je froidement. Va devant ! et je le lâchai.

Aussitôt libre, il se retourna et leva le poing pour me frapper ; mais se ravisant, il remonta l'allée, en s'assurant que je le suivais.

Une vague lueur, venant des fenêtres des maisons d'en face, éclairait quelque peu le pavé en pente. Point de lune, mais des milliers d'étoiles.

Je me tenais sur mes gardes ; Coste remontait la pente pour aller sur la route ; on eût dit qu'il cherchait l'ombre la plus épaisse.

– Ah ! ça, dis-je enfin, impatienté, est-ce que tu t'imagines que je veux jouer à *cou*[5] ?

Il se retourna subitement : je n'eus que le temps de parer un coup qu'il me détachait en plein visage, et qui m'atteignit à l'épaule gauche.

À la douleur aiguë que je ressentis sur-le-champ, je compris qu'il avait une arme à la main.

– Ah ! vilain traître ! criai-je, furieux à mon tour. Ah ! tu joues du couteau !

Déjà son bras se levait une seconde fois ; l'éclair de la lame me guida.

Ma main droite lui saisit le poignet au vol, et je le lui tordis avec une telle violence, qu'il poussa un hurlement de douleur, et lâcha le couteau, qui tomba sur les cailloux avec un bruit sec.

---

[5] Cache-cache.

Le sang m'était monté aux yeux : je ne me possédais plus : malgré la force et la pesanteur de mon antagoniste, qui était osseux et trapu, je l'empoignai par les reins, je le soulevai de terre dans un transport de rage et je le lançai sur le pavé.

Mon Dieu ! quelles bêtes féroces que les hommes, quand ils n'écoutent plus la voix de la raison !

Il y eut un bruit mat avec un claquement plus sec… puis plus rien !

Coste ne bougeait pas ; moi, je me tenais en garde, m'attendant à une surprise.

Inquiets de ce silence, Guillaume, Claude et quelques garçons massés sur la porte s'approchèrent de moi :

– Où est-il ? me dit tout bas mon frère.

– Là, par terre ! il m'a lardé l'épaule avec son couteau, et je l'ai jeté sur le pavé. Je ne sais pas pourquoi il y reste : il ne dit rien ! est-ce qu'il se serait cassé quelque chose ? – Une vague appréhension commençait à me saisir l'esprit.

Nous nous approchâmes tous avec précaution de cette masse noire et immobile. On ne pouvait rien distinguer dans l'obscurité.

– Il faut aller quérir un falot, cria la voix aigre du nabot. Gage que Gribolet l'a assommé ! – et il rentra en courant dans l'hôtel de ville.

Guillaume Thiébaud, le premier, s'était baissé sur Coste, lui avait tâté la poitrine et la tête. Il se releva sans parler, mais m'attira brusquement à l'écart en me disant à l'oreille :

– Il ne souffle plus ! ce n'est pas ta faute : sa tête a donné contre la borne ! Mais la justice ne badine pas : on pend un homme pour bien moins ! Dépêche-toi de gagner la frontière et de passer en France, Jacques.

Étourdi de stupeur et d'épouvante, je demeurais sur place, bégayant que je voulais rester pour me livrer, mais Thiébaud me prit délibérément par le bras, et me força à descendre la ville avec lui, en courant.

– Allons, vite ! chuchotait-il en m'entraînant. Duvanel va arriver avec son falot, et ameuter toute la ville. Tu n'as que le temps ! on va se mettre à tes trousses !

« Te livrer ! quelle bêtise ! Si on te pend, est-ce que cela ressuscitera l'autre ?

« Moi, je ne veux pas qu'on traîne au gibet un brave garçon parce qu'il a débarrassé le monde d'un chenapan !

« Courons ! je ne te quitte pas que tu sois sur le chemin de Rochefort ! Il te faut de l'argent, sans quoi, tu aurais pu filer droit sur Trois-Rods ! Parbleu ! j'y pense ! fit-il en s'arrêtant pour reprendre haleine :

« Je vais par Bôle : en deux mots, je dis la chose chez vous. Ton père me donne pour toi de quoi vivre un moment là-bas.

« Pendant ce temps, tu pousses droit sur Rochefort et je te retrouve à l'entrée de la Combe, derrière le village. Trois coups de sifflet ! il n'en faut pas plus pour nous reconnaître ! Mais pas de bêtises ! ne va pas te retourner !

Je n'avais plus de volonté ; je suivis docilement les avis du brave garçon qui me regarda partir, puis s'élança sur le chemin de Bôle.

CHAPITRE III

Meurtrier ! moi, Jacques Gribolet, un de ces frères Gribolet qu'on tenait pour les garçons les plus rangés de Bôle, et qui, il faut bien le dire, étaient fiers par devers eux de ce bon renom !

Meurtrier ! assassin ! ces terribles mots me bourdonnaient sans relâche aux oreilles ! Il me semblait que le vent les chuchotait eu passant dans la ramure des grands noyers et dans les broussailles du bord du chemin.

Je frissonnais eu entendant soudain derrière moi, au crêt du château, le cri lugubre de la chouette, tout pareil à une plainte désespérée. Je savais que tous les soirs l'oiseau de nuit se faisait entendre ainsi, et pourtant je me mis à courir en me bouchant les oreilles !

Quand je traversai Trois-Rods, cherchant comme un malfaiteur à étouffer le bruit de mes pas, un chien attaché dans sa niche aboya avec fureur et, tirant sur sa chaîne, chercha à me happer au passage. Moi qui suis l'ami des chiens comme de tous les animaux, moi qui les calme d'un mot, je me coulai contre le mur d'en face, avec une terreur d'enfant et je précipitai ma course.

– Il sent que j'ai tué ! il hurle à la mort ! pensais-je avec effroi.

Partout je croyais revoir cette masse sombre et insensible que j'avais laissée étendue sur les pavés.

Cet homme avait voulu prendre ma vie ; il avait agi en traître, c'est vrai ! Mais le vin ne lui avait-il pas ôté la raison ? il n'était pas responsable, lui ! et c'est dans cet état que je l'avais envoyé devant son Juge !

Je n'aurais jamais dû me battre avec lui ? Est-ce que cette fille en valait la peine ?

Et puis il avait une vieille mère, Coste ! on disait bien qu'il l'abandonnait à la charité de la commune, buvant, lui, tous ses gains ! Pourtant, qui sait s'il n'avait pas ses bons moments avec elle ? Comme la pauvre vieille allait me maudire !

Et ma mère, à moi, et mon père, si heureux, si fiers de leur fils, il y a quelques heures ! quelle douleur amère pour eux ! S'ils descendent au tombeau avant le temps, ce sera mon ouvrage !

Et la tête en feu, je courais comme un fou, en gémissant sourdement, sans oser lever les yeux vers le ciel serein où étincelaient les étoiles.

Puis ce fut une autre angoisse qui me vint torturer le cœur.

– Et Claude ? c'est lui qui va se désespérer à ton endroit, pensant que tout cela est arrivé par sa faute, et parce que sa grande amitié pour son frère l'a poussé à faire honte à la Marion de sa conduite dévergondée !

Et dire que je n'ai pas seulement pu lui serrer la main ! Pauvre Claude ! il croira que je lui en veux !

À cette idée, je m'arrêtai brusquement au milieu du bois de chênes qui est au-dessus de Trois-Rods, pris d'un grand désir d'aller rassurer mon frère, et de revoir mes parents avant de m'éloigner peut-être pour toujours.

Néanmoins je poursuivis ma route en soupirant : ce n'est ni la crainte de la justice, ni la sinistre image du gibet qui m'empêchèrent d'exécuter mon dessein, mais le souvenir du rendez-vous arrêté avec Guillaume Thiébaud. Je ne pouvais pas

lui manquer de parole : que dirait-il de moi s'il ne me trouvait pas à l'endroit convenu ?

Il pouvait être dix heures et demie quand je traversai en hâte Rochefort pour m'engager dans la Combe, sous l'ombre épaisse des taillis de hêtres.

De la chênaie de Trois-Rods, j'avais entendu le couvre-feu sonner aux clochers de Bôle, de Boudry et de Cortaillod.

À Rochefort, le guet de nuit faisant sa ronde, m'avait considéré d'un regard soupçonneux, et dans le dessein, sans doute, d'inspirer une crainte salutaire à ce rôdeur nocturne, avait fait sonner la hampe de sa pique. Même il avait eu le courage de me suivre à distance, jusqu'au dehors du village. Là, me voyant m'engager dans la montagne, il avait rebroussé chemin, me tenant pour quelque voyageur attardé, regagnant les Ponts-de-Martel ou la Sagne.

Je m'arrêtai dans le chemin creux, là où les foyards se referment en une voûte sombre.

Je m'étendis sur la mousse du talus, tâchant de ne penser à rien, si ce n'est à guetter l'arrivée de Guillaume Thiébaud. Il n'y avait pas à appréhender que le sommeil me prît ; la déchirure que le couteau de Coste m'avait faite à l'épaule me causait pour lors une douleur cuisante.

Je n'y avais pas pris garde jusqu'à ce moment : le trouble et la fièvre de mon esprit, l'excitation de la fuite me l'avaient fait oublier.

Apparemment la plaie s'était enflammée, et le sang qui en était sorti, se desséchant peu à peu, y avait fortement attaché la chemise, en sorte que le moindre mouvement me devenait douloureux.

Il n'y avait rien à faire qu'à prendre mon mal en patience. Au reste, qu'est-ce qu'un mal qui ne fait souffrir que le corps, en regard des tortures que les remords font endurer a l'esprit !

Comme onze heures venaient de sonner à Rochefort, et que le guet s'en allait, répétant sa chanson le long du village, j'entendis le bruit de pieds heurtant les cailloux du chemin.

Était-ce Guillaume, ou quelqu'un d'autre ? On pouvait être à ma poursuite ? Je quittai sans bruit mon talus pour m'enfoncer sous bois. Parvenu à dix pas du chemin creux, je me tins coi et j'écoutai. Un seul homme s'approchait de la Combe : avant d'y entrer, il siffla doucement trois fois.

C'était ce brave garçon de Guillaume ! Je me hâtai de le rejoindre.

– Le père n'est pas venu ? lui demandais-je tout bas. J'avais tout à la fois désiré et appréhendé cette entrevue.

– Non ! mais allons plus haut : je t'expliquerai tout !

Le pauvre Guillaume paraissait pourtant tout fourbu, tant il avait cheminé vite !

Ce ne fut qu'à un quart d'heure du village, au milieu de la Combe, qu'il me dit :

– Là ! nous voilà loin des oreilles curieuses !

Il se jeta sur l'herbe, le dos contre un sapin, en poussant un soupir de soulagement.

« Ouf ! quelle trotte ! je n'ai pas voulu parler là-bas, au fond de la Combe, parce que les arbres auraient bien pu avoir des oreilles ! Le guet m'a suivi un bout de chemin : je l'ai bien entendu !

– Mon père n'a pas parlé de t'accompagner ?

– Si ! mais je lui ai fait comprendre que son idée ne valait rien. D'abord, il ne me fallait pas mettre deux pieds dans un soulier : jamais il n'aurait pu me suivre ! j'ai couru quasi tout en haut le bois de Bôle. Puis, vois-tu, ça t'aurait mis le cœur sens dessus dessous, et à lui aussi ! et alors adieu les jambes ! il n'y a rien de tel pour vous les casser ! Il y avait aussi autre chose à considérer : quand les estafiers de la justice viendront chez vous, fourrer leur nez partout pour te dénicher, ou pour demander sans en avoir l'air de quel côté tu te promènes, il faut bien que ton père puisse dire en toute conscience qu'il ne t'a pas revu, et qu'il ne sait « au monde » où tu peux bien être pour le quart d'heure !

« Si c'était à moi qu'on veuille tirer les vers du nez, tu peux croire que je ne serais pas embarrassé de faire prendre aux questionneurs des vessies pour des lanternes ! Mais ton père qui est tout d'une pièce, ne sait pas donner des entorses à la vérité ; s'il t'avait vu, il l'aurait dit, et ceux de la justice auraient bientôt su de quel côté il fallait te donner la chasse ! Aussi bien a-t-il compris qu'il valait mieux me laisser venir seul. Lui et ta mère te font bien des amitiés ; si ta mère a pleuré, ça ne se demande pas ! On te recommande de donner de tes nouvelles aussitôt que tu seras en France.

Il sortit de sa poche un papier qu'il me mit dans la main : Soigne ceci ; c'est ton « baptistère » ; si on te demande des papiers par là-bas, c'est toujours quelque chose.

– À présent, continua-t-il, voici de quoi vivre un moment, en attendant que tu aies trouvé de quoi gagner ta subsistance.

Guillaume me mit sur les genoux une bourse de cuir assez lourde, que j'enfonçai dans une poche de dessous.

– Depuis quand n'as-tu plus mangé ? me demanda-t-il brusquement.

– Depuis le dîner, vers les midi.

– Mais sais-tu qu'il y a onze bonnes heures de ça ? et tu n'as pas l'estomac collé au dos ?

– Est-ce qu'on pense à manger, fis-je tristement, quand on en est où j'en suis ?

– Ouais ! ce n'est pas une raison pour se laisser périr de besoin ! Moi, je vois courir le boire et le manger ! et toi, Jacques, il faut te sustenter, sans quoi tu n'arriveras pas cette nuit en France : mangeons !

– As-tu de quoi ? – Mon appétit se réveillait malgré moi.

– Pardine ! est-ce que tu crois que la mère m'aurait laissé partir les poches vides ? Elles sont de belle taille mes poches ! loué soit le petit « cousandier » de Cortaillod, Henry le bancal, qui a fait l'habit ! D'abord, voici un demi-pain : garde-le sur tes genoux, qu'il ne roule pas on ne sait où ! Les chandelles ne manquent pas, là-haut ! le mal, c'est qu'elles sont un peu loin ! Ceci, c'est une des saucisses de votre dernier cochon. Ta mère l'avait cuite hier : c'est de la chance !

– As-tu un couteau ?

– Oui ? Bon !

« Pour le boire, c'est ton père qui en a eu l'idée ; il m'a rempli plus d'à moitié le petit tonnelet des foins, et d'une fine goutte, encore ! Je l'ai apporté en bandoulière avec un bout de corde.

« Là, nous y sommes ! mangeons, buvons ! faisons bien, mais faisons vite !

C'est étonnant comme on voit les choses d'un autre œil, quand l'estomac est satisfait, que lorsqu'il crie famine !

Après ce petit repas sur le pouce, je n'étais ni moins triste de ce qui était arrivé, ni moins affligé de quitter la maison paternelle et le pays natal pour des mois, des années, Dieu seul sa-

vait combien ! Mais mon esprit ne se laissait plus aller à cet affreux désespoir, à cet abattement sombre qui m'avait fait envisager avec indifférence l'image de la mort sur un infâme gibet.

J'avais repris le courage et le désir de vivre.

– Là ! dis-je en me levant, je ne veux pas m'attarder plus longtemps : il faut que j'arrive à la frontière avant le jour.

– Tu as raison, Jacques ; il y a moins de risques. Empoche le reste du pain et de la viande ; on ne sait jamais ce qui peut arriver. Voici le tonnelet : il y a encore quelques bonnes gorgées dedans !

Pendant qu'il m'en passait la corde par-dessus l'épaule, je lui demandai si Claude était revenu de Boudry. Il me répondit négativement.

– Tu comprends qu'il y a eu tout de suite enquête, et qu'il a dû demeurer là pour témoigner, avec ceux qui avaient vu quelque chose.

– Pourvu qu'il n'aille pas se faire des reproches à mon endroit, s'imaginant que le malheur n'aurait pas eu lieu, si…

– Ne t'inquiète pas, Jacques ; je le raisonnerai. On sait du reste que ce qui doit arriver arrive, comme disait le Père Béguin quand son bœuf avait rué dans la fenêtre à la Jacqueline Apothéloz !

À présent, Jacques, si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas continuer par le chemin de la Pouëta-Comba ; grimpe tout droit sur Tablette : c'est plus raide, mais c'est plus sûr : on n'ira pas te chercher par là. Aie soin de tirer toujours un peu à gauche, à cause des « bancs » de roches. Une fois là-haut…

– Merci, Guillaume, interrompis-je en lui prenant la main. Je connais le chemin par la Combe des Fies et la Plature. Je sais où la « charrière » de Plamboz prend pour traverser les marais,

entre les Ponts et la Sagne ; je passe par les Cœudres, Entre-deux-Monts…

– Eh bien ! à ta place, ce n'est pas par là que j'irais : comme ça, tu tombes droit sur le Locle.

Il vaudrait mieux arriver dans un quartier isolé, comme le Crozot ou les Queues. Passe par Sommartel, crois-moi !

Tout en promettant à Guillaume de suivre son conseil, je le remerciai du fond du cœur de tout ce qu'il avait fait pour moi, en bon et loyal ami. Puis, le cœur gros, et la voix tout enrouée, je le chargeai de salutations pour mon père, ma mère et Claude.

Il m'interrompit en s'écriant :

– Au nom du ciel ! ne me fais pas pleurer ! ce serait du propre ! Je dirai chez vous tout ce que tu voudras. À présent, Jacques, adieu ! bon voyage !

Mais je ne pouvais pas me décider à lui lâcher la main : c'était comme un dernier lien qui me rattachait à ma famille, au pays ! Guillaume parti, j'allais me sentir seul au monde, et vraiment exilé.

En ce moment, ma dernière pensée fut pour celui qui le méritait le moins.

– Et l'oncle Isaac ! m'écriai-je ; on l'a oublié !

– Ouais ! l'oncle Isaac ! on avait bien d'autres chiens à fouetter ! Tu es encore bon de t'en inquiéter ! Laisse le vieux biberon cuver son vin où il l'a bu, et toi, pars, à la fin des fins, si tu n'as pas envie d'aller te balancer aux piliers du gibet !

C'était le meilleur moyen de me faire partir !

Une dernière étreinte, un dernier adieu, et Guillaume redescendit à grands pas le sentier rocailleux de la Combe, pendant que je grimpais résolument devant moi, à tâtons, au milieu

des taillis, des *esserts,* des buissons de framboisiers, de sureaux, glissant sur les roches, me retenant des deux mains aux broussailles, me heurtant parfois le front au tronc d'un grand arbre isolé, mais montant toujours, sans souci de la sueur qui coulait sur mon visage, et n'ayant qu'une pensée : échapper aux griffes de la justice et à l'affreuse mort qu'elle me réservait !

Après une demi-heure de cette rude montée dans les ténèbres, une paroi de rochers m'arrêta ; il me fallut la suivre et la contourner assez longtemps avant d'y trouver quelque brèche. Enfin j'y parvins et réussis, non sans efforts et sans danger, à atteindre la crête des pâturages.

Là, étendu sur l'herbe, je cherchai à reprendre haleine en écoutant mon cœur sauter dans ma poitrine, et regardant les milliers d'étoiles qui tremblotaient dans le ciel noir.

– Là-bas, en France, me disais-je comme un enfant, tu en verras d'autres, sans doute ! regarde-les bien pour la dernière fois !

Mais il y avait danger à m'attarder trop longtemps. Je me remis en route, après avoir en vain sondé du regard la noire profondeur de la plaine, pour y trouver le lieu où reposait mon petit Bôle et la maison paternelle.

Une fois que j'eus reconnu l'endroit où j'étais, ce me fut un jeu de traverser les pâturages. J'étais là en pays de connaissance, ayant pratiqué tous ces prés, combes, bois et pâtures, en tout temps, mais principalement à la saison des foins de montagne.

Sans rencontrer âme qui vive, j'arrivai dans les marais des Ponts, recouverts d'un léger brouillard glacé, qui me transperça jusqu'à la moelle.

Une heure du matin sonnait au village des Ponts comme je remontais sur la gauche de Sommartel. Là, le pays m'était moins connu, mais je ne m'embarrassais pas d'autre chose que

de marcher droit devant moi. Murs et *barres* de prés et pâtures n'étaient pas pour m'arrêter. Parfois un chien hurlait en m'entendant marcher, et je pressais le pas, comme si j'appréhendais qu'il ne donnât l'éveil à ceux qui avaient intérêt à me traquer.

Une nouvelle pente à redescendre, des prairies, des combes et des crêts à n'en pas finir, et je vais toujours, me disant :

– À présent ceci doit être le bout de là vallée du Locle, du côté des Queues ! De temps à autre la masse noire d'une maison apparaissait devant moi, ce qui me faisait, d'instinct, faire un circuit et précipiter ma course. Tant que je me sentais sur le territoire de la principauté, j'avais peur des hommes !

Il y avait déjà longtemps que je cheminais dans une petite forêt de sapins, semée de clairières, que j'avais atteinte après une montée assez raide, et je me demandais avec inquiétude si la France était encore bien loin et à quoi je la reconnaîtrais, quand une voix cria tout près de moi :

– Halte ! qui vive ?

D'abord cloué au sol par la terreur et le saisissement, je recouvrai mes esprits et fis un mouvement de retraite.

– Halte ! sacrebleu ! si tu bouges, tu es un homme mort ! qui vive ? réponds ou je fais feu !

Je ne voyais personne, et pourtant j'étais au bord d'une clairière où il faisait moins sombre qu'en pleine forêt. Celui qui m'arrêtait ainsi devait être masqué derrière un sapin. Il fallait lui répondre, mais quoi ?

J'eus comme un mouvement de révolte et je criai :

– Pour qui me prend-on, et de quel droit m'arrêtez-vous ?

L'autre eut un ricanement moqueur.

– Voyez-vous ces satanés fraudeurs ! il faudra bientôt mettre des gants, et leur parler chapeau bas, pour les prier de respecter les droits du fisc ! Pas tant de façons, camarade, ou je te canarde ! Avance à l'ordre !

Un gabelou ! me dis-je avec soulagement. Te voilà donc en France !

J'avançai sans plus tarder vers l'arbre d'où partait la voix. Pourtant je n'étais pas sans inquiétude sur la fin de l'aventure. Cet homme, ce soldat, n'était-il pas aussi une sorte de sergent de la maréchaussée, et me laisserait-il passer sans difficulté, quand il se serait assuré qu'il n'avait pas affaire à un fraudeur ? Je n'avais pas dessein de cacher ce qui m'amenait en France : on ne mentait pas dans notre maison !

Arrivé près du gros sapin, je vis s'en détacher l'ombre d'un homme : il était armé d'un mousquet dont le canon, tourné vers moi, brilla une seconde, comme si une étoile était venue s'y mirer.

Au même instant, à ma droite et à ma gauche, apparurent sans bruit deux autres ombres : je me sentis saisir fortement par les deux bras, et celui qui m'avait interpellé, passant derrière moi, commanda :

– En avant, marche !

J'obéis sans rien dire. On me conduisait assurément dans un corps de garde, où je pourrais m'expliquer devant un chef.

Quelques minutes après, nous arrivions non pas près d'une maison, comme je m'y attendais, mais en face d'une cahute pareille à celle de nos charbonniers du Champ-du-Moulin, bien qu'un peu plus grande. Le gabelou qui m'avait arrêté frappa à la porte grossière qui fermait ce réduit. On ouvrit aussitôt ; la joyeuse clarté d'un feu de broussailles qui flambait là-dedans me montra sur le seuil la grande taille d'un soldat.

– Ah ! bon ? vous avez fait une capture, à la fin ! dit-il à mes argousins d'un ton satisfait.

On me poussa dans la cabane, où je dus me baisser pour entrer.

Les quatre hommes, tous costumés de même, moitié en soldats, moitié en bourgeois, me dévisagèrent de la tête aux pieds, puis se regardèrent, la mine un peu désappointée à ce qu'il me parut, comme s'ils s'étaient attendus à rencontrer quelque figure de connaissance.

– Qui diantre m'amenez-vous là ? grommela celui de la cahute, un vieux sec, portant des galons sur la manche.

Les autres avec une adresse de détrousseurs de routes, étaient en train de vider mes poches, où ils avaient pensé trouver toute autre chose, à voir leur mine déconfite, que des restes de pain et de viande, un vieux couteau et une bourse, qu'ils remirent, du reste, sur-le-champ, où ils l'avaient trouvée. Le chef, de son côté, m'ayant pris le tonnelet, le soupesa, le secoua avec une grimace, en sentant qu'il ne contenait plus que quelques gorgées.

Je n'avais pas ouvert la bouche jusqu'alors, mais voyant le vieux galonné mettre le nez sur la bonde et flairer le liquide, je lui dis, en riant à moitié :

– À votre service, brigadier ! ce n'est pas de l'eau-de-vie de France, mais du vin blanc de Boudry, si le cœur vous en dit… !

Le vieux soldat releva vivement la tête et me considéra d'un air effaré. Il me parut qu'il y avait un tremblement dans sa voix quand il me demanda :

– Est-ce que tu es de Boudry, toi ?

– Non, de Bôle, qui est tout proche ; mais je viens en droite ligne de Boudry cette nuit… pas pour faire de la contrebande, çà,

vous pouvez y compter ! Voulez-vous que je mette mes habits bas ? il sera plus aisé de me fouiller.

Il ne me répondit pas, mais se tourna vers ses hommes :

– Vous vous êtes mis le doigt dans l'œil, camarades ! À vos postes, et vite ! La bande à Huot aurait beau jeu pour filer son nœud, pendant que vous êtes ici à barguigner !

Les trois hommes reprirent leurs mousquets et sortirent en silence, pendant que leur chef se promenait de long en large d'un air préoccupé.

– Avec votre permission, brigadier, dis-je en avisant une grosse pierre moussue, près du feu, ça me ferait grand plaisir de m'asseoir. J'ai plus de quatre heures de marche dans les jambes !

– Fais, mon garçon, fais seulement !

Sa voix avait un accent amical qui me surprit. Il alla prendre une bille de sapin dans un coin du réduit, l'apporta près de moi et s'assit en prenant son sabre entre ses jambes.

– Écoute, jeune homme, me dit-il en tordant sa longue moustache grise. Allons au fait ! Je ne te tiens pas pour un fraudeur, ça se voit du reste ! Du moment que tu n'es pas en contravention, tes affaires ne me regardent pas. Si au lieu d'être brigadier dans le corps des douanes, j'étais un exempt de la maréchaussée, j'aurais le devoir de te demander pourquoi tu passes nuitamment la frontière, sans suivre ni sentier ni grand'route.

Ceci, pour te mettre à l'aise. Libre à toi de ne me dire de tes affaires que ce que trouveras bon.

Je remerciai le brave homme et je lui tendis la main. Tout en me la serrant d'une poigne vigoureuse, il reprit, l'œil humide :

– Tu ne sais pas, mon garçon, que c'est la main d'un « pays » que tu serres là !

Je le regardai fort surpris.

– Oui, tu es de Bôle, moi, de Boudry ! Ça t'étonne ? C'est pourtant vrai, qu'il y a vingt-cinq ans, j'ai quitte la ville et le pays, de nuit, comme toi. Une vieille et triste histoire ! ajouta le brigadier en passant la main sur son front ridé et basané.



Je m'appelle Grellet, Philippe Grellet, et toi ?

– Jacques Gribolet.

– Tiens ! est-ce que par hasard ton père s'appellerait, lui, Henri Frédéric ?

– Juste ! et ma mère…

– Ta mère était une Thiébaud : la belle Rose !

– Vous les connaissez ! m'écriai-je, plein de joie, en reprenant la main du douanier.

Il me semblait retrouver quelque membre de ma famille en m'entretenant avec quelqu'un qui avait connu mes père et mère dans leur jeune temps.

– Si je les connais ! s'écria le vieux soldat, le visage tout rayonnant. C'est-à-dire que ton père et moi, nous étions de la jeunesse et de la milice ensemble, que nous avons fossoyé mainte fois, coude à coude, aux Rossets, aux Merlôses, à Brassin et ailleurs ! que nous avons festoyé, dansé et le reste, aux fêtes du roi, aux foires et aux jeux d'œufs.

Mais, continua-t-il, la figure assombrie, ton père était sobre et savait s'arrêter à point ! Moi, je levais le coude à tout propos et sans mesure ! Aussi bien, le voilà, lui, un honnête père de famille, établi et respecté dans son village… ! n'est-il pas vrai ?

Je fis un signe affirmatif.

– Et moi… ! fit-il d'un ton amer, en se levant brusquement.

Il n'ajouta rien, fit le tour de la cabane, d'un pas saccadé, puis jeta sur le brasier qui baissait une poignée de branches de sapin.

Le feu pétilla, la fumée s'échappa en tourbillonnant, par le trou qui servait de cheminée, et une clarté plus vive éclaira le réduit.

Que diantre as-tu là ? dit tout à coup le brigadier, en se levant pour regarder de près la déchirure de mon épaule. Une estafilade ! et tu ne soufflais mot ? Est-ce que c'est un de mes hommes qui t'a fait cette boutonnière ?

– Non, brigadier ! soyez tranquille ! ils ont seulement parlé de me casser la tête, si je bougeais et si je ne répondais pas au « qui vive ! » C'est leur métier, je ne leur en veux pas. Non, vos hommes ne m'ont pas maltraité ; cette égratignure, c'est un coup de couteau que j'ai reçu il y a plus de cinq heures.

– À Boudry ?

– Oui.

Il ne poussa pas plus loin ses questions, mais voulut me dévêtir lui-même, pour examiner la plaie.

– Il faudrait de l'eau, dit-il : la chemise est soudée à l'épaule. Mais nous n'avons rien, ici. Au petit jour nous regagnons le corps de garde : là on pourra te soulager. Est-ce qu'un somme ne te ferait pas du bien ? Il y a là, dans ce coin, un tas de mousse qui nous sert de lit de camp.

Je ne demandais pas mieux : je tombais de lassitude et de sommeil.

Pendant que je m'étendais avec délices sur la mousse sèche, Philippe Grellet mettait son fourniment en ordre et prenait son mousquet dans un coin.

– Je vais faire une ronde ; tâche de dormir jusqu'au jour, me dit-il en sortant.

Le conseil était agréable et aisé à suivre ; je ne manquai pas de m'y conformer.

CHAPITRE IV

À mon âge, et après une marche forcée, on dort solidement. Le brigadier eut grand'peine à m'éveiller au matin et à me faire comprendre où j'étais.

Les trois gabelous qui venaient de rentrer tout transis de leur faction, paraissaient d'assez méchante humeur en se chauffant les mains aux restes du brasier.

Le vin qui restait dans mon tonnelet et que je leur abandonnai, les dérida quelque peu.

À ma grande surprise leur chef refusa d'en prendre sa part.

– Il doit y en avoir une gorgée pour tout le monde, lui dis-je, pensant qu'il ne voulait pas rogner la part de ses hommes.

Grellet fit de la main un signe négatif, et l'un des gabelous me dit à l'oreille : « Le brigadier ne boit jamais que de l'eau. »

Il était grand jour quand, après dix minutes de marche, nous arrivâmes dans un chétif village, guère plus conséquent que Trois-Rods, à la réserve, pourtant, qu'on y voyait une église avec son cimetière à l'entour.

Grellet me dit qu'on l'appelait le Chauffaud, et me montra la maison qui était le corps de garde des douaniers. C'était une assez piètre masure, mais il paraît que la principale était aux Villers-le-Lac, sur le Doubs. Celle-là n'était qu'un poste avancé.

Quand nous fûmes devant ce corps de garde :

– Jacques, mon garçon, me dit le brigadier, tu ne pourrais pas loger ici : c'est contre les règlements. Prends patience quelques minutes : je reviens tantôt, pour t'installer en face, à la taverne du Sapin.

Je m'assis pour l'attendre, sur un banc, devant la douane, dévisagé au passage par deux gabelous en casaque malpropre, qui portaient de l'eau pour la cuisine.

La taverne du Sapin, la seule du village, était une misérable guinguette, portant au faîte du toit un petit sapin tout sec, en manière d'enseigne. Il n'y avait dans tout l'endroit qu'une demeure qui eût un certain air : comme elle était proche de l'église, je pensai que ce devait être la cure.

J'ai observé depuis que ces villages du royaume de France ne sont pas à comparer aux nôtres ils ont des airs minables, délabrés qui font peine à voir. Les églises, je ne dis pas ; en dedans surtout, c'est tout plein d'images peinturlurées, de statues, et de toutes sortes d'affiquets qui brillent comme de l'or et de l'argent ! juste le contraire de chez nous. Chacun son goût !

Les gens de là-bas pensent faire plaisir au bon Dieu en ornant sa maison le plus qu'ils peuvent. Nous autres réformés, nous croyons qu'il n'y tient pas : personne ne peut dire lesquels ont raison, après tout !

Philippe Grellet ne me fit pas languir : comme il me l'avait promis, il ressortit peu après être entré, débarrassé de son mousquet et de sa giberne. Il m'emmena aussitôt à la guinguette que j'ai dit, et qui, par le dedans, n'avait pas une mine plus avenante que par le dehors. Dans la chambre basse et noire qui sentait le renfermé, le vin et la fumée du tabac, il y avait déjà deux hommes en blouse de roulier et bonnet de coton, qui buvaient leur goutte du matin. Ils saluèrent d'un air rampant le brigadier qui répondit d'un ton sec à leur bonjour.

Le gargotier, un gros vieux, à la mine bonasse, plia l'échine avec beaucoup de considération devant mon compagnon, et sur la demande que Grellet lui fit de me loger quelque part dans sa maison, il nous conduisit à l'étage, par un escalier à moitié pourri.

La pièce où il nous fit entrer était plus présentable que je ne l'avais auguré.

– Allez nous quérir, dit Grellet, un baquet d'eau chaude, avec un linge et quelques méchants chiffons.

L'instant d'après, ma plaie était lavée et pansée par le digne homme avec l'adresse d'un chirurgien.

– Là ! dit-il en m'aidant à me revêtir. La « lardasse » n'était pas profonde, mais je connais ça : on en souffre tout de même.

Ah ! diantre ! ce n'est pas le tout ! s'écria-t-il en tenant mon habit à bout de bras. En voilà un qui réclame aussi un pansement ! Je m'en charge ; en cinq minutes j'aurai fermé cette boutonnière malencontreuse.

– Oh ! brigadier, il y a bien ici quelque tailleur d'habits…

– Ne t'y fie pas : ça coûte gros et ça fait des points d'un demi-pouce ! Il n'y a rien de tel qu'un vieux soldat pour coudre des bons tons et fermer des accrocs !

Il fallut en passer par où il voulut, et lui laisser emporter mon habit à la douane, après qu'il m'eût vu en face d'une bonne soupe à l'oignon.

J'avais hâte, maintenant que j'étais en sûreté, de le faire savoir à mes parents et à ce brave Guillaume à qui je le devais.

Mon hôte me fournit le nécessaire pour écrire une missive : un carré de gros papier, une plume à la pointe écrasée, que j'essayai sans grand succès d'affiler avec mon couteau de poche, et un petit pot d'encre moisie.

Il me fallut du temps, avec de si méchants outils, pour venir à bout de mon épître !

Peut-être aussi, mes yeux qui s'emplissaient d'eau et voyaient trouble, me rendaient-ils le labeur plus ardu ! J'allais faire le récit de ma curieuse rencontre avec Philippe Grellet, quand celui-ci entra, portant mon habit sous le bras. Le brave homme s'excusa d'y avoir mis plus de temps qu'il n'avait dit.

– Je t'ai fait attendre, Jacques ! c'était l'heure de la soupe du matin, puis il y a eu des affaires de service.

– Vous voyez, brigadier, que j'avais de quoi m'occuper ! dis-je eu lui montrant ma lettre.

– Ah ! bon, tu écris à la maison ; c'est d'un bon fils. Veux-tu que je te passe ton habit ? Le voilà rafistolé !

Il me montra sa couture avec un orgueil bien naturel, et je lui fis compliment sur son adresse et ses talents divers.

– Vois-tu, Jacques, fit-il en redressant sa longue taille un peu affaissée, un soldat sait tout faire ! Avant d'être employé à pourchasser les fraudeurs, j'ai été sergent dans le Royal-Deux-Ponts.

Son regard brillait de fierté en prononçant le nom de son ancien régiment.

C'est qu'un soldat est toujours persuadé, en son âme et conscience, – je l'ai éprouvé depuis, – que le plus beau, le plus vaillant régiment de l'armée, c'est le sien.

– Est-ce qu'il vous déplairait, lui demandai-je, pendant qu'il m'aidait à passer mon bras gauche un peu enraidi dans la manche de l'habit, – est-ce qu'il vous déplairait que mon père fût instruit de notre rencontre ?

Le vieux soldat garda un moment le silence. Les mains croisées derrière le dos, la tête penchée sur sa poitrine, il fit

quelques pas autour de la chambre, puis il alla s'asseoir sur l'appui de la fenêtre et me dit gravement :

– Tu peux l'en informer, et dis-lui ceci de ma part : Votre ancien camarade Philippe Grellet, vieilli avant l'âge par vingt-cinq ans d'exil, de fatigues, de remords et de mal du pays, a fait ce qu'il a pu pour expier une heure de folie. Il a rompu avec la boisson qui l'avait perdu, à tel point qu'au régiment on ne l'appelait que le sergent Boit-l'eau. Jeune homme, dit-il brusquement sur un autre ton, est-ce pour une faute commise dans l'ivresse, que tu as dû fuir le pays ?

– Non ! cela, je ne l'ai pas sur la conscience ! mon frère Claude et moi avons promis à notre père de ne jamais boire à en perdre la raison, et jusqu'ici. Dieu soit loué ! nous avons tenu notre parole. Non, voyez-vous, ce qui m'est arrivé hier soir est une vraie fatalité !

Et je lui racontai tout.

Philippe Grellet m'écoutait les sourcils froncés.

– C'est bien ça ! fit-il tristement, quand j'eus fini. Voilà comment les choses s'enchaînent : ou fait ce qu'on ne voulait pas faire ! et pourtant, tu avais toute ta raison, toi !

Il soupira profondément et reprit :

– Dis-lui encore que Philippe Grellet, condamné à ne pas remettre le pied dans son pays, a été pris du désir de vivre tout auprès, et qu'à cette fin, il a quitté le beau régiment qu'il aimait et où il était estimé de ses chefs, pour devenir un de ces gabelous détestés des deux côtés de la ligne frontière !

Mais d'ici, poursuivit le vieux soldat en se tournant vers la fenêtre, d'ici je vois, chaque journée que Dieu fait, la terre de Neuchâtel, et je sais que par delà ces sapins noirs de Sommartel et des Joux, il n'y a plus qu'une montagne qui me cache

l'heureux Vignoble et le lac, et le pays de Suisse jusqu'aux grandes Alpes blanches !

À mesure que le vieux soldat parlait, regardant au loin, plus loin que sa vue ne pouvait atteindre, je m'étais levé comme dans un rêve, buvant ses paroles, le suivant en esprit vers cet heureux pays que je venais de perdre et ne reverrais peut-être plus.

Il continua à voix plus basse, le front appuyé contre les carreaux de la fenêtre :

– Je sais que là-bas, sur la rampe de molasse, rongée au pied par l'Areuse, grimpent en s'épaulant les vieilles maisons du bourg où je suis né, depuis le pont de bois et la grande porte, avec son horloge, jusqu'au château, jusque…

Sa voix qui s'enrouait, s'affaiblit et finit par s'éteindre comme dans un râle !

Ma gorge se serra et deux larmes brûlantes coulèrent le long de mes joues.

Pourquoi aurais-je honte de le dire ? Le vieux brigadier pleurait bien, lui !

Quand on porte en terre un des siens, est-ce qu'on cache sa douleur ? Et nous avions tout perdu, lui et moi, famille, amis, et le pays natal, et l'espoir de les revoir jamais !

Je fus sur le point de lui prendre la main. Mais un vieux soldat n'aime pas à être surpris pleurant comme un enfant ou comme une femme. Il fallait lui laisser croire que je n'avais pas pris garde à sa douleur.

C'est pourquoi, me détournant sans bruit, je regagnai ma place devant ma missive inachevée, et je feignis de m'y remettre ; mais j'avais la vue trop troublée pour tracer des caractères lisibles !

Au bout d'un instant, il se rassit sur le bord de la fenêtre, comme pour ne pas recevoir la lumière en pleine figure.

– Écoute, Jacques, me dit-il d'un ton raffermi ; pour un vieux dur-à-cuire comme moi, vivre ici, c'est une consolation et je m'en contente. Pour un jeune comme toi, voir tous les jours le pays, sans oser y mettre les pieds, ça ne vaudrait rien ! un beau jour, ou une belle nuit, tu filerais ton nœud, tu irais te faire, pincer, et on verrait un corps de plus « ganguiller » au gibet, entre Bevaix et Boudry.

Je frissonnai malgré moi : j'en avais vu plus d'un, de ces misérables corps, se balancer ainsi au gré du vent, les bras liés au dos et la tête tombant sur la poitrine.

– D'ailleurs que ferais-tu ici pour gagner ta subsistance ? Ce n'est pas moi qui t'engagerais jamais à t'enrôler dans la douane : c'est le pire des métiers ! Un douanier, un gabelou, comme on nous appelle, quand même nous n'avons rien à démêler avec la vente du sel, un douanier, vois-tu, c'est bien moins qu'un soldat ! Il en porte le fourniment et quelque peu le costume, mais c'est tout.

Si je n'écoutais que mon avantage, je dirais tout le contraire, pour garder avec moi quelqu'un à qui parler chaque jour du pays et des connaissances de là-bas. Mais je serais un chenapan en n'agissant pas au mieux de tes intérêts.

– Vous êtes un brave homme, brigadier ! m'écriais-je sans pouvoir me retenir. Vous quitter paraîtra quitter derechef quelqu'un des miens.

– Et moi, donc, mon garçon ! crois-tu que je te renvoie le cœur bien gai ?

– Si je trouvais, dans ce village, ou quelque part aux environs, une besogne honorable qui me fasse vivre…

– Ouais ! Jacques ! S'il y a au monde un pays misérable, c'est bien celui-ci ! Ce maigre terrain où la roche perce partout ne produite que de l'herbe, avec un peu d'orge et d'avoine ; encore cette piètre récolte gèle-t-elle quasi toujours sur pied avant que le soleil ait pu la jaunir !

« Et les gens c'est encore pire que le pays ! D'ici jusqu'aux « Allemands », du côté de Pontarlier, en passant par le Cerneux, le Nid-du-Fol, les Gras, les Seignes, la Fresses, c'est une race de fraudeurs sans foi, ni loi, qui ne vit que de contrebande, de braconnage, de rapine et de quémandage ! Et vois-tu, Jacques, à vivre avec des êtres pareils, on fini par prendre les hommes en dégout, ou bien on se fait doucement une conscience à leur ressemblance qui ne sait plus distinguer le blanc du noir, le tien du mien, le bien du mal !

– Alors, dis-je tristement, il me faudrait, à votre idée…

– Partir d'ici, oui, et t'en aller en Bourgogne, où la terre est de bon rapport, où il y a de la vigne à cultiver : ça te rappellera le pays, et tu ne manqueras pas d'y trouver l'emploi de tes bras solides et de ton bon vouloir. Là, tu apprendras quelque chose de nouveau : les Bourguignons ne s'y prennent point tout à fait comme nous pour gouverner leurs vignes et faire leur vin.

Le brave homme me raisonna encore longtemps de la sorte, comme eût pu faire mon propre père, et finit par dire en se levant :

– Pour le quart d'heure, le service m'appelle : quand tu auras mis la dernière main à ton message, tu viendras me trouver à la douane, et j'enverrai quelqu'un de ces fainéants de galopins du village le porter au Locle. Le drôle profitera sûrement de l'occasion pour me jouer un tour de sa façon, en rapportant une petite pacotille qu'il enfouira Dieu sait où, dans une de leurs maudites « caches ». Mais qu'y faire ? c'est dans le sang ! ils sucent la fraude à la mamelle !

– En tous cas, on ne lui payera sa peine qu'au retour, et sur la preuve qu'il s'est dûment acquitté de sa mission.

Il me restait bien des choses à marquer à mes parents, mais je fus contraint d'abréger, mon papier étant à bout. D'ailleurs mes doigts moins accoutumés à cette besogne de notaire qu'à celle des champs, s'enraidissaient à se crisper si longtemps sur une mince plume d'oie !

Une fois fixé en quelque endroit, je reprendrais ma narration.

Je portai ma missive à la douane, où Grellet la scella lui-même avec trois oublies, puis il envoya un de ses hommes en quête d'un messager.

Le gabelou revint avec un garçonnet d'une douzaine d'années, à la mine débonnaire, et à la tignasse crépue et emmêlée qui lui donnait les airs d'un honnête barbet. Aussi fus-je grandement surpris d'entendre Grellet l'interpeller rudement et le prendre par l'oreille.



– Ah ! c'est toi, sournois de Roussot ! dit-il en donnant une secousse à l'oreille, qu'il tenait tout le temps entre ses doigts

secs. Écoute, vaurien ! voici un papier que tu vas porter sur-le-champ à la poste, au Locle, sans mettre deux pieds dans un soulier !

– Oui, m'sieu le brigadier, répondit le galopin en considérant d'un air innocent ses pieds nus et malpropres.

– Mon ami que voilà te payera ta peine ce qu'elle vaut ; ton temps, on n'en parle pas : tu l'emploies toujours mal ! Tu entends !

– Oui, m'sieu le brigadier !

Le pauvre garçon me paraissait si soumis, que j'en voulais à Grellet de le traiter aussi rudement.

J'allais parler en sa faveur, quand le brigadier ajouta :

– Tu rapporteras de la poste un bout de papier certifiant que tu as remis la lettre à qui de droit ! entends-tu ?

– Oui, m'sieu le brigadier !

– Faute de quoi tu seras payé par une raclée qui te cuira dur et longtemps !

– Oui, m'sieu le brigadier.

Le galopin, congédié par une dernière secousse, partit comme un lièvre, le long du village, en se frottant l'oreille. Nous le vîmes, de la fenêtre, entrer dans une pauvre masure, et en ressortir peu après, le chef orné des restes d'un vieux bonnet de coton bleu, puis disparaître bientôt du côté du Locle.

– Pourquoi donc, brigadier, avoir pareillement rudoyé le pauvre garçon ? Il n'a point les dehors d'un méchant drôle.

Philippe Grellet se prit à sourire :

– Ce singe-là, répliqua-t-il en faisant claquer ses doigts, est le plus rusé sacripant des alentours ! Pour la passe des denrées

en fraude, il en remontre aux vieux ! Et ce qu'il y a justement de pire chez ce marmouset, c'est sa mine de petit saint ! Non, non, Jacques, tu ne vaudrais rien pour un gabelou ! Quant au salaire du drôle, laisse-m'en le soin !

– Pourquoi ? pensez-vous que je n'aie point la bourse assez garnie ? dis-je en mettant la main à ma poche.

– Je ne dis pas ça, mon garçon ! mais tu as le cœur si tendre à l'endroit de Roussot, que tu serais, parbleu ! capable de lui offrir un écu de trois livres, quand il sera grassement payé avec cinq sous !

Et le brigadier se mit à rire de bon cœur, en me tapant sur l'épaule.

– Cinq sous, demandai-je, en France, cela fait de notre monnaie… ?

– Une piécette. À ce propos, j'espère que ta bourse n'est pas lestée de cette menue grenaille de Suisse, batz et crutz, de Neuchâtel, du Valais, de Berne… ? Si tu en as, je te la troquerai contre des sous de France, parce que, plus avant dans le royaume, on tiendrait ça pour de la fausse monnaie !

Je n'avais point encore ouvert ma bourse : je la vidai sur la table devant le brigadier.

– Sacrebleu ! s'écria-t-il, ton père a fait là un beau trou à sa réserve, et il a judicieusement trié ses pièces : écus de trois livres, écus blancs, écus de Brabant, ducats d'empire, louis d'or !… Bon ! bon ! j'ai toujours tenu ton père pour un homme de grand sens.

Pendant qu'il établissait le compte de ce qu'il y avait là, mettant en petit tas à part chaque sorte de monnaie, moi, je regardais tout attendri, à l'idée que mon père qui connaissait la valeur de l'argent et n'en était guère prodigue à l'ordinaire, avait

donné sans compter en cette circonstance. Ce m'était une preuve de plus, et solide, de sa grande affection pour moi.

– Sais-tu, Jacques, me dit Grellet qui avait terminé son estimation, sais-tu qu'il y a là quelque chose comme cent quatre-vingts livres !

« Ménage-le, mon garçon, c'est la sueur de tes parents !

J'avais la gorge trop serrée pour répondre quoi que ce fût. Le brigadier le vit et me serra la main ; puis nous remîmes en silence les pièces d'argent et d'or dans la bourse de cuir.

Quand elle eut repris sa place dans ma poche, Grellet me dit d'un air soucieux :

– Il faudra te garer des larrons, Jacques ! les pires ne sont pas les détrousseurs de grand chemin ; ceux-là, tu es taillé pour leur tenir tête avec un bon gourdin. Ce que j'appréhende pour un brave garçon comme toi, qui n'as guère vu le monde, c'est cette race de fripons à la langue dorée de fourbes, d'escrocs qui vous volent un honnête homme en bien moins de temps qu'il n'en faut à un marmiton pour plumer un chapon ! Méfie-toi des gens à la langue trop bien pendue, qui te feront la cour ! fais la sourde oreille à leurs flagorneries et tourne-leur le dos.

C'étaient de sages conseils ; je promis au brave homme de m'y conformer.

CHAPITRE V

Mon ami, le chef des gabelous, devait son temps au roi qui le payait… si peu grassement que ce fût.

Pour le laisser à ses affaires, en attendant le retour de mon messager, je m'en fus le plus près possible de la frontière, afin de mieux contempler une dernière fois le sol de la principauté.

Mais ce n'était pas le bon moyen ; partout, des forêts de sapins finirent par me le cacher, ce qui me contraignit à rebrousser chemin.

Enfin, d'une hauteur voisine, mes regards découvrirent les forêts, les pâtures, les prairies tachetées de maisons grises, formant tantôt de petits hameaux, tantôt des rangées clairsemées le long des chemins.

Du côté du levant, dans un val encaissé, je pensais voir le Locle ; mais il n'y avait là qu'un brouillard gris, d'où sortait seulement la flèche d'un clocher, supportant une boule de puissante taille et un coq.

Tout cela, c'était bien un coin du pays, et pourtant je n'avais pas le cœur remué de ce spectacle. C'est que là, rien ne me rappelait le Vignoble où j'étais né, où j'avais toujours vécu. Ces maisons où il y avait plus de bois que de pierre, couvertes de bardeaux gris, aplaties et comme écrasées, ressemblaient bien aux « loges » des prés de Cœurie, des Sagneules, mais non point aux demeures de nos villages.

Et puis, partout des sapins noirs ! point de ces vergers plantés d'arbres fruitiers, point de ces puissants noyers, comme il y en a tout à l'alentour de Bôle ; sur le chemin qui tend à Colombier ; à « Foûtai », sur la Vi de l'Etra, qui mène à Cormondrèche ; à Bornel-ès-Vaux, par où l'on va à Boudry.

Au lieu de considérer plus longtemps ce spectacle qui suffisait à Philippe Grellet, je m'assis sur une roche, et la tête dans mes mains, je me représentai des lieux plus familiers, et les êtres chers à mon cœur, au point d'en oublier l'endroit où j'étais.

Hélas ! Ce rêve ne pouvait durer longtemps : le carillon des cloches qui résonnait plus fréquemment et d'une autre façon que chez nous, bien qu'on fût en un jour ouvrier, me rappela trop tôt mon triste exil.

Mais à quoi bon m'attarder au récit de mes regrets et de mon chagrin ! aussi bien je me dis à moi-même, en cet instant, qu'il ne me servirait à rien de me lamenter, mais que suivant les sages avis du bon brigadier, il me fallait sans tarder chercher à occuper mes bras et ma tête, et tirer de mon malheur le plus de profit possible.

Avant midi, le Roussot était revenu avec la preuve que mon épître avait été fidèlement remise.

Le brigadier lui donna de ma part les cinq sous qu'il trouvait un salaire suffisant, mais il ne vit pas celui que je glissais en secret dans la main du galopin.

Le brave homme consentit à partager mon dîner, que sur ma demande le gargotier apporta dans ma chambre. Voulant partir dans l'après-midi, je tenais à être le plus longtemps possible dans sa compagnie, et le brigadier me laissa bien voir que ce désir était réciproque !

Durant le repas, il me donna encore plus d'un bon conseil, entre autres celui de tenir cachée sous mes vêtements ma

bourse de cuir, et de ne laisser voir à qui que ce fût ce qu'elle contenait.

– Aie toujours en quelque poche de quoi régler tes dépenses, mais qu'on ne puisse pas te soupçonner d'être si bien cousu d'or !

Mon écot payé à maître Vermot, le tavernier, qui ne m'écorcha pas outre mesure, sans doute en considération du brigadier, et qui me troqua mon tonnelet contre un gros flacon plat, recouvert d'osier, d'un port moins encombrant, je me mis en route, accompagné jusqu'en dehors du village par Philippe Grellet.

Il m'avait apporté de la douane un solide gourdin d'épine, muni d'une lanière pour l'attacher au poignet.

– Avec une arme comme celle-là, dis-je en faisant le moulinet, je mets au défi tous les détrousseurs de grand-route !

Le brigadier approuva de la tête ; il souriait dans sa moustache en appuyant la main sur la poignée de son sabre. Comme je finissais mes passes par un coup droit, lancé contre un sapin du bord du chemin, Grellet me dit d'un ton surpris :

– Ventrebleu ! tu aurais fait des armes avec un prévôt, que ça n'irait pas mieux ! Est-ce que tu saurais manier un fleuret, par hasard ?

– Peut-être bien ! répondis-je en riant ; mais je n'ai jamais ferraillé qu'avec un échalas, et l'oncle Isaac trouvait que ça n'allait point mal !

– Qui ça, l'oncle Isaac ?

– Isaac Thiébaud, un oncle de ma mère, qui a bataillé en Allemagne, et qui en a rapporté une jambe raide ; il demeure chez nous et nous a appris à ferrailler, à Claude et à moi.

– Il était sûrement à l'armée, de mon temps ; je n'en ai point souvenir. Mais crois-moi, la science de l'escrime que tu tiens de lui, te pourra être utile un jour ou l'autre. C'est un homme de sens, cet oncle Isaac, je le parierais !

Je ne pus m'empêcher de sourire :

– Ne pariez pas, brigadier ! vous seriez sûr de perdre ; comme moi, quand je jugeais le Roussot sur sa mine innocente !

Grellet me regarda d'un air interrogateur, et levant le coude, en arrondissant la main en forme de gobelet, il me dit brièvement :

– Alors, c'est qu'il… ?

Je fis signe que oui.

– La peste soit de la boisson ! s'écria le vieux soldat avec une honnête indignation. C'est pire que la lèpre, et la moitié des hommes en sont malades… sans compter les femmes ! Pouah !… Parlons de ton voyage, Jacques.

– Pour aller en Bourgogne, du côté de Chalons, ce que tu as de mieux à faire, c'est de descendre aux Villers par les Bassots : voici le chemin. De là tu suis le Doubs jusqu'à Morteau, où tu seras en deux heures.

Demande là le chemin qui, montant par les Arces et le Col d'Abondance, mène à Gilley, où tu pourrais passer la nuit. Jusque là, c'est une marche de cinq heures. Si le cœur t'en dit, tu peux pousser jusqu'à la Chaux ; c'est encore une petite heure. Pour la grandeur, Gilley et la Chaux se valent ; des villages comme Cortaillod, pas si riches, pourtant. À Gilley ou à la Chaux, on t'indiquera le chemin de Salins, qui est celui de Mâcon.

J'écoutais avec attention les renseignements du bon brigadier, qui termina, en sortant d'une poche de sa casaque un papier plié en deux :

– Voici, dit-il en me le mettant dans la main, deux mots qui te pourront être utiles, à la douane des Villers et à celle de Morteau.

Je serrai soigneusement le billet de recommandation de Philippe Grellet, à côté de mon baptistère.

À présent, Jacques, mon garçon, me dit le brave homme, l'œil humide, et en me prenant la main, il faut nous séparer ! Où que tu ailles, quoi que tu fasses, n'oublie point la promesse faite à ton père : ne laisse jamais ta raison au fond d'un verre, sois honnête, droit, bon aux misérables, et Celui qui est là-haut – le brigadier souleva gravement son tricorne – Celui-là te sera père, famille et patrie, et te garantira de toute fâcheuse aventure !

Sans pouvoir répondre, je l'attirai contre ma poitrine et l'embrassai de tout cœur, comme si j'eusse pris congé de mon propre père.

Il se laissa faire de bonne grâce et me rendit chaudement mon accolade. Puis il me tourna le dos brusquement et s'en fut à grands pas du côté du Chauffaud, sans se détourner.

Je lui criai alors, la parole me revenant :

– À bientôt de mes nouvelles ! – ce qui lui fit faire un demi-tour pour me saluer de la main et répondre :

– Merci, Jacques !

Il disparut bientôt et je me mis à descendre du côté des Bassots. Il faisait la plus belle journée du monde, mais je n'avais guère le cœur à regarder autour de moi.

La vue seule du Doubs, large et tranquille comme un petit lac fort allongé, m'apporta quelque distraction.

Sans m'arrêter, je traversai les Bassots, un hameau délabré, qui ne ressemblait guère à un village que j'avais vu à droite, sur la pente qui descend au Doubs. Celui-là, quand je le considérais,

me faisait battre le cœur ; tout entouré qu'il était de vergers aux arbres blancs de fleurs, avec son petit clocher au toit rouge qui ressemblait à celui de Bôle, j'aimais à m'imaginer que c'était encore quelque endroit de mon pays.

– Qu'est-ce, demandai-je à un vieux misérable qui traînait la jambe et me tendait une main aussi malpropre que toute sa personne, qu'est-ce que ce village perché là-haut ?

– Ça, moûn boûn mosieur ? c'est lès Brenets, dans la coûntè de Neuchâtel !

Le pauvre vieux n'était pas si sale, après tout ! je lui trouvai même un air fort vénérable et lui mis de grand cœur deux sous dans la main.

– Le boûn Dieu vous le rende, mon boûn seigneur ! dit-il avec ferveur, en portant militairement la main aux restes pitoyables de son feutre informe et sans couleur.

Il avait redressé tant qu'il avait pu sa pauvre taille cassée pour me saluer.

– Vous avez porté le mousquet, lui dis-je en le regardant avec intérêt.

– Dans lès temps, oui, moûn boûn seigneur ; quand oûn est jeune et gaillard, le métier a du boûn ! mais las ! oûn s'y casse, et quand lès années viennent, oûn n'est plus boûn qu'à quémander par lès routes ! C'est dur, allèz !

Et le vieux se reprit à clopiner, s'appuyant sur son bâton et secouant sa besace de vieille toile, à chaque mouvement de sa hanche raide.

Ah ! c'était donc encore le pays, là-haut, la principauté, le comté de Neuchâtel, comme disait le vieux ? Oh ! comme on s'en apercevait bien, rien qu'à la richesse du pays et à l'air riant du village ! Et je comparais avec une fierté attendrie les grasses prairies et les vergers des Brenets avec les côtes stériles et ro-

cheuses, les tas de pierres grises et les bicoques délabrées de l'autre rive du Doubs !

Avant d'arriver aux Villers-le-Lac, la route tournant une côte me cacha les Brenets. Il fallait désormais regarder résolument en avant.

Un vieux pont de bois me transporta dans le village, grimpant les bords du Doubs à la côte qui s'élève derrière.

Une auberge plus cossue que la guinguette du Chauffaud s'élevait en face de la douane, celle-ci reconnaissable à l'écusson fleurdelisé qui surmontait la porte et à la présence de deux douaniers en tenue assez malpropre, qui fumaient leur pipe sur un banc, près de l'entrée.

L'un d'eux se leva, me faisant signe d'approcher.

Il était aussi vieux que Grellet, mais sa mine rougeaude et son nez bourgeonné prouvaient qu'il était loin d'imiter la sobriété de mon ami.

Il m'invitait d'un ton assez rogue à entrer au poste, quand je lui présentai le billet du brigadier. Il l'examina à bout de bras d'un air méfiant, puis de plus près, et me le rendit après l'avoir lu.

– Ah ! monsieur est une connaissance du brigadier Boit-l'eau ! Vous savez, poursuivit le gros homme, en me prenant par un bouton de mon habit, entre amis nous l'appelons comme ça, rapport à ce qu'on ne l'a jamais vu *s'ingorgiter* ni vin, ni schnick, ni diable ni rien… que du bouillon de fontaine ! Mais pour un brave homme et un homme brave, ventrebleu ! il n'y en a point comme lui ! Dommage qu'il se détériore le tempérament avec ces lampées d'eau ! Pouah !

Le douanier replet jetait un regard en dessous au flacon garni d'osier que je portais sur la hanche.

– Je mettrais ma main au feu, mon jeune monsieur, fit-il d'un ton solennel, à voir les roses qui fleurissent sur vos joues, que vous n'êtes point dans les principes aquatiques de notre digne ami, et que dans le flacon que voilà il y a autre chose que de l'eau du Chauffaud !

– Goûtez-y ! dis-je sans pouvoir m'empêcher de rire. Je lui passai le flacon que j'avais fait remplir de vin de Bourgogne.

Il le déboucha lestement, flaira le liquide et fit une légère grimace. Néanmoins il donna au flacon une assez longue accolade et me le rendit en disant :

– Le vin de Bourgogne est bon ; il n'y a rien à dire ; il est très bon ! Seulement pour l'estomac, ça ne vaut pas le cognac !

L'autre douanier, à deux pas, continuait à fumer sa pipe ; celui-là, plus jeune, avait l'air timide et faisait semblant de n'avoir rien vu.

– Et votre camarade ? dis-je au gabelou rubicond.

– *Zéphirin* Cupillard ! avance à l'ordre, dit-il à l'autre d'un ton de protection. Voilà monsieur qui te fait « celui » de tremper ta moustache dans son liquide, après celle de ton « supériôr » !

Zéphirin Cupillard n'ayant pas un poil de barbe sous le nez, le gros rougeaud me regarda en clignant de l'œil d'un air malin.

Comme il s'était nommé le supérieur de Cupillard, ce que sa casaque malpropre n'eût pu m'apprendre, je lui dis en donnant mon flacon au gabelou timide :

– Vous êtes chef de poste ?

– Comme vous dites ! rang de brigadier ! répondit le gros homme en se redressant.

Puis d'un air digne et comme un peu vexé :

– Le brigadier Adonis Bobillier n'est point sans être connu long et large ! mais vous n'êtes point du pays, jeune homme, sans quoi… !

– Sûrement ! dis-je en gardant mon sérieux ; je viens de trop loin pour avoir ouï parler de vous, brigadier. Si j'étais seulement des Brenets, au lieu d'être né au Vignoble de Neuchâtel, j'aurais su d'avance que j'aurais l'avantage de trinquer avec le brigadier Adonis Bobillier !

Le gros gabelou était flatté, mais il saisit au vol le mot de « trinquer » comme un chat qui saute sur une souris.

– Trinquer ! peuh ! fit-il en avançant les lèvres. Est-ce qu'on peut appeler ça trinquer ? Moi, ça me ferait plaisir de choquer mon verre contre celui d'un joli garçon comme vous ! d'un ami de mon ami Boit-l'eau. Par la sambleu, les amis de nos amis sont nos amis !

– Mon cher monsieur… comment diable l'ami Boit-l'eau vous nomme-t-il ? Ça m'est sorti.

– Gribolet.

– Bon ! mon cher monsieur Gribouillet, vous voyez cette belle auberge, vis-à-vis, à deux pas ?

Je la voyais bien, et aussi le fin mot du discours de l'ivrogne !

– Le père Pourchet qui la tient, un brave homme un peu fraudeur, tout le monde a ses petits défauts ! a dans sa cave un certain cognac, oh ! mais un cognac ! tenez : du soleil de Gascogne en bouteille !

Son nez rouge tremblait de désir, tandis qu'il me tiraillait par un bouton de mon habit.

Il y a plusieurs sortes de larrons ! m'avait dit Grellet. Je m'en souvins à l'instant même, et répondis tranquillement :

– J'en suis aise pour vous, si vous aimez le cognac ! c'est bien commode, à deux pas. Moi je n'en bois jamais ! au surplus je n'ai pas soif.

Je repassai sur mon épaule la courroie du flacon que Zéphirin me tendait, après s'être abreuvé modestement, et je pris congé des douaniers en soulevant mon feutre et leur souhaitant le bonsoir.

Zéphirin Cupillard répondit seul à mon salut. Le gros Adonis Bobillier, « son supériôr », tourna sur les talons en faisant claquer ses doigts et grommelant dans sa moustache les mots de « fesse-mathieu », pingre, ladre et autres amabilités.

Je n'en avais cure, et sa mine déconfite m'égaya un bon bout de chemin.

– Pourtant, me dis-je tout en cheminant le long du Doubs, tu as l'air trop cossu, décidément, avec tes hardes du dimanche ! Ton habit brun à grands boutons, tes souliers à boucles d'acier poli, tes bas gris, ton tricorne quasi neuf, tout cela donne dans l'œil à des êtres comme ce Bobillier. On pense bien qu'avec un équipement pareil tu ne dois pas avoir la bourse plate. Ça pourrait donner des idées à des gens plus à craindre qu'un gabelou !

Aussi me promis-je qu'à la première occasion je ferais l'achat d'une défroque de moindre apparence. L'occasion ne devait pas se faire attendre.

Je n'avais guère marché que l'espace d'une heure de temps, quand je vis devant moi, au bout de la route qui allait tout droit, sans plus suivre la rivière, un gros amas de maisons surmonté d'un clocher.

C'était Morteau, une vraie ville, et plus conséquente que Boudry, avec plusieurs rues, dont l'une suivait le Doubs, qui après un détour, m'était apparu de nouveau.

C'était là qu'il me fallait passer pour la dernière fois à la douane.

L'homme de faction, à l'entrée, me montra sans dire mot le bureau de la visite, où une espèce de commis en chef plutôt qu'un soldat, commanda aussitôt à deux gabelous de me fouiller. Je vis bien que là le billet de Grellet ne me servirait à rien et je n'en parlai pas. Au surplus, j'avais la conscience fort tranquille ; on pouvait me fouiller jusqu'à la peau, sans me trouver en contravention.

De fait, il fallut me dévêtir jusqu'aux chausses, et même ôter souliers et bas, pour donner à ce commis-douanier l'assurance que je ne fraudais pas le fisc.

Comme on ne trouva rien de suspect sur ma personne, les gabelous retournèrent flâner devant la maison, et le commis-chef se mit à écrire d'un air d'importance après m'avoir dit d'un ton sec :

– Passez !

– Ne m'est-il point permis de me vêtir ici ? répliquai-je avec une certaine irritation, tout en passant mes bas.

Le commis releva la tête comme un coq qui va chanter, et me regarda droit dans les yeux. Comme je ne baissais pas les miens, il finit par se pencher derechef sur sa besogne.

Je remis tranquillement tous mes vêtements, et m'en allai sans qu'il fît mine d'y prendre garde.

En voyant que Morteau était un endroit assez conséquent, il me vint à l'idée que je m'y pourrais procurer les quelques hardes que j'avais pensé. À cet effet, je m'en fus par la ville, regardant de ci de là, si je ne verrais point quelque boutique de bric-à-brac, de marchand de vieux habits. Mais je ne trouvais rien. Enfin je me décidai à accoster un vieux bourgeois de bonne

mine, qui se promenait, une canne à la main. Je lui exposai mon embarras.

Il me regarda avec intérêt, d'un œil gris encore vif, et me demanda :

– Mon jeune monsieur, est-ce pour vendre ou échanger ces vêtements-la, que vous êtes en quête d'un brocanteur ?

– Non, lui répondis-je vivement ; c'est au contraire pour les ménager, en achetant quelques hardes d'occasion. Et puis, ajoutai-je, le rouge me montant au front en m'apercevant que j'avais dit là autre chose que le fond de ma pensée, et puis, voyez-vous, monsieur, j'ai idée que sur les grandes routes, on s'attaque plus vite à un homme bien vêtu qu'à un passant de pauvre mine.

– C'est là un raisonnement prudent et sensé, jeune homme, mais que je ne m'attendais guère à entendre sortir de la bouche d'un gaillard taillé comme vous !

Son ton me parut quelque peu narquois, ce qui m'engagea à répliquer vivement :

– Si je n'avais à craindre que pour ma peau, croyez bien, monsieur, que je ne tournerais pas la main d'être attaqué par quelques vagabonds. Mais j'ai à garder un dépôt que je tiens de mes parents : est-ce faire preuve de couardise que de…

– Non, non, mon ami ! je vous demande pardon ! s'écria le vieux monsieur en me secouant la main, et me tapant sur l'épaule.

Voyons votre affaire, maintenant. Il y a bien ici un brocanteur, le vieil Isaac Blum. Mais c'est un vautour terriblement rapace ! Ce qu'il vous faudrait, j'imagine, c'est une paire de longues guêtres de toile, déjà usagées, à passer par dessus vos bas ; plus, une casaque ou une blouse pour remplacer ce bel habit, qu'on plierait avec soin pour le porter dans un havresac ou dans une besace.

– C’est juste ce que j’avais pensé, monsieur ! mais où… ?

– Venez, mon ami, j’ai votre affaire !

Et le digne vieillard, me prenant le bras, se mit à trottiner lestement, à travers les rues, salué respectueusement par les passants.

Je me laissais faire, un peu troublé, et me demandant où il me menait, quand il s’arrêta enfin devant une belle maison, de grande apparence, avec une porte sculptée et un heurtoir entête de lion.

– Mais, dis-je sérieusement inquiet, il n’y a point là de boutique !

Voyant tout stupéfait le vieux monsieur soulever le marteau et donner quelques coups secs et retentissants, j’allais tourner le dos et prendre la fuite, quand il me dit gaiement :

– Non, il n’y a point là de boutique, ce qui n’empêche pas que j’aie fait le commerce dans le temps ! Entrez, mon ami : vous êtes chez moi ! est-ce que j’ai l’air d’un ogre ?

Il avait vu mon trouble et mon étonnement qu’il ne paraissait pas s’expliquer.

Il me prit par la main et me fit entrer dans la maison ; une jeune servante était là, qui avait ouvert à son maître et me regardait du coin de l’œil.

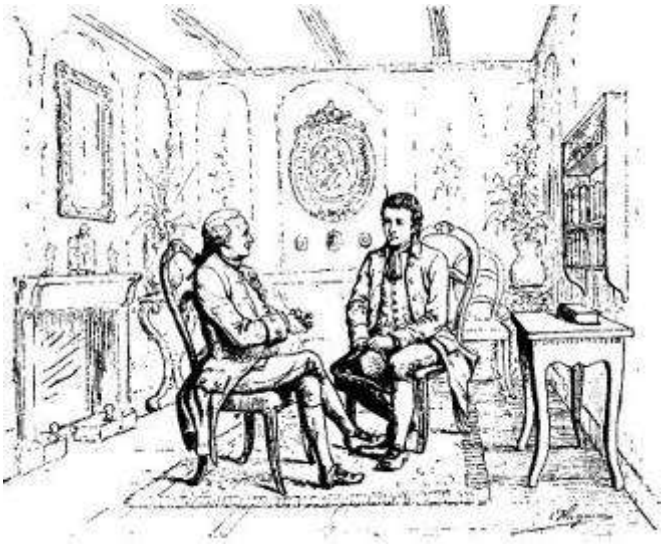
Au bout d’un corridor voûté où les pas résonnaient longuement, il me fit monter un grand escalier de pierre, puis entrer dans une belle chambre, où il y avait des livres, des portraits et des fleurs dans les coins. C’était si riche, que je n’osai pas m’asseoir sur la belle chaise rembourrée que le vieux monsieur avait poussée vers moi, avant d’aller sur le seuil crier à la servante :

– Toinette, va me quérir ton père !

Quand il me vit planté au milieu de la chambre, sans oser remuer, il me poussa doucement sur mon siège, en disant d'un ton amical :

– Allons donc, jeune homme, mettez-vous à l'aise ! J'espère que vous ne me prenez pas pour un de ces coupeurs de bourse qui en veulent à votre argent, ou tout au moins pour quelque sergent de police curieux de savoir qui vous êtes, d'où vous venez et où vous allez !

– C'est vrai, dis-je en considérant sa bonne et honnête figure, que vous n'avez l'air ni de l'un ni de l'autre.



– Et quelle mine ai-je, à votre sentiment ? dit le vieux monsieur en penchant sa tête poudrée sur l'épaule droite et sortant de sa poche une belle tabatière d'argent qu'il se mit à tapoter entre ses doigts.

– Eh bien ! dis-je en le regardant en face, vous me rappelez tout à fait M. François de Perrot, châtelain de Boudry, quand il vient de Neuchâtel pour le plaid du samedi !

Le vieux monsieur souriait en caressant son jabot :

– À la bonne heure ! ce m'est un honneur insigne de ressembler à un si haut personnage ; seulement, moi je ne suis point gentilhomme !

Peut-être allait-il m'en apprendre davantage, quand on frappa à la porte.

L'homme qui entra avait l'air d'un jardinier, avec son grand tablier vert et ses manches de chemise retroussées jusqu'au coude.

– Anselme, lui dit le vieux monsieur, tu as bien une paire de longues guêtres de toile, qui ait quelques années d'usage ?

– Sûrement ! on a toujours du vieux dans ses hardes ! c'est au service de monsieur !

C'était un homme grand et robuste, à peu près de l'âge de mon père, avec qui je lui trouvai tout de suite de la ressemblance. Peut-être bien n'était-ce qu'une idée ; quand on a l'esprit plein du souvenir de quelqu'un, on croit le voir partout.

Il promenait ses regards de son maître à moi, d'un air fort étonné.

– Bien, Anselme, va me quérir ces guêtres, et parmi tes casaques de travail, choisis-en une défraîchie, fatiguée ; si la Toinette y a fait quelque reprise, cela n'en vaudra que mieux !

Anselme étant sorti pour quérir les objets demandés, son maître me dit en se frottant les mains :

– Quand je vous disais, mon ami, que j'avais votre affaire ! Ah ! mais, n'oublions pas le havresac ou la sacoche !

Il se mit à réfléchir en se prenant le menton dans la main. On eût juré que c'était son affaire bien plus que la mienne ! J'en étais si ébahi que tout cela me semblait être un rêve extraordinaire.

Était-ce bien moi, Jacques Gribolet, un fugitif réduit à courir le monde pour gagner son pain, qui me trouvais assis dans ce logis somptueux, en face de ce beau vieillard à perruque poudrée, manchettes et jabot de dentelles ? Se pouvait-il que ce vieux monsieur, qui avait toute la mine et les allures d'un grand seigneur, s'occupât véritablement et avec autant d'activité, de me fournir l'humble défroque dont j'avais besoin ?

Pourtant, avec tout cela, je me sentais bien éveillé. Par la fenêtre ouverte, je voyais le clocher de l'église, où cinq heures venaient de frapper. Quelques bruits montaient de la rue ; les grelots d'un cheval, les claquements de fouet d'un charretier, les cris joyeux d'une bande d'enfants, les coups de marteau d'un forgeron.

Je regardai le vieux monsieur, et je fus tout confus de voir qu'il me considérait lui-même attentivement.

– Voyez-vous, lui dis-je, sentant qu'il me fallait parler, si je ne voulais pas avoir l'air d'un idiot, il me semble rêver, depuis que je vous ai rencontré !

– Vraiment ! et pourquoi, mon ami ?

– Vous êtes si bon, monsieur, de vous embarrasser des affaires d'un pauvre garçon que vous ne connaissez pas, et que vous auriez pu envoyer simplement chez le brocanteur…

Anselme qui heurtait, m'ôta l'embarras de terminer mon discours.

Il apportait deux paires de guêtres à choix, et une casaque de bure jaune, un peu rapiécée, mais propre.

– Là ! s'écria son maître avec satisfaction, bien obligé, Anselme ! mets tout cela sur un siège. Penses-tu qu'il y ait quelque part dans la maison un havresac, une valise, une sacoche ou quelque chose de pareil ?

– Il y a mon havresac de soldat, mais c'est vieux, un tantinet rongé des « gerces » ! enfin si monsieur veut le voir ?

– Apporte-le toujours ; nous verrons ce qu'on en peut faire.

Il paraissait prendre un vrai plaisir à tout cela, et voulut à toute force m'aider à boucler les guêtres que nous avions choisies ensemble. Elles montaient jusqu'au-dessus du genou,

comme mes guêtres de milicien, et couvraient les boucles de mes souliers.

– À la casaque, maintenant ! dit le vieux monsieur en l'étalant à deux mains. Elle serait assez large pour la passer par-dessus ton habit ; mais, non ! celui-ci montrerait toujours ses pans carrés ?

J'ôtai l'habit pour endosser la casaque, qui descendait assez pour cacher mes chausses.

– Vrai ! mon pauvre ami, me dit le bon vieillard en tournant tout autour de moi ; fagoté comme te voilà, nul n'aura l'idée d'en vouloir à ta bourse ! Il y a peut-être encore le feutre qui a une apparence un peu trop cossue pour accorder avec le reste ; mais la poussière des routes aura tôt fait de le défraîchir.

Le havresac d'Anselme, en peau de chien, jaune et blanc, n'avait pas grande mine, mais pouvait me faire encore bon usage.

Seulement, ployer mon habit pour l'y faire entrer n'était pas une petite affaire ! Je devais m'y prendre bien gauchement, car le vieux monsieur dit à Anselme :

– Appelle Toinette : ceci est une besogne de femme !

En un rien de temps, l'adroite fille eut fait de mon large habit de gros drap un petit paquet carré qui entra tout juste dans le havresac jaune.

C'était une jeunesse alerte et avenante que cette Toinette, avec son tout petit bonnet blanc planté sur le chignon, ses cheveux bruns frisottants sur sa nuque blanche ; je ne voyais guère d'elle que cela, tandis qu'elle empaquetait mon habit sur une table et bouclait le couvercle du sac par-dessus.

Ah ! mais quel gentil minois elle montra en se relevant, toute rouge des efforts qu'elle avait faits ! Vrai, elle avait

quelque chose de la Marion Pettavel, mais non pas son air mutin et effronté !

– Grand merci ! mademoiselle, lui dis-je en prenant le sac de ses mains. Sans vous, jamais je ne fusse venu à bout de pareille besogne !

Elle sourit modestement sans rien dire et sortit en faisant une petite révérence.

Comme son père allait la suivre, je le retins par le bras, en lui disant :

– Il faut d'abord, s'il vous plaît, me faire le compte de ce que je vous dois pour tout ceci.

– Laissez, laissez, jeune homme ! s'écria impétueusement le vieux monsieur, pendant qu'Anselme répondait de son côté :

– C'est l'affaire de monsieur ! si ces vieilles nippes vous peuvent être de quelque usage, tant mieux !

Et le brave homme ne voulut prendre de moi qu'une poignée de main.

Quand il fut sorti, je dis délibérément à mon hôte :

– Ce n'est pourtant point ainsi que je l'entends, monsieur, et mon père m'en voudrait sûrement d'accepter sans bourse délier ce que je suis en mesure de payer à sa valeur.

Le vieux monsieur m'écoutait en hochant la tête :

– Vous êtes fier, mon jeune ami ! ce n'est pas un reproche que je vous fais : la fierté bien placée est une noble qualité. Mais supposez un instant que, tout à l'heure, quand vous m'avez accosté ans la rue, votre air, votre personne, tout en vous m'ait rappelé un autre jeune homme qui m'est cher et que je n'ai pas vu de longtemps ! Supposez qu'en vous rendant le léger service dont vous aviez besoin, je me sois accordé une bien plus grande

satisfaction qu'à vous ! Auriez-vous donc le cœur, mon ami, de gâter à un vieillard le plaisir qu'il a eu à vous obliger ?

Après cela, m'entêter à parler d'argent, c'eût été mécontenter le bon vieillard ; je n'avais plus qu'à le remercier chaudement en prenant congé de lui.

Quand il apprit que je me proposais d'aller coucher à Gilley, il me contraignit de prendre ma part d'un petit repas de viande froide, arrosé de vin de Bourgogne, qu'il se fit apporter par Toinette, disant que c'était son heure.

– Oh ! le digne vieillard ! et discret, qui ne voulait point que je me crusse obligé de lui dire qui j'étais, d'où je venais et où j'allais, ce que je lui appris, pourtant, n'aimant point à demeurer en reste d'ouverture de cœur avec lui ! Lui, m'avait dit qu'il s'appelait Gigon, Marcel Gigon parce qu'il avait vu mon désir de garder son nom avec son souvenir dans ma mémoire.

Il fit quelques pas au dehors avec moi, afin de me montrer le chemin qui gravit la côte dans la direction des Arces, puis me serra la main dans les siennes, en me souhaitant un heureux voyage.

CHAPITRE VI

Depuis que j'avais mis le pied en France, on peut dire que ma malechance ordinaire m'avait abandonné : aurais-je pu faire deux rencontres plus agréables et qui me fussent plus utiles que celles de Philippe Grellet et de ce digne M. Gigon, sans parler du père Anselme et de la gentille Toinette ?

Comme cela vous fait du bien au cœur, de voir qu'il y a pourtant dans le monde bien des braves gens, à côté de tant d'égoïstes et de chenapans !

Le temps paraît court, le chemin aussi, quand on a l'esprit occupé. J'avançais, pour ainsi dire, sans m'en apercevoir, montant, descendant à grandes enjambées, le sac au dos, à travers un pays montueux et pauvre, marécageux par endroits, pierreux en d'autres, avec quelques maigres bouquets de sapins, de fayards ou d'alisiers sur les hauteurs.

Mon chemin, qui ne valait guère mieux que ceux de nos vignes, coupé d'ornières, embarrassé d'herbes et tout raboteux, avait d'abord passé au fond d'une combe, où le hameau des Arces s'adossait à une côte assez raide. Plus loin, il me conduisit sur une sorte de plateau où s'éparpillaient quelques métairies. On m'apprit à l'une d'elles que c'était là le Col d'Abondance, ce qui me fit penser que ce nom ne pouvait être qu'une moquerie, car le pays y était aussi pauvre qu'ailleurs. Sur une hauteur voisine on voyait briller un clocher, au milieu de quelques toits

gris ; il paraît que c'était la chapelle de la Motte, où tous les gens des hameaux avoisinants vont faire leurs dévotions.

Le soleil s'était caché derrière une montagne assez haute, qui, je l'appris le soir même, s'appelait « le Chaumont », un nom qui me fit plaisir à entendre. Il faisait nuit noire quand j'arrivai à Gilley. La petite auberge que j'y trouvai était fort passable et tenue par des gens de mine avenante ; aussi ne voulus-je pas pousser jusqu'à la Chaux, las que j'étais de ma course de la nuit précédente et de celle que je venais de faire.

Si je voulais narrer par le menu toute la suite de mon voyage, et ce que je vis sur mon chemin, pays, villages, hameaux et passants, mon récit s'allongerait à tel point, que nul n'aurait la patience de l'ouïr jusqu'au bout.

Aussi veux-je en venir sans plus tarder à la grosse aventure qui m'arriva avant Salins et me fit changer de dessein quant à mes futures occupations.

En neuf heures de marche, ma seconde journée m'avait conduit jusqu'au gros bourg de Levier, qui n'est plus qu'à quatre heures de Salins. Tôt après les villages de Goux, Bians et Sombacour qui sont sur une montagne boisée, mon chemin vicinal était descendu en plaine, et avait rejoint la route carrossable de Pontarlier à Salins, où la marche était moins fatigante.

Bien qu'il ne fût que cinq heures du soir à mon arrivée à Levier, je me trouvai trop las pour pousser plus avant. L'auberge du lieu était de bonne mine, l'hôtelier jovial et engageant ; et puis, à son dire, le plus proche endroit que je trouverais après deux heures de marche était une pauvre commune, Villeneuve d'Amont, où il n'y aurait qu'une méchante gargote pour la couchée.

Aussi je me laissai aisément persuader de passer la nuit à Levier.

De cette manière, me dis-je en déposant mon havresac sur un banc de la chambre d'auberge, tu auras le loisir de coucher sur le papier, à l'intention de tes parents, ce que tu as fait jusqu'ici, et la bonne rencontre de ce digne M. Gigon.

Quand l'hôtelier m'eut vu bien décidé à passer la nuit dans sa maison, il me demanda si j'étais d'humeur à souper sur-le-champ.

– Ce n'est pas de refus, répondis-je, depuis ce pauvre village de Goux, où j'ai fait le plus chétif dîner du monde, à savoir du fromage maigre et sec, du pain bis, vieux de quinze jours, et de la piquette sure comme du vinaigre, je n'ai plus avalé que la poussière du chemin.

– Et il n'en manque pas, sur la grand'route de Pontarlier ! bon, bon ! dans ce cas vous ne ferez pas la nique à la cuisine de la mère Bretillot ! me dit l'hôtelier jovial, en se frottant les mains et allant quérir de quoi me restaurer.

C'était un bel homme, dans la quarantaine, le teint fleuri, la taille haute et droite, et qui avait tous les dehors d'un ancien soldat, avec sa moustache brune, sa longue queue dans une peau d'anguille, son franc-parler et sa belle tenue.

Quand il revint et me fit la proposition de souper en sa compagnie, j'acceptai de bon cœur.

– On mange mieux à deux, et de plus grand appétit, dit-il gaiement. Pas vrai, jeune homme ?

J'en convins volontiers, ajoutant qu'un vis-à-vis de mine joviale et de belle prestance comme il était, me serait déjà un vrai régal.

Flatté du propos, il se mit à rire.

– Tudieu ! jeune homme, vous n'êtes point embarrassé pour tourner un compliment ! Si j'avais la langue aussi bien pendue, je ne manquerais pas de vous le renvoyer, et ce ne se-

rait que justice, car si la nature a créé Florian Bretillot grand et carré des épaules, m'est avis qu'elle n'a point fait de vous un gringalet chétif et malingre !

Il disait tout cela de son air gai et ouvert, sans cesser de disposer sur la nappe les apprêts du souper.

Celui-ci, copieux et bien ordonné, me parut d'autant plus appétissant, que la gaieté de mon joyeux hôtelier et convive Florian Bretillot l'assaisonna tout du long.

Bref, quand nous fûmes au bout de notre appétit, l'aubergiste et moi nous étions les meilleurs amis du monde : je savais qu'il avait servi dans les hussards et fait campagne en Pologne, dix ans auparavant, sous Dumouriez ; de mon côté, je lui avais dit d'où je venais, et mon dessein d'aller cultiver la vigne en Bourgogne, ce qu'il approuva fort.

– Le métier de vigneron vaut mieux que celui de soldat ! dit-il, l'air pensif et le menton dans sa main. Quand je songe qu'on a pu envoyer quelques centaines de pauvres diables de Français se faire écharper au fin fond de la Pologne, en l'honneur d'on ne sait qui, ni pourquoi, par des espèces de sauvages armés de lances, j'en enrage encore à dix ans de distance !

L'ancien hussard finit son discours par un coup de poing sur la table.

– Vous avez eu de la chance d'en revenir ! lui dis-je avec intérêt.

Il hocha la tête :

– Plus de chance que bien des camarades, oui ! Il n'y en a pas beaucoup qui aient revu la France !

« Et quelle pitoyable guerre ! Ces enragés de Polonais, à qui on nous envoyait donner un coup d'épaule contre les Moscovites, se battaient comme des diables, il n'y a rien à dire ! Mais quelles têtes de mules ! quels cerveaux brûlés ! chacun bataillait

de son côté, pour le seigneur de son endroit ; au lieu d'obéir à un seul chef, ils en avaient trente-six ! autant aurait valu tirer sa poudre aux moineaux, et les Cosaques avaient beau jeu !

« Nous autres Français, qu'on avait fourrés dans ce satané guêpier, nous n'avions rien à faire qu'à sabrer de notre côté, à dix contre mille, et à battre en retraite, en tirant des coups de mousqueton dans le tas ! Misère ! c'est à Cracovie que cette belle campagne prit fin pour notre détachement, commandé par un brigadier, M. de Choisi ! Bloqués dans la citadelle par Souwarof, il fallut finir par capituler. On nous rendit les honneurs, oui ! après quoi ce sacripant de Souwarof, un gringalet haut comme une botte, nous expédia par petits détachements du côté de la Sibérie.

« Ça ne m'allait guère, ni aux camarades, et encore moins à M. de Choisi, un jeune gaillard qui se battait comme un lion, mais qui restait toujours calme et ne disait jamais que le nécessaire. Il arrangea une bonne petite révolte, si bien que, dès la seconde halte de nuit, notre détachement, une vingtaine d'hommes, attaqua les dix Cosaques de l'escorte et n'en laissa pas réchapper un ! L'affaire fut chaude : la moitié d'entre nous resta sur le terrain ! les dix autres, tous plus ou moins lardés par le sabre et la lance des Cosaques, tournèrent le dos à la Sibérie. Il en resta quatre en route ! M. de Choisi, qui était un dur à cuire, quatre autres et moi, nous revînmes au pays, Dieu sait comme, après des semaines et des semaines de souffrances !

« Vous pensez, jeune homme, qu'on nous décora tous de la croix de Saint-Louis, avec force condoléances pour nos tribulations ?

– Vous l'aviez bien gagné ! m'écriai-je avec feu. Et on ne l'a pas fait ?

– On nous livra au prévôt, qui nous fit mettre à la geôle, et si nous n'avions eu avec nous un chef, un gentilhomme, le conseil de guerre nous eût fait fusiller comme déserteurs ! Voilà !

Florian Bretillot n'avait plus l'air jovial ; un pli profond s'était creusé entre ses sourcils et ses mâchoires se serraient :

– Bah ! fit-il en se levant et détirant ses grands bras : c'est passé ! n'en parlons plus !

Néanmoins, il eut beau faire : ces vieux souvenirs avaient chassé sa belle humeur : c'est peut-être pourquoi il regarda de travers deux hommes qui entrèrent l'instant d'après et s'attablèrent bruyamment. Les nouveaux venus qui avaient la mine de rouliers ou de marchands de bétail en blouse malpropre, demandèrent de l'eau-de-vie, et tentèrent vainement de lier conversation avec l'hôtelier. Bretillot leur répondit d'un ton bref, et sortit pour me quérir le papier et l'encre que je lui avais demandés.

– Vous venez de Pontarlier, camarade ? me demanda familièrement le plus jeune des buveurs, un long gaillard osseux et à la mine effrontée.

– Non ! pourquoi ? répliquai-je en le regardant droit dans les yeux. La façon dont il me dévisageait ne me plaisait qu'à demi.

– Parbleu ! pour le savoir ! fit-il en ricanant. Alors, c'est de Salins que vous arrivez, hein, l'ami boutonné ?

J'ai dit en commençant ce récit qu'on ne m'échauffe pas aisément les oreilles ; pourtant je n'y avais certainement pas froid en ce moment ! même il me paraissait qu'elles devenaient brûlantes !

– Je ne suis ni l'ami, ni le camarade du premier venu ! dis-je avec autant de calme qu'il me fut possible. Et quant à être boutonné, s'il me plaît de garder mes affaires par devers moi, c'est apparemment qu'elles ne regardent pas les curieux.

– Ouais ! cria l'autre en éclatant de rire. Monseigneur voyage incognito ! saperlotte ! Faut pas toucher à sa personne sacrée !

Malgré les efforts de son camarade qui lui parlait à l'oreille et cherchait à le retenir, il se leva de son banc et vint me regarder sous le nez d'un air insultant.

– Ma foi ! dit-il en se relevant, ça m'a tout de même l'air d'une ganache.

Je m'étais contenu jusqu'alors, mais c'était plus qu'un garçon de mon âge n'en pouvait supporter.

Me dressant comme un ressort, j'appliquai à l'insulteur un violent soufflet qui lui fit perdre l'équilibre et l'envoya s'étaler tout de son long sur le plancher.

Je m'attendais à le voir se jeter sur moi comme un furieux ; mais à mon grand ébahissement, il se releva lentement, me regarda d'un œil féroce, puis s'en retourna en grommelant sur son banc et but une gorgée d'eau-de-vie.

Est-ce qu'il avait eu peur que l'hôtelier qui rentrait au même instant, ne prit parti contre lui ? Avait-il cédé aux raisons de son camarade plus âgé, qui lui avait chuchoté quelque chose à l'oreille en lui prenant le bras ? Ou bien était-ce un de ces lâches coquins qui se tiennent cois quand on leur a montré les dents ?

Bretillot s'était assis à côté de moi, après m'avoir donné le papier, la plume et l'encre qu'il avait apportes.

– Qu'est-ce qu'il y a eu entre vous et ce vaurien ? me demanda-t-il à voix basse, sans cesser d'avoir l'œil sur les deux hommes.

Je haussai les épaules :

– Pas grand'chose : ce malotru m'a lâché de trop près un propos malsonnant : j'y ai répondu par une gifle !

– Corbleu ! mon cher, vos gifles ne sont point des chiquenaudes ! Le drôle n'a pas demandé son reste !

Les deux inconnus ayant vidé leurs verres, se levèrent pour sortir. Sur le seuil, celui à qui j'avais eu affaire se retourna et me faisant le poing, dit d'une voix sourde :



– C'est bon ! on se retrouvera ! Faudra qu'on te saigne, toi !

Son compère le poussait devant lui, en disant tout bas :

– Allons, Grousset ! tiens ta langue, que je te dis !

– Les connaissez-vous ? demandai-je à l'aubergiste.

– Pas autrement ! c'est la seconde fois qu'ils rôdent de nos côtés. Des ouvriers qui se sont fait donner leur sac à la saunerie de Salins, bien sûr ! Ils en ont toute la dégaine !

Tandis que je m'apprêtais à écrire, Bretillot me regardait d'un air préoccupé.

– Une vilaine affaire, dit-il en secouant la tête. Vous vous êtes fait de ce long flandrin un ennemi mortel !

– Le drôle ne me fait pas peur ! répondis-je tranquillement. Il a vu de quel bois je me chauffe !

– Oui, s'il était homme à jouer de franc jeu, je ne serais pas en peine de vous : mais c'est un de ces chenapans qui ont tou-

jours un couteau dans la manche ! j'en mettrais ma main au feu !

Le brave hôtelier me laissa à mes écritures, et s'en fut à sa cuisine en ruminant.

J'avais compté partir le lendemain de bon matin, à la fraîcheur : mais ma couche était si tendre et mes membres si las, que le soleil entrant dans ma chambre fut mon réveille-matin.

Bretillot était assis dans la salle commune, les manches retroussées et fort occupé à une besogne d'armurier : il fourbissait avec ardeur un grand pistolet de cavalier dont il avait démonté la batterie.

– J'ai dormi la grasse matinée ! Mais c'est la faute de votre bon lit ! dis-je en lui souhaitant le bonjour.

– Parbleu ! qu'est-ce qui vous presse, mon garçon ? Si vous demeuriez chez moi une demi-journée de plus, je vous en saurais gré ! Croyez que je ne dis point ça en aubergiste, mais en ami, dans votre intérêt et non dans le mien !

Il vit que j'étais surpris de ses paroles ; à mon regard interrogateur il répondit d'un ton grave :

– Les deux coquins d'hier rôdaient déjà autour de la maison au petit jour, et ce n'était pas pour venir boire la goutte du matin ! Ils allaient et venaient, s'accotant dans les coins, guettant comme des braconniers à l'affût ! et je sais bien quel gibier !

– Vous croyez que c'était à moi qu'ils en voulaient ?

– C'est clair comme le jour ! Ils ont fini par perdre patience et sont partis du côté de Salins. Je les ai suivis sans m'en cacher, jusqu'à la lisière de la forêt. Les drôles sauront qu'on a l'œil sur eux.

– Au surplus, dis-je avec insouciance, nous en voilà débarrassés ! À l'heure qu'il est, ils doivent être loin d'ici.

Bretillot n'en paraissait guère convaincu. Il se mit à remonter son pistolet en disant :

– De Levier à Villeneuve d'Amont la route traverse une épaisse forêt d'une demi-lieue de long : plus d'un voyageur a été attaqué, dévalisé et laissé pour mort dans le Bois d'Amont !

Malgré ma confiance de jeune homme en la force de mon poignet, je sentis bien qu'il y avait là un danger véritable, et je me promis d'avoir l'œil au guet. Pourtant je ne voulais pas m'arrêter davantage à Levier, et une fois mon déjeuner dépêché, et mon écot payé, qui était fort modeste, en regard de la bonne chère que j'avais faite et du bon logis, je fis remplir mon flacon et me chargeai de mon havresac.

– J'aurais voulu vous accompagner un bout de chemin ; me dit Bretillot d'un ton de regret ; mais ma femme qui est d'assez chétive santé, garde le lit ce matin. Comme c'est aujourd'hui le grand marché du mercredi, pas moyen de quitter le logis ! Mais voici pour me remplacer un garde du corps qui me vaudra bien !

Ce disant, il me présenta le pistolet bien fourbi et luisant, avec une demi-douzaine de cartouches…

– Comment donc ! m'écriai-je tout surpris ; c'est à mon intention…

– Que j'ai remis en état mon vieux compagnon d'armes ? Oui, mon garçon. Tant mieux si vous n'en avez pas l'emploi d'ici à Salins ! Quoi qu'il arrive, ce me sera un soulagement de le sentir à votre manche !

– Mais comment vous le rendre ? fis-je en hésitant encore à cacher le pistolet.

– Si c'était tout autre chose, je vous dirais de le garder en souvenir de moi ; mais c'est un vieil ami ! dit l'ancien hussard en considérant d'un œil attendri ce souvenir de ses campagnes.

Écoutez ! quand vous serez arrivé à Salins, que vous ayez eu ou non affaire à ces sacripants, si vous avez lieu de croire que le pistolet ne vous fera plus besoin, remettez-le à mon beau-père Vincent Barras, hôtelier de la Couronne, qui trouvera aisément l'occasion de me le faire tenir. Sa maison est toute voisine de la saunerie, qui se voit de loin avec ses hautes murailles crénelées comme des remparts.

Il n'y avait plus de raison pour moi de refuser le pistolet. Je le passai, sous ma casaque, à la ceinture de cuir de mes chausses, et mis les cartouches dans une poche.

Florian Bretillot me serra vigoureusement la main en me souhaitant un bon voyage, et je lui rendis de grand cœur son étreinte amicale.

– À propos, me cria-t-il encore du seuil de sa maison, vous saurez qu'il est chargé et amorcé ! Faites-en un bon usage, et cassez-moi la tête à ces coquins, s'ils font mine de se mettre en travers de votre route ! Ce sera de la besogne faite pour le bourreau.

CHAPITRE VII

La veille, je n'avais pas vu grand-chose de Levier, parce que l'auberge de Bretillot s'était trouvée être une des premières maisons du lieu, sur mon chemin. Mais ce matin-là je vis, en passant le long de la grand-rue, que Levier était un gros bourg populeux, où toutes les communes des alentours venaient faire trafic de leurs denrées et s'approvisionner de celles qui leur manquaient.

Sur la place de l'église, il y avait le marché au bétail, avec nombre de vaches, bœufs et chevaux attachés à des perches, puis vaguant entre eux, du menu bétail, chèvres et moutons conduits par des garçonnets et des fillettes.

Il me parut que la plupart des paysans qui étaient là, hommes et femmes, bien qu'endimanchés pour la circonstance, avaient la mine de gens peu fortunés et « affautis » par une maigre nourriture.

Non loin de l'église, il y avait de belles demeures comme la cure et l'hôtel-de-ville, et d'autres où paraissaient résider des personnes de marque, magistrats, juges, percepteurs, notaires, et aussi le lieutenant de la maréchaussée, à voir le sergent en habit blanc à revers jaunes, qui se tenait sur la porte de l'une d'elles.

Mais je ne m'attardai guère sur le marché au bétail, si ce n'est pour demander par curiosité le prix d'une paire de bœufs,

plus beaux que ceux que mon père avait ramenés de la foire de Boudry. Il eût quasi trouvé son avantage à les venir acheter jusque-là, même avec les dépenses du voyage !

Le marché aux légumes, grains, fromages et autres denrées ne me retint pas plus longtemps ; j'avais vu au cadran de l'église qu'il était sept heures passées. Si je voulais être à Salins vers les midi, il ne me fallait pas perdre de temps.

Au bout d'un petit quart d'heure de marche, j'atteignis la grande forêt de sapins dont Bretillot m'avait parlé, et qui paraissait épaisse et profonde.

Comme j'allais m'y engager, le bruit d'un galop de chevaux qui résonnait derrière moi, sur la route, me fit tourner la tête.

Deux cavaliers arrivaient dans un tourbillon de poussière. En approchant du bois, ils ralentirent leur course, comme pour laisser souffler leurs montures, ce qui me permit de les voir distinctement, quand ils passèrent au petit trot à côté de moi.

C'était un vieillard et un jeune homme. Le jeune devait être le maître, l'autre le valet.

Celui-ci avait une grosse valise bouclée sur la croupe de son cheval. On voyait à la haute mine, au chapeau galonné, à l'habit brodé et à l'épée du jeune homme, que ce n'était ni un marchand, ni un bourgeois, mais quelque gentilhomme de bonne famille.

Ils finirent par mettre leurs chevaux au pas ; je les suivis un bon bout de chemin, à une vingtaine de pas de distance ; puis ils reprirent le trot et je les perdis de vue à un détour de la route. La forêt était si épaisse, et les sapins au tronc moussu, si hauts, que le soleil ne pouvait percer au travers. La nuit doit venir de bonne heure, ici ! me disais-je en regardant à droite et à gauche, non sans une certaine appréhension, au souvenir de ce que Bretillot m'avait dit des attaques à main armée dont maint voyageur avait été victime dans cette forêt.

Alors je serrais plus fortement le bâton noueux de Philippe Grellet, et ma main gauche se glissait sous ma casaque, pour tâter la crosse de mon pistolet.

Mais la forêt était silencieuse : on n'entendait même plus le trot des cavaliers qui m'avaient dépassé tout à l'heure.

Tout à coup je m'arrête ! ai-je bien entendu ? n'est-ce pas un cri d'appel qui vient de traverser les bois, là, devant moi ?

J'écoute, sans respirer : on entend une rumeur confuse et lointaine de clameurs violentes ! Je m'élance en avant, sans en écouter davantage. Un coup de feu, maintenant ! je précipite ma course : sûrement il y a là-bas quelqu'un qu'on égorge ! Pourvu que j'arrive à temps pour lui prêter secours !

Ah ! Bretillot savait bien ce qu'il disait !

Tout en courant, je mets le pistolet au poing. La rumeur augmente : on distingue des imprécations : je dois approcher du lieu de la lutte. Un contour de la route m'empêche de voir la scène ; mais elle se passe sûrement à gauche. Pour arriver plus tôt, je coupe à travers bois, où le sol est assez uni et je me faufile entre les sapins en me guidant sur le bruit.

À mesure que le rideau des troncs s'éclaircit, je vois reparaître entre eux le ruban blanc de la route, et droit en face de moi les combattants.

Ah ! les lâches coquins ! quatre contre deux ! contre un, plutôt, car un des voyageurs attaqués venait de tomber de cheval !

L'autre se défendait vaillamment, à grands coups d'épée, tantôt du pommeau, tantôt du tranchant ou de la pointe, contre les gourdins et les couteaux des assaillants qui l'entouraient.

Son cheval, atteint plus d'une fois, se cabrait de douleur, ce qui éloignait par instants les bandits.

Je l'avais reconnu tout de suite pour le jeune seigneur qui m'avait joint à l'entrée du bois avec son vieux domestique ; le pauvre vieillard gisait maintenant sur la face, flairé par son cheval.

Je m'étais arrêté haletant derrière un gros sapin, à dix pas des combattants. Quand j'eus repris mon souffle, je sautai d'un bond sur la route et déchargeai mon pistolet presque à bout portant dans le dos d'un des bandits, qui, de son couteau, cherchait à trancher les jarrets du cheval. Le misérable tomba en arrière, tandis que ses camarades effarés se tournaient de mon côté.

Quand ils virent qu'ils n'avaient affaire qu'à un seul homme, un pistolet déchargé à la main, ils reprirent courage et lâchèrent sur moi leur plus solide champion, armé d'un large coutelas.

Celui-là encore était une connaissance ; l'escogriffe osseux que j'avais giflé la veille, chez Bretillot, et que son compagnon avait appelé Grousset.

Il me reconnut aussi du premier coup d'œil et grinça des dents en s'approchant comme un serpent, le coutelas prêt à m'éventrer.

Une vraie vipère, et qui sifflait !

– Ah ! tu en veux ! c'est à c't heure que je te vas saigner !

Le coquin se mit à sauter autour de moi comme un sauvage, pour me prendre par derrière, et il était si souple et si leste, que malgré toute mon habitude de l'escrime, mon gourdin et la crosse de mon pistolet avaient assez à faire à parer ses attaques perfides et soudaines.

Ma casaque avait même été lardée à deux fois par sa lame tranchante. Le bandit avait alors ricané en montrant ses dents pointues de loup ; il me croyait atteint.



La colère commençait à me monter au cerveau. Il fallait en finir, si je voulais secourir à temps le jeune gentilhomme toujours aux prises avec ses deux assaillants.

Je me dérobai tout d'un coup à l'un des assauts de mon dangereux coquin, en faisant comme lui un saut de côté.

Le bandit, lancé en avant, tête la première, sans pouvoir se retenir, reçut en travers de la nuque un coup rudement asséné de mon gourdin. Le méchant drôle tomba comme une masse, le visage contre terre, en lâchant son coutelas.

Il n'était peut-être qu'étourdi, mais le plus pressé était de courir sus aux deux autres bandits qui serraient de près le jeune seigneur. Tout occupés de leur besogne d'assassins, ils ne me voyaient pas arriver.

Un moulinet de mon bâton qui meurtrit le poignet d'un des coquins et lui fit lâcher son couteau en hurlant de douleur, leur apprit bientôt que les chances tournaient contre eux.

Cette espèce de gens n'a pas coutume de combattre à forces égales : tous deux se jetèrent à corps perdu dans la forêt, abandonnant leurs camarades étendus sur la route.

Excité par la lutte, j'allais me lancer à leur poursuite en rechargeant à la hâte mon pistolet, quand le jeune gentilhomme qui sautait à bas de son cheval me rappela :

– Laissez, mon ami, laissez-les courir ! ils en ont leur content et n'y reviendront pas de si tôt !

Il vint me prendre la main et la secoua cordialement dans les deux siennes, fines et blanches comme celles d'une femme. Bien qu'il fût approchant de ma grandeur, il avait la figure d'un enfant avec la taille mince et élancée d'un jeune frêne.

– Sans vous, me dit-il avec émotion, j'étais un homme mort ! ces maroufles auraient fini par avoir raison de moi, et je serais étendu, à cette heure, à côte de mon pauvre Alain !

– Il n'est peut-être que blessé ! dis-je. Allons voir.

Le jeune seigneur courait déjà s'agenouiller à côté de son valet.

Je lui aidai à le soulever et à le retourner doucement sur le dos. Mais le pauvre vieillard avait cessé de vivre : une affreuse blessure lui ouvrait le flanc ; tout son sang s'était échappé par là, faisant une grande mare dans la poussière de la route.

Le jeune homme, les joues sillonnées de larmes, essuyait de son mouchoir brodé la face meurtrie et maculée du mort, en disant à voix basse :

– Pauvre ami ! mon fidèle Alain !

Je le laissai à sa douleur, pour aller voir s'il n'y aurait point quelques secours à donner aux deux hommes que j'avais abattus.

Dans la fièvre et le feu de la lutte, frapper, tuer ces hommes m'avait paru chose aussi naturelle que si j'avais eu affaire à des bêtes féroces. Mais maintenant que je considérais ces deux corps sans mouvement, ils avaient beau avoir été de leur vivant des êtres hors la loi, des larrons et des meurtriers, je ne pouvais me défendre de penser que j'eusse peut-être pu les mettre hors d'état de nuire, sans leur ôter la vie ! Car ils étaient bien morts tous les deux : quand j'eus pu secouer le frisson qui me prenait à l'idée de les toucher, je leur tournai la face vers le ciel ; mais ma main ne put surprendre aucun battement de cœur, ni chez Grousset, l'homme au coutelas, ni chez l'autre, abattu par mon coup de pistolet.

Je retournai bien vite vers le gentilhomme qui s'était relevé et considérait avec tristesse le corps de son valet.

Il se tourna vers moi et me dit d'un air perplexe :

– Comment faire ? Je ne puis laisser ici ce pauvre corps avec ceux de ses meurtriers ! Si j'osais vous demander…

Je n'en écoutai pas davantage et courus prendre par la bride le cheval du valet qui tondait l'herbe du bord du chemin.

L'animal, heureusement, n'avait pas souffert dans la lutte, comme celui du jeune seigneur.

– Voici ce qu'il y a à faire, dis-je en prenant dans mes bras le corps déjà raide du vieillard ; je le déposai sur le devant de la selle ; – le pauvre homme était maigre et léger, – et je montai aussitôt derrière pour le soutenir.

Le jeune homme, qui avait tenu la bride du cheval, alla enfourcher le sien. Je remarquai alors qu'il boitait et avait peine à se mettre en selle.

– Vous êtes blessé, lui dis-je, et votre cheval aussi ! Pourrez-vous chevaucher jusqu'à Villeneuve d'Amont sans être pansé ?

– Oh ! je n'ai que des égratignures, répondit-il avec insouciance ; les couteaux de ces coquins n'ont fait que m'érafler la cuisse. Mais ma pauvre bête a été plus maltraitée !

Il tapota l'encolure de l'animal qui marchait avec peine, ayant la croupe et le poitrail tout saignants. J'amenai près de lui ma monture avec sa funèbre charge, et nous nous mîmes en route lentement, laissant sur le bord du chemin les corps des deux bandits.

Pour ceux-là, nous ne pouvions rien faire que d'aviser le premier lieutenant de police ou magistrat que nous trouverions, à Villeneuve ou ailleurs.

Durant tout le trajet, qui fut long, tant notre marche était lente et pénible, le jeune seigneur dont je ne savais pas encore le nom, ne cessa de me parler avec affection de son vieux serviteur, qui l'avait tenu tout petit dans ses bras, qui avait été son compagnon de jeux, plus tard son maître d'équitation et d'escrime, et qui l'aimait comme son enfant.

– Je n'avais pas d'autre père ! disait tristement le jeune homme. Le mien, je l'ai à peine connu, et ma mère est morte quand je suis venu au monde.

« Sans ce fidèle Alain Gillet, je n'eusse pas été élevé autrement que les plus pauvres enfants du village ! et encore, si misérables qu'ils fussent dans leurs pauvres masures, du moins avaient-ils père et mère qui les aimaient.

Et le pauvre garçon, les yeux pleins de larmes, se penchait pour passer doucement sa main sur le front pâle et froid du cadavre qui reposait dans mes bras.

J'avais le cœur tout gros de son affliction et je me prenais à l'aimer pour l'attachement qu'il témoignait à son vieux serviteur.

– N’êtes-vous point las ? me disait-il souvent. Laissez-moi prendre votre place.

Je le rassurais, lui disant que j’étais fort et la charge légère. Et de fait la peine n’était pas grande.

Nous étions sortis de la forêt sans autre rencontre que celle d’un roulier avec un chargement de vin.

Mon compagnon l’arrêta pour lui apprendre en quelques mots notre aventure et le charger de mettre au fait le lieutenant de la police de Levier, qui ferait enlever les corps des deux malfaiteurs.

C’est alors que j’appris les nom et qualité du jeune gentilhomme.

– Dites au lieutenant, ceci pour sa gouverne, ajouta-t-il, que c’est le baron René de Rochejean qui a été assailli par ces quatre bandits, lesquels ont assassiné son fidèle valet Alain Gillet, et que sans l’aide opportune du digne jeune homme que voilà, ils m’eussent tué moi-même pour me dévaliser.

Le roulier qui avait écouté, la mine tout effarée, promit de faire la commission et se remit en marche à la tête de ses chevaux au collier couvert d’une toison bleue et garni d’un gros grelot.

C’était donc bien un grand seigneur, que la Providence m’avait envoyé secourir ! un baron ! Il n’en avait pas l’air plus fier pour cela, et malgré mon pauvre accoutrement de voyage, me traitait avec autant d’égards que si j’eusse été son égal.

Ainsi, un peu avant d’arriver à Villeneuve, il me demanda s’il me plairait de lui dire mon nom, puisque maintenant je connaissais le sien, ce que je fis de grand cœur, en ajoutant d’où je venais.

– Le pays de Neuchâtel, dit-il d’un air songeur ; j’en ai ouï parler souvent : mais c’est plus loin de Rochejean que le pays de

Vaud. Celui-ci, j'en connais quelque chose, pour l'avoir vu mainte fois de la crête du Noirmont et de celle du Mont-d'Or, dans mes courses avec Alain.

À ces souvenirs qui ravivaient sa douleur, le jeune baron baissa la tête et redevint silencieux.

Nous arrivions à Villeneuve, ou plutôt au pied du village, lequel est construit sur une hauteur, d'où lui vient, sans doute, son surnom d'Amont.

Il y avait au bord de la route une auberge où nous descendîmes.

L'arrivée de voyageurs à cheval apportant un mort avec eux ne fut point sans produire une grande rumeur dans la maison. Même je ne serais point éloigné de croire que sans le grand air et les habits brodés de M. de Rochejean, on eût refusé de nous y héberger.

Mais le jeune baron savait se faire obéir : il ne voulut s'occuper de lui-même et de ses plaies qu'après avoir vu le corps du vieil Alain décemment étendu sur un lit, autour duquel il fit allumer quelques grandes bougies.

Ce ne fut qu'alors qu'il consentit à me laisser faire de mon mieux pour panser ses plaies et meurtrissures, plus nombreuses qu'il n'avait dit !

Il paraît que les usages ne permettaient pas d'enterrer de sitôt son valet, et qu'il fallait attendre au lendemain ; c'est pourquoi le jeune baron, après avoir fait apporter pour lui et moi un repas dont nous avions bon besoin, me dit avec un regret manifeste :

– Il m'eût été agréable que nous pussions cheminer de compagnie, aussi longtemps que votre route eût été la mienne ; mais vos affaires vous appellent, sans doute, à continuer sur-le-

champ votre voyage, monsieur Jacques, et c'est grand dommage !

– Mes affaires, comme il vous plaît de les nommer, monsieur le baron, dis-je en souriant, ne sont point si pressantes qu'elles ne se puissent renvoyer d'un jour ou deux. Les voici en peu de mots. Contraint de quitter mon pays, je cherche à m'occuper dans celui-ci, et comme je suis vigneron et cultivateur, je m'en vais apprendre comment on travaille la vigne en Bourgogne.

Le jeune homme s'écria avec vivacité :

– Vous y tenez beaucoup à cette besogne, monsieur Jacques ?

– Oh ! voilà, monsieur le baron, j'y tiens seulement parce qu'on fait mieux ce qu'on connaît que toute autre chose.

– Savez-vous ? s'écria-t-il en se levant pour me prendre la main ; ne me quittez pas ! Me voilà seul au monde, maintenant qu'Alain n'est plus : vous le remplacerez !

Il rougit tout d'un coup et ajouta vivement :

– C'était mon ami, plus que mon valet. Vous me serez aussi cher qu'il a été : il m'a servi de père, lui ; vous, monsieur Jacques, vous avez exposé volontairement votre vie pour sauver la mienne !

Le beau jeune homme avait les yeux pleins de larmes et il me serrait la main avec chaleur.

Comment aurais-je pu résister à sa prière ? car c'était une prière, et non point une offre qu'il m'adressait.

– Eh bien ! finis-je par répondre, je ferai de mon mieux pour vous servir ; mais il vous faudra de la patience, monsieur le baron, pour endurer mes maladresses ! je ne suis qu'un laboureur et n'aurai que ma bonne volonté pour remplir mes devoirs.

Et puis, ajoutai-je en hésitant un peu, j'espère n'être plus dorénavant pour vous que « Jacques », tout court : je n'ai point accoutumé qu'on me donne du « monsieur » ! c'est un mot qui me met aussi mal à l'aise qu'un habit trop étroit !

– Tout ce que vous voudrez ! s'écria mon nouveau maître, en me frappant gaiement sur l'épaule. C'est entendu ; et vous, Jacques, si vous m'appelez autrement que monsieur René, il n'y a rien de fait entre nous ! Pour le reste, ajouta-t-il plus gravement, nous en parlerons après la cérémonie de demain.

Voilà comment j'entrai au service d'un baron, sans trop savoir à quoi je m'engageais ; mais jamais je n'eus lieu de m'en repentir, tant monsieur René me traita toujours en ami, conseiller et camarade, plutôt qu'en serviteur.

J'avais ouï dire que les nobles de France étaient fiers, hautains et durs envers les pauvres gens, et j'eus occasion d'en rencontrer plus d'un de cette sorte ! mais monsieur le baron n'était point du nombre. Il avait le cœur sur la main pour tout le monde, sans égard à l'apparence, et n'appelait jamais un pauvre hère « manant » ou « vilain », gardant sa fierté pour ses égaux, et n'étant dur qu'aux méchants et aux lâches.

Je me suis dit bien souvent que si la moitié seulement des grands seigneurs de son pays eussent été comme lui, ils n'auraient pas attiré sur eux les malheurs qui devaient les frapper à dix ans de là !

CHAPITRE VIII

Le lendemain, vers les trois heures de l'après-midi, après avoir conduit le vieil Alain Gillet à sa dernière demeure, dans le petit cimetière tout plein de croix qui entoure l'église de Villeneuve, nous nous mettions en route pour Salins, monsieur le baron et moi.

Je montais le cheval du défunt, et c'était moi, désormais, qui devait veiller sur la valise bouclée à la selle et contenant les effets de mon maître.

L'autre cheval, bien qu'un peu remonté, tant par un jour et une nuit de repos que par les soins qu'on lui avait donnés, ne pouvait encore cheminer qu'au pas. Piètre écuyer comme j'étais, je ne m'en plaignais pas ! À Bôle, j'avais eu plus souvent affaire à nos bœufs qu'à des chevaux, en sorte que je me tenais assez gauchement en selle, et qu'un temps de galop ou seulement de trot, dès le premier jour de mon apprentissage, m'eût promptement désarçonné.

On s'imaginera sans peine que j'avais endossé mon habit pour chevaucher à côté de monsieur le baron. Ma vieille casaque jaunâtre, rapiécée, et par surcroît déchirée la veille par le coutelas de Grousset, aurait fait pauvre figure en compagnie de l'habit brodé de mon maître ! Ce n'est pas que monsieur René m'en eût dit le moindre mot, non plus que de mes guêtres de laboureur ; mais je sentais bien qu'un accoutrement semblable,

bon pour un modeste piéton, arpentant les grands chemins, ne convenait point au valet d'un gentilhomme.

Dès le matin, afin d'être en tenue décente pour les funérailles d'Alain, j'avais sorti de mon vieux havresac, et non sans songer à la gentille Toinette, mon grand habit brun, si soigneusement empaqueté qu'on y voyait à peine un pli. Je m'en étais revêtu, avec une certaine satisfaction, en me disant qu'il n'était point indigne de figurer sur le dos du laquais d'un baron, et que mes chausses et ma veste de milaine, avec mes bas gris, mes souliers à boucles et mon tricorne, le tout débarrassé avec soin de la poussière de la route, faisaient un costume fort décent.

Néanmoins, la pauvre défroque que je venais de mettre bas me rappelait tant la bonté des dignes gens de Morteau de qui je la tenais, que si la chose avait pu se faire, je ne m'en fusse point séparé !

Il y avait dans l'auberge un vieux valet d'écurie, boiteux, un peu simple d'esprit et fort mal nippé ; je lui fis présent des guêtres, de la casaque et du sac, bien sûr que le digne monsieur Gigon et Anselme, son jardinier, m'approuveraient d'en faire un tel emploi. Monsieur René n'avait pas manqué de me faire compliment du bel air que j'avais sous mon nouveau costume.

– Ah ! ça, m'avait-il dit tout ébahi, vous avez fait peau neuve, Jacques ! Teniez-vous donc tous ces vêtements dans votre havresac ?

Quand je lui eus expliqué ce qui en était :

– Vertuchou ! reprit-il, les laboureurs et les vignerons ne se vêtent guère ainsi dans notre pays ! Il paraît que dans le vôtre il en est autrement ; c'est un bon pays !

Il disait cela simplement et sans moquerie, je le voyais si bien que je repris :

– Au reste, ce sont là mes habits de fête, comme vous le pouvez penser.

Dans l'après-midi, tout en chevauchant sur la route de Salins, je fis à monsieur René et sans lui rien céler, le récit de ce qui m'était arrivé à Boudry, le soir de la foire.

Il m'avait écouté sans m'interrompre.

– Mon pauvre Jacques, me dit-il quand j'eus fini, il est bien dur pour vous qu'un tel malheur vous ait séparé des vôtres, et je vous plains de tout mon cœur ! Mais ce n'est point pour toujours : qui sait ce qui peut arriver ! Il vous reste l'espoir de revoir en ce monde ceux que vous aimez, père, mère, frère, amis !

Il poussa un soupir, et garda le silence un moment, puis il reprit comme se parlant à lui-même :

– Mon Dieu ! que ce doit être bon d'avoir un père, une mère à aimer et qui vous aiment ! un frère avec qui l'on ne soit qu'un cœur et qu'une âme ! un foyer qui vous rappelle d'heureux souvenirs d'enfance !

Mon jeune maître regardait droit devant lui, les yeux pleins de larmes, et finit par murmurer :

– Je n'ai jamais eu qu'un ami au monde : la cruelle mort vient me le prendre et me laisse seul, seul !

– Et moi ! monsieur René, lui dis-je doucement, me comptez-vous pour rien ? Je vous aime, et je serais bien heureux si j'arrive à tenir dans votre cœur et dans votre vie la place du fidèle Alain !

– C'est vrai ! Jacques, s'écria-t-il en me serrant la main. Je suis un ingrat d'oublier que le ciel, en me reprenant Alain, m'a envoyé quelqu'un d'autre à aimer !

Il se mit alors à me parler de Rochejean, le village de montagne où il était né, et cela, avec tant de chaleur, que je croyais le

voir perché sur son plateau élevé d'où l'on plonge du regard dans la vallée où serpente le Doubs, et où brillent les eaux tranquilles du petit lac de Remoray, et plus loin de celui de Saint-Point.

Et ce vieux nid d'aigle des Rochejean, tout croulant sur son rocher à pic, avec ses remparts éventrés, ses fossés, qui se comblent peu à peu !

– Sauvage et triste demeure des chauves-souris et des hiboux ! disait monsieur René. Il n'y avait plus une pièce habitable dans le château de mes pères ! Mon grand-père avait déjà dû l'abandonner et se construire une maison au pied de la colline. C'est là que je suis venu au monde, que ma mère est morte et que mon fidèle Alain m'a élevé ! Je n'avais que cinq ans, lorsque mon père, qui était officier de marine, fut tué aux colonies.

On voyait que le pauvre jeune homme était heureux d'avoir quelqu'un à qui ouvrir son cœur, et j'étais fier de sa confiance.

– Et vous viviez seul avec Alain, monsieur René ?



Il haussa les épaules et répondit avec amertume :

– Je ne compte pas mon oncle et tuteur, monsieur Honoré de Courvières, parce qu'il s'embarrassait beaucoup moins de ma personne que de celle de sa petite chienne Diane ! C'était un philosophe, à ce qu'il disait, toujours fourré dans ses bouquins et ses paperasses ! mais toutes ses lectures et ses écritures ne lui attendrissaient pas le cœur pour son neveu. Alain ne m'en disait jamais de mal ; il

avait trop de respect pour toute la famille ! mais plus d'une fois je l'ai entendu marmotter, quand il ne me croyait pas à portée :

« – Peste soit du vieil égoïste ! » d'où j'ai conclu, ajouta-t-il en se déridant un peu, qu'un philosophe n'est autre chose qu'un égoïste !

– Juste ce que disait notre ministre, monsieur Samuel David Bonhôte, quand il parlait de Jean-Jacques Rousseau, un de ces philosophes qui était venu demeurer dans notre pays, parce qu'il était brouillé avec tout le monde, et qu'il finissait toujours par dire pis que pendre de ceux qui lui avaient fait du bien !

– Oui, oui, je le connais, celui-là ! Alain m'a assez mis en garde contre cet homme, qui a écrit un gros livre pour enseigner aux parents à bien élever leurs enfants, et qui a abandonné les siens, tout petits, à la charité des bonnes âmes !

– Pour en revenir à votre oncle, monsieur René, est-ce que j'ose vous demander… ?

– Dites toujours, Jacques !

– Êtes-vous encore sous sa tutelle ?

– Voici quinze jours que la mort m'en a affranchi ! répondit-il gravement. C'est peut-être contre nature qu'un neveu parle ainsi de son oncle ; mais que n'ai-je pas fait pour gagner l'affection de ce frère de ma mère ; et toujours il m'a repoussé durement !

– Est-il surprenant que j'aie fini par le prendre en aversion, lui et l'autorité qu'il avait sur moi ? Une fois mes affaires réglées par les gens de loi – j'héritais de mon tuteur, qui était un vieux garçon – j'avais proposé à Alain de fermer la maison et de nous en aller à l'armée. Les Anglais m'ont tué mon père aux Indes ; c'est le moment de le venger : la France se bat contre eux en Amérique !

– Pauvre Alain ! il était parti, enchanté de mon idée, et rajeuni comme un vieux cheval de bataille qui entend sonner la trompette ! car il avait été soldat dans son jeune temps. Fallait-il le voir finir aussi misérablement sous le couteau d'un bandit !

Pendant que monsieur René se replongeait dans ses idées tristes, je réfléchissais à ce qu'il venait de m'apprendre, et me remémorant les aventures de ces deux journées, je me disais à moi-même :

– Voilà bien une autre affaire ! Ceci m'a tout l'air que tu finiras par être soldat, ni plus ni moins que l'oncle Isaac ! Tu pars pour aller te mettre au service d'un vigneron bourguignon ; et c'est un grand seigneur qui te prend au sien, et te fait l'amitié de te traiter quasi en camarade ! Tu pensais faire avec lui un petit voyage d'agrément ; et il te mène à l'armée, à la guerre, au bout du monde, Dieu sait où ! Bah ! autant là qu'ailleurs ; ce n'est pas le temps qui me manque, et j'ai un bon cheval entre les jambes !

La pensée que je recevrais désormais bien malaisément des nouvelles de mes parents me donnait seule du souci. Comment leurs messages pourraient-ils me parvenir, si j'allais être désormais comme l'oiseau sur la branche, toujours prêt à prendre son vol ?

Heureusement que la jeunesse n'est pas de sa nature disposée à voir les choses en noir, et qu'elle les a tôt retournées du bon côté ! On peut dire que c'est une bénédiction du bon Dieu ! Il y a même des gens qui, en cela, restent jeunes toute leur vie ; ceux-là sont les mieux partagés !

Au bout d'un moment je pensai :

– À quoi bon te faire du mauvais sang à l'avance, te donner de la tablature sans savoir comment tourneront les choses ! D'ailleurs le vin est tiré : il faut le boire !

Là-dessus je me mis à regarder la contrée que nous traversions pour lors. Monsieur le baron, lui, n'avait encore pu prendre le dessus, et chevauchait la tête penchée, sans rien voir.

La route était de plus en plus encaissée entre les montagnes ; elle entrait maintenant dans une gorge tortueuse, où coulait un torrent ou une petite rivière qu'on nous dit plus loin se nommer « la Furieuse ».

Sur les hauteurs, à droite et à gauche du défilé, et fort haut dans la montagne, on voyait de loin des murailles, des tours et des redoutes, puis plus bas le clocher d'une église, et enfin une longue enfilade de maisons entourée de remparts crénelés.

C'était Salins avec ses forts qui gardent ce passage resserré.

Mais ce qui attirait mes regards plus que tout le reste, c'étaient les vignes, qui, du fond de la gorge, grimpent aux premières pentes de la plus haute montagne et vont jusqu'aux rochers qui portent les forteresses.

– Eh bien ! Jacques, nous voici à Salins, me dit monsieur René, qui avait fini par secouer ses tristes rêveries. N'avez-vous pas dit y avoir affaire en passant ?

Je lui avais raconté la veille d'où me venait le pistolet qui m'avait servi si à propos dans notre combat du bois d'Amont, et à qui je devais le restituer. Il n'avait sans doute écouté que d'une oreille distraite, à cause de son chagrin.

Je lui répétai qu'il me fallait déposer mon pistolet à l'hôtel de la Couronne, et lui demandai si je pourrais le devancer, afin de ne le point faire attendre. Mais il me répondit :

– Nous nous y arrêterons plutôt tous les deux, Jacques. Mon cheval n'en peut plus : je vois bien qu'il faudra m'en séparer, et voir à m'en procurer un autre, sans quoi nous mettrons une quinzaine pour gagner Paris, à y aller de ce pas !

De fait, la pauvre bête avait l'air fort abattu et ne marchait qu'avec peine.

– Il lui faudrait plusieurs jours de repos et de soins pour se remonter, ajouta mon jeune maître ; mais j'ai hâte d'arriver.

Avant d'atteindre Salins, il nous fallut encore traverser un village qui en est comme un faubourg. On l'appelle Bracon, et les maisons, vieilles et délabrées, en sont en partie en bois et couvertes de bardeaux.

La porte massive qui donne entrée dans Salins n'est point sans ressembler à celle de Boudry, avec sa vieille tour par-dessus. Aussi la considérai-je avec amitié, comme on fait de quelque étranger dont le visage vous rappelle celui d'un ami.

C'est une vieille ville que Salins, et je me disais que si par malheur le feu prenait à l'un des bouts de sa longue rue, il aurait beau jeu pour flamber jusqu'à l'autre, tant le bois y tient la place des pierres, et les bardeaux de tuiles !

Je ne savais guère alors que cette triste chose devait arriver encore de mon vivant : J'avais soixante-sept ans quand les gazettes racontèrent l'effroyable incendie qui, trois jours durant, fit de Salins un brasier qu'on ne put éteindre, l'eau faisant défaut, qu'en remplissant les pompes avec du vin !

– À propos, Jacques, savez-vous où trouver l'hôtel de la Couronne ? me demanda mon jeune maître qui regardait curieusement à droite et à gauche.

– Oui, monsieur René, c'est dans le milieu de la ville, tout à côté de la saunerie, et nous n'en devons pas être loin ; voilà devant nous une grosse bâtisse en pierre qui pourrait bien être la maison des Salines.

– Cela ? mais c'est un château-fort, à voir ces tours et ces parapets sur les murailles !

– Justement : Bretillot m'a dit que la saunerie avait tous les dehors d'une forteresse.

J'accostai un vieil ouvrier en blouse pour lui demander ce qu'était cette énorme maison qui continuait la rue sur plus de cent pas de longueur.

– C'est la saunerie, mes bons messieurs ! une bâtisse solide, allez ! et puis vieille, vieille comme le monde ! il faut voir les voûtes en dedans, et les réservoirs, et tout ! Ceux de Lons-le-Saunier nous jalousent, et jarnidieu ! y a bien de quoi ! Leur puits à eux, qu'est-ce que c'est, misère !

Il en aurait dit bien plus, si je n'avais abrégé ses discours en lui demandant où était l'auberge de la Couronne.

– Encore une trentaine de pas, mes bons messieurs, et vous y êtes. Tenez, là, à gauche, on voit branler l'enseigne au bout de son bras de fer.

On ne pouvait manquer de faire un accueil empressé à un cavalier de haute mine comme mon maître, arrivant escorté d'un laquais à cheval.

Au bruit du sabot de nos montures, l'aubergiste en personne, un gros homme rubicond, était accouru tout essoufflé, et pendant que j'aidais à monsieur René, à demi perclus par ses contusions, à mettre pied à terre, il gourmandait son valet, trop lent à son gré à venir prendre nos chevaux. Puis avec force révérences qui lui devaient être malaisées à faire avec sa corpulence rebondie, il offrit ses services à « monseigneur », lui demandant mille pardons de le précéder dans sa maison pour lui montrer le chemin.

– La valise, Jacques ! me dit monsieur René en quittant mon bras pour prendre celui de l'aubergiste, confondu de l'honneur insigne qui lui était fait.

Je suivis le valet qui emmenait nos chevaux à l'écurie, et lui disant de ne pas les desseller pour le moment, je débouclai et emportai la valise. Je savais qu'outre des habits de rechange et des effets de toilette de monsieur René, elle contenait une grosse somme d'argent.

Dans l'escalier je rencontrai le gros aubergiste qui descendait en hâte vers la cuisine pour y donner ses ordres, et je l'intriguai fort en l'interpellant par son nom pour lui demander où était mon maître.

– Ah ! ça, monsieur, vous me connaissez ! fit-il en remontant pour me conduire. Moi, pour dire la vérité, je ne vous remets pas ! Pourtant, jarnicoton ! j'ai la mémoire bonne !

– Je n'en doute pas, dis-je en riant ; mais il la faudrait meilleure encore pour vous rappeler les gens que vous n'avez jamais vus !

– À la bonne heure ! en sorte que si vous savez que je m'appelle Vincent Barras, c'est qu'on vous l'a dit. Jarnibleu ! ajouta-t-il en se rengorgeant, ce qui lui fit un quatrième menton ; c'est qu'on a son petit renom, à Salins et par delà !

Comme nous étions à l'entrée de la chambre où se reposait mon maître, je remis à plus tard de parler du pistolet de Bretillot, et je laissai redescendre à la cuisine le gros hôtelier si pénétré de son importance et de l'étendue de sa renommée.

CHAPITRE IX

On ne fait pas toujours, en ce monde, ce qu'on avait projeté. Monsieur René, tout baron qu'il était, en fit l'expérience ce soir même.

Lui qui n'avait compté s'arrêter à Salins qu'une heure ou deux, le temps de trouver un autre cheval et de se débarrasser du sien, se vit contraint d'y passer la nuit, et pis que cela, de séjourner deux grands jours à l'auberge de la Couronne.

Ses plaies s'étaient gonflées et envenimées à tel point, qu'il fallut recourir aux lumières d'un médecin de l'endroit, lequel le pansa, le drogua et l'emmaillota si bien, que bon gré mal gré, le pauvre jeune homme se vit réduit à garder le lit.

Si je disais que durant ces deux jours de repos forcé, mon jeune maître fut un modèle de patience et de résignation, ce serait mentir à la vérité. À sa place, qui n'eût été d'aussi méchante humeur que lui ! Au surplus, ce n'est pas moi qui eus à en souffrir, mais bien le médecin, une sorte de pédant solennel et visiblement ignare qui aurait agacé un homme en santé.

Monsieur René, à qui je ne croyais pas la langue si affilée, le lardait de brocards si piquants, que j'avais toutes les peines du monde à garder mon sérieux, et que « l'Esculape » comme l'appelait mon jeune maître, en rougissait jusqu'à la racine des cheveux.

Je me suis toujours méfié que pour s'en venger, le médecin mettait quelque drogue endiablée sur les plaies de son patient !

Une chose certaine, c'est que, par manière de représailles, il saigna à blanc la bourse de monsieur René, ce qui fut, sans doute, un baume pour les blessures de son amour-propre de médecin.

Durant mes loisirs de ces deux jours, j'avais écrit longuement à mes parents et à mon digne ami, le brigadier Philippe Grellet.

Ayant fait part à monsieur René de ma crainte de ne pouvoir jamais recevoir des nouvelles de ma famille, attendu qu'on ne saurait guère de sitôt où me les adresser :

– Écrivez sur-le-champ, Jacques ! me dit-il avec bonté. Même dans le cas où les infernales drogues de ce faux disciple d'Esculape me laisseraient partir dans un jour ou deux, il nous en faudra bien encore trois, j'imagine, mettons quatre, pour atteindre Paris. Une fois là, il se passera peut-être une semaine avant que j'aie obtenu une audience du ministre de la guerre, et qu'on m'ait trouvé, grâce à mon nom et aux services de mon père, quelque commission d'enseigne ou de cornette.

– Donnez pour adresse à vos parents, l'auberge de l'Écu de France, rue Saint-Denis, vis-à-vis des Filles-Dieu, à Paris ; c'est là que nous devions loger avec Alain, qui n'était pas empêché pour se retourner dans la grande ville.

– Merci de votre bonté, monsieur le baron ! m'écriai-je tout soulagé.

– Monsieur le baron ! gronda mon maître, en s'efforçant de rouler de gros yeux. Qu'est-ce à dire, Jacques ? et nos conventions !

– La langue m'a tourné, monsieur René.

– Hum ! c'est aisé à dire, après coup ! Passe pour une fois, mais que cela ne vous reprenne plus !

Une fois mes missives terminées, je m'en fus trouver l'hôtelier, afin de m'informer du jour où elles pourraient partir.

Depuis que je lui avais rendu le pistolet de son gendre en le priant de le lui faire tenir, avec mes amitiés et mes remerciements, le gros homme m'avait pris en haute estime. Il m'avait fallu lui conter par le menu notre affaire avec les bandits, et comment je m'y étais pris pour casser les reins à l'un et assommer l'autre, et il avait si bien ébruité la chose dans la maison et aux alentours, qu'on me regardait, Dieu me pardonne ! comme une sorte de bête curieuse, et que j'avais quasi honte de me montrer !

Monsieur Vincent Barras s'empressa de me renseigner.

– Voyons, fit-il en tournant ses gros pouces rouges, nous sommes aujourd'hui samedi. Demain, vers les six heures du soir, le courrier de Paris qui transporte les dépêches jusqu'à Pontarlier, passera ici. C'est sa seconde course de la semaine.

– Et depuis Pontarlier ? mais vous ne savez pas ?

– Quoi, monsieur Jacques ? dites seulement pour voir.

Il me regardait en clignant de l'œil et tournant toujours ses pouces sur son ventre.

– S'il y a un courrier qui reparte tout de suite pour Neuchâtel ?

– Mon Dieu ! monsieur Jacques, à quoi servirait de vieillir, je vous le demande, si on n'en profitait pas pour s'instruire ? Ce n'est pas à dire qu'on ne soit pas encore vert, jarnicoton ! Mais je vois que vous êtes sur des épines ! Voici : de Pontarlier, un courrier descend à cheval dans le Val-de-Travers jusqu'à Môtiers. Là, un autre repart tout de suite par la cluse de l'Areuse – on connaît tout ça, jarnibleu ! – et arrive à Neuchâtel, attendez !

Il alla quérir un petit livre de la grandeur d'un catéchisme, en tourna les feuillets avec son index mouillé et ajouta :... arrive à Neuchâtel lundi à neuf heures du soir. Le premier courrier de la semaine y sera ce soir à huit heures.

– Il faut que vous ayez voyagé par là, monsieur Barras, lui dis-je en le remerciant, pour être si bien au courant.

– Hé ! monsieur Jacques, on a voyagé là, on a voyagé plus loin, et on a appris quelque petite chose en voyageant !

Il souriait complaisamment en faisant déborder son quatrième menton sur son jabot.

– Et je pourrais vous dire, ajouta-t-il en arrêtant le moulinet de ses pouces pour essayer de croiser les bras, mais sans y parvenir, à cause de sa rotondité, ce qui l'obligea à se planter les poings sur les hanches, je pourrais même vous dire, monsieur Jacques, le nom des courriers qui font le service des dépêches de Pontarlier à Neuchâtel !

– Je veux bien le croire, monsieur Barras, vous savez tout ! Moi qui suis du pays de Neuchâtel, il m'a fallu venir jusqu'à Salins pour apprendre ces choses ! Et ces courriers, puisque vous voulez bien me le dire, ils s'appellent ?

Les frères Jeanrenaud, de Môtiers ; des gaillards solides et qui ne craignent ni vent, ni bise, ni neige, ni diable, ni rien ! De la vieille race des montagnes, quoi ! Quant aux larrons de grand'route, ils n'en font pas plus de cas que d'un roquet qui aboie, ayant leurs fontes garnies d'aboyeurs autrement dangereux. Jarnibleu ! il ne ferait pas bon s'attaquer à eux et à leur sacoche de dépêches !

– Bon ! me dis-je, après avoir donné mes lettres à l'hôtelier, qui se chargeait de les remettre au maître de poste, demain soir celle de Bôle sera à Neuchâtel ; lundi déjà, mardi au plus tard, le messager de Boudry l'aura rapportée ; mercredi ou jeudi, ils

l'auront à la maison ! Si mon père ou Claude y répond sur-le-champ – et ça ne peut manquer, – j'aurai des nouvelles à Paris.

Cette idée me rendit plus heureux que je ne l'avais été depuis ma fuite du pays.

Aussitôt que monsieur René se sentit de force à tenir sur ses jambes, il parla de s'en aller et congédia son médecin, lequel, comme je l'ai dit plus haut, se fit payer en outre de ses drogues et de ses « consultes » tous les quolibets qu'il avait dû avaler.

Si j'y avais donné les mains, mon jeune maître fût parti le soir du second jour, ce qui n'avait pas de bon sens. Sans lui dire la chose aussi crûment, je le raisonnai de mon mieux, et pour en venir plus sûrement à bout, j'en appelai au souvenir et à l'autorité d'Alain. C'était le bon moyen pour lui faire entendre raison, et j'en pris bonne note pour l'avenir.

Comme nombre de braves gens, monsieur René avait bon cœur et mauvaise tête, ce qui vaut assurément cent fois mieux que le contraire.

Le départ fut fixé au lendemain matin, d'autant que j'affirmai à mon maître – ce qui était vrai – qu'une troisième nuit de repos n'était point superflue pour mettre son cheval en état de continuer le voyage. Le repos, les soins et une abondante provende l'avaient sans doute bien remonté déjà. Mais comme il allait avoir à fournir de longues et fatigantes traites, mon maître comprit bien qu'il était plus sage de le laisser faire provision de forces.

C'était une belle bête brune de quatre ans, à membrure fine et nerveuse, une vraie monture de gentilhomme ; aussi monsieur René était-il enchanté de pouvoir la garder, quand il s'était cru à la veille de devoir s'en séparer.

Je m'en fus coucher assez tard ce soir-là, parce qu'après avoir prêté assistance à mon maître pour se mettre au lit, après

avoir brossé et mis en ordre ses vêtements, depuis la pointe de ses bottes de cavalier jusqu'à son tricorne galonné, je passai le reste de la soirée en compagnie de maître Vincent Barras.

Notre digne hôtelier m'y avait expressément convié, afin que je prisse congé de lui et de sa maison en dégustant une bouteille de son meilleur crû.

On parla de ceci et de cela : de Florian Bretillot que je déclarai le plus bel homme et l'un des meilleurs qui se fussent trouvés sur mon chemin – et je pensais comme je le disais ! – des douanes, impositions, taxes, gabelles, péages et corvées, que Vincent Barras avait en abomination aussi bien que l'armée d'employés du fisc chèrement entretenus pour faire payer toutes ces dîmes aux pauvres gens, mais dont le digne hôtelier n'osait médire qu'à mi-voix, crainte de la prévôté.

Il déblatérait aussi contre les couvents d'hommes et de femmes, qu'il appelait des nids de fainéants ; contre les capucins, carmes déchaussés, cordeliers et autres qui s'en allaient mendier sans vergogne, et vivaient grassement de la sueur des pauvres gens.

– Pour quant à ça, disait le gros hôtelier, les joues cramoisies, c'est une chose qui crie vengeance ! Des être pareils, solides comme des chênes, qui, au lieu de travailler honnêtement en se servant des deux bons bras que la nature leur a donnés, s'en vont quémander à droite et à gauche, est-ce que ce n'est pas la honte d'un pays ? Ah ! si j'étais le maître, jarnicoton ! je te prendrais ces robustes fainéants pour les atteler à la charrue de nos pauvres diables de paysans, et je te les piquerais de la belle manière avec l'aiguillon à bœufs pour les faire cheminer plus vite !



Maître Vincent Barras était hors de lui ; on voyait que ces gens étaient sa bête noire, et tous les capucins de France et de

Navarre avaient de la chance qu'il ne fût pas le maître, comme il l'eût voulu !

– Hein ! monsieur Jacques, on ne connaît pas cette race chez vous ! Moi, j'ai toujours défendu les hérétiques parce qu'ils ont eu le bon sens de balayer cette vermine ! Pourtant je suis bon catholique, et j'ai de la religion tout comme un autre, jarnibleu ! je vais régulièrement à la messe, au prône, à confesse ; monsieur le curé, je l'estime et je le respecte. Des curés, il en faut ; nous ne sommes pas des bêtes sans âme, jarnicoton !

– Vous autres hérétiques – disons réformés, c'est moins malsonnant pour vos oreilles, monsieur Jacques – vous avez aussi vos curés que vous appelez ministres et que vous respectez, attendu que tout comme les nôtres, ils font de leur mieux pour que leurs ouailles ne se fassent pas rôtir dans l'autre monde par le grand diable d'enfer !

Si vos ministres vous suffisent pour faire cette honnête besogne, pourquoi est-ce que nous ne saurions nous contenter de nos curés, nous autres, voyons, monsieur Jacques ?

Je convins sans peine que maître Vincent avait grand-raison et que les choses allaient fort bien chez nous, sans capucins ni couvents.

– Je sais bien, ajoutai-je, que dans la baronnie du Landeron, à l'autre bout de la principauté, il y a encore trois capucins, ni plus ni moins. Mais ceux-là ne perdent pas leur temps à mendier : ils l'emploient à soigner de pauvres malades, dans l'hospice de la ville. On les dit fort experts en choses de médecine, et leur renom est tel, qu'on les vient consulter de long et de large ; l'un d'eux, notamment, le frère Jonas, a guéri plus d'un malheureux, abandonné des médecins.

– À la bonne heure ! dit maître Vincent, en hochant la tête d'un air radouci. Ceux-là sont d'honnêtes gens ; ils gagnent le pain qu'ils mangent.

Puis tout en sirotant son vin, il se mit à débiter maint propos louangeur sur la principauté de Neuchâtel, qu'il appelait un pays de cocagne, sagement gouverné, de bon rapport, point écrasé d'impositions et délivré de l'engeance des capucins mendiants !

Ce n'est pas moi qui voulais contredire le brave homme ; ses discours me paraissaient extrêmement judicieux et sensés, et le séjour de mon pays d'autant plus désirable, que la destinée m'avait contraint à le fuir ! Hélas ! n'en est-il pas toujours ainsi ? On ne prise à leur juste valeur les bénédictions de la Providence, qu'alors qu'elle trouve à propos de vous les enlever.

Il était convenu que nous partirions de grand matin, le lendemain, afin de faire le plus de chemin possible à la fraîcheur, quitte à laisser souffler nos chevaux et nous-mêmes durant la grande chaleur du jour. Les journées étaient déjà chaudes en cette première quinzaine de juin.

Bien que nous eussions pris congé de maître Vincent Barras, la veille au soir, monsieur René en lui payant son écot, et moi à la fin de la soirée, afin de ne le point contraindre à se lever d'aussi bonne heure que nous, le brave homme était sur pied avant le chant du coq, afin d'assister à notre départ et de nous souhaiter de tout cœur un heureux voyage.

Quand nous fûmes en selle, il fit sa plus belle révérence à monsieur le baron, en osant se flatter que monsieur le baron ne s'était point trouvé mal dans sa maison, et espérant que monsieur le baron, auquel il souhaitait toute sorte de prospérités, serait sous peu de jours complètement guéri. Puis sans me faire autant de compliments, il me serra chaleureusement la main, sur quoi monsieur René lui tendit la sienne en disant d'un ton de reproche :

– Ah ! ça, monsieur Barras, il n'y en a que pour Jacques ? Est-ce que c'est ma faute si je suis né baron ?

Confondu de l'honneur qui lui était fait, et tout ému, le digne aubergiste enferma dans sa grosse patte rouge la main fine et blanche du jeune baron et lui dit avec moins de cérémonie, mais peut-être avec plus de vrai respect qu'il ne l'avait fait d'abord :

– Mon jeune seigneur, quand on a du cœur comme vous, on est digne des prospérités que je vous ai souhaitées tout à l'heure ! Puisse le ciel vous les accorder et vous garantir de tout mal !

CHAPITRE X

Non, jamais je n'aurais cru la France aussi grande ! C'est qu'il faut savoir que de Salins à Paris ce n'est pas la moitié de la largeur du royaume ! et pourtant, en trottant quasi du matin jusqu'au soir, il ne nous fallut pas moins de quatre journées pleines pour arriver.

Des collines, des vallées, puis des plaines, des plaines et encore des plaines qui n'en finissaient plus ! tout cela coupé de rivières grandes et petites, de canaux où circulaient lentement de lourdes barques traînées par des chevaux, marchant le long du bord ; des villages par centaines, les uns aussi chétifs que Bôle, les autres plus conséquents que Boudry ; des villes que leurs clochers d'églises faisaient découvrir de loin, clochers autrement hauts que les tours de la collégiale de Neuchâtel ! Et les vignes ! en ai-je vu des centaines et des milliers « d'ouvriers » ! Qu'est-ce que c'est que les nôtres, depuis la Béroche jusqu'à Cornaux, jusqu'au Landeron, comparées à celles de la Bourgogne ! Je suis sûr que du vin qu'on en tire, bon an mal an, on remplirait un bassin de la grandeur du Loclat de St-Blaise !

Nous voyions tout cela en courant, car nous allions bon train, et il m'avait bien fallu apprendre à me tenir en selle. Mais je vous réponds que pour un vigneron de son état, c'est dur de jouer au cavalier ! Chaque soir, après une chevauchée de huit à neuf heures d'horloge, je marchais, les jambes raides et écartées, comme un de nos vieux pêcheurs du Champ-du-Moulin, tout pleins de rhumatismes, tant j'avais les reins courbaturés, –

et pour dire les choses par leur nom – le séant moulu et meurtri !

Ce que c'est pourtant que l'habitude ! En descendant de cheval, à notre première étape, monsieur René, avec ses jambes à moitié guéries, marchait plus aisément que moi ; et à la seconde, on aurait juré que c'était le valet et non le maître qui avait reçu les coups de couteau et de gourdin dans le bois d'Amont !

Enfin nous étions arrivés ! et c'était heureux : le frottement de mes chausses commençait à m'écorcher tout vif !

Cette immense ville de Paris me parut bien triste et laide ! ce n'est pas que la vie y manque ; non, il y a assez de gens dans les rues et de tapage et de cris de toutes sortes ! Mais les hautes et vieilles bâtisses qui bordaient les rues étroites que nous suivions, en demandant sans cesse notre chemin, me faisaient l'effet de ces gens qui cherchent à cacher leur misère sous d'anciens vêtements de grands seigneurs fripés et malpropres. Et puis, dans toutes ces rues, ruelles et carrefours qui se croisaient, s'embrouillaient les unes dans les autres, c'était une vraie puanteur à cause des tas d'ordures qu'on y jetait et des guenilles qui pendaient aux fenêtres.

Les gens y ressemblaient aux maisons, ayant quasi tous l'air minable et affamé avec des vêtements taillés à la mode, mais usés et fanés. Avec cela, qui le croirait : ces Parisiens ne décessent de parler, de chanter et de rire ! je n'avais de ma vie vu, ni entendu, pareils moulins à paroles ! mais complaisants, serviables, c'est une justice à leur rendre, Pas un, à qui monsieur René ou moi ayons demandé où était la rue St-Denis, qui n'ait répondu avec obligeance et sans s'amuser à nous fourvoyer !

Seulement tous, passants, marchands de toute sorte, ouvriers ou autres, parlent si vite qu'il faut bien prêter l'oreille pour entendre tout ce qu'ils disent.

Cependant les rues n'en finissaient plus, les unes un peu moins sales et plus larges que les autres, avec force boutiques et tavernes, où l'on commençait à allumer les lampes, car la nuit allait venir. Là, il y avait encore plus de monde, marchant, courant, se croisant et criant comme dans une foire ; des marchands de toute sorte offraient aux passants leurs fruits, leurs légumes, leurs vieilles nippes, et je ne sais quelles denrées, en criant comme des aveugles, au point qu'on en avait les « étours » ! Nous y rencontrions aussi des cavaliers, des soldats et des carrosses, ceux-ci menant grand bruit sur les vilains pavés déchaussés.

– La nuit va nous prendre avant d'arriver, me dit monsieur René, qui commençait à perdre patience ; et alors ce sera bien pis ! il nous faut tâcher de trouver un guide.

C'était bien aussi mon idée. Je me mis à chercher du regard dans toute cette foule quelqu'un qui parût n'avoir rien à faire qu'à nous accompagner.

– Je pense que voilà notre affaire, dis-je à mon maître en lui montrant un gros luron, tout vêtu d'une toile noirâtre et râpée ; il marchait derrière nous, un sac vide sur l'épaule, en fumant une courte pipe et se balançant sur les hanches.

J'arrêtai mon cheval, et quand l'homme passa à côté de moi :

– Hé ! l'ami, lui dis-je, pouvez-vous nous conduire, ce seigneur et moi, à la rue St-Denis ?

– À votre service, monsieur, répondit-il en ôtant sa pipe de sa bouche. Je vas de ces côtés, tout justement.

Il avait une honnête figure, entourée d'un collier de barbe noire. Celui-là ne devait pas être Parisien ; il parlait avec l'accent des « magnins » qui viennent dans nos villages raccommoder les chaudrons et casseroles.

Monsieur René lui demanda si nous avions encore loin à marcher.

– Un tout petit quart d'heure, tant seulement, monseigneur ! répondit l'homme en touchant avec respect le bord de son chapeau relevé par devant, mais dont l'aile, retombant par derrière, lui couvrait la nuque.

Depuis, j'ai vu plus d'un de ces hommes, à Paris : tous gaillards solides et faisant métier de porter les sacs de blé dans les halles et toute sorte de fardeaux sur les marchés : pénible besogne et minces profits ! On les appelle « forts de la halle ». Celui-là, tout en marchant, me dit être de l'Auvergne, un pays de montagnes, si pauvre que les jeunes hommes le quittent quasi tous pour un temps, afin d'aller gagner leur vie dans les grandes villes, et amasser, à force de durs labeurs, un petit magot qui leur permette de vivre au pays.

– Parce que, voyez-vous, monsieur, me disait l'Auvergnat en redressant ses épaules un peu voûtées, le pays, c'est toujours le pays ! Y en a de plus beaux, c'est sûr et certain ; y en a de plus riches et de meilleurs, je ne dis pas non ! Mais celui où le bon Dieu vous a fait naître, où vous avez père et mère, frères et sœurs, parents, amis, les uns vivants, les autres qui dorment au cimetière, celui-là, n'y en point de pareil au monde, et bienheureux qui peut s'en retourner y vivre et y mourir !

Brave homme, va ! comme il savait bien dire ce qui me remplissait le cœur !

On commençait à allumer de grosses lanternes attachées à une corde en travers de la rue, quand l'Auvergnat s'arrêta à la croisée d'un carrefour en disant :

– Voici droit devant vous la rue St-Denis. Moi, j'ai affaire à gauche, mais s'il y a encore quelque chose pour votre service…

– Mon brave homme, dit monsieur René, conduisez-nous jusqu'à l'auberge de l'*Écu de France :* vous n'aurez pas perdu votre temps et votre peine.

– Nous y sommes tantôt, monseigneur ; pour *tant qu'à* mon temps, n'y a rien de perdu : c'était ma route jusqu'ici et la journée est finie ; de la peine, n'y en a guère : quelques pas de plus pour rentrer à mon gîte !

Cela n'empêcha pas mon maître, quand nous fûmes devant l'auberge, de mettre une si généreuse rémunération dans la main de notre guide, que celui-ci ne la voulait point prendre, disant que ce serait voler monseigneur.

– Allons ! mon ami, lui dit monsieur René avec cordialité, prenez sans scrupule ce que je vous offre de bon cœur pour vous aider à regagner plus tôt vos montagnes ! – Et il ferma la main du fort de la halle par-dessus l'argent, en la lui secouant amicalement.

Comme j'avais mis pied à terre sur-le-champ, je glissai à mon tour quelques pièces de monnaie dans la main du brave Auvergnat, en lui disant à l'oreille :

– Moi aussi, je suis loin de mon pays et je soupire après !

L'ébahissement et peut-être la joie paraissaient lui avoir ôté l'usage de sa langue ; il regardait tour à tour mon maître qui lui souriait en descendant de cheval, moi qui tenais la bride des deux montures, puis sa main à demi ouverte, où brillaient les pièces d'argent.

Il recouvra enfin la voix pour dire, en soulevant avec respect son vieux chapeau :

– Aussi vrai qu'il y a un Dieu là-haut, il vous le rendra, mes bons messieurs !

Durant notre voyage, nous avions eu affaire à des hôtelleries de bien des sortes, propres ou non, avenantes ou de mé-

chante mine, cossues ou chétives, bien ou mal tenues ; mais pas une qui fût à comparer à celle de maître Vincent Barras, à Salins !

Il nous avait fallu venir jusqu'à Paris pour en trouver une qui la valût. L'*Écu de France* était une hôtellerie du vieux temps, qui ne s'était point mise aux modes du jour. Les gens qui avaient le bon esprit d'y descendre n'avaient pas lieu de s'en plaindre !

Il y a des auberges, comme il y a des gens qui n'ont que l'apparence : beaux dehors, piètre dedans ! À *l'Écu de France,* tout était vieux mais solide, depuis la haute façade à pignon sur la rue, avec ses fenêtres curieusement ciselées, ses gouttières en forme de dragons, comme j'en connaissais à Neuchâtel, à la rue du Coq d'Inde, sa lourde porte a ferrures, au heurtoir figurant une fleur de lys, jusqu'à l'escalier tournant qui, de la cour intérieure où étaient les écuries et les remises, montait aux étages.

Et l'hôtelier était comme sa maison : vieux, robuste, de manières avenantes, mais non cérémonieuses à l'excès ; il était costumé à l'ancienne mode, et portait une perruque soigneusement accommodée et poudrée, avec une queue fort longue.

Il avait la mine d'un homme qui se respecte, et non d'un de ces êtres rampants qui se mettent à plat ventre devant les grands, quittes à les mordre à l'occasion par derrière, et à prendre des airs superbes avec les petites gens !

Aussi, quand il nous eut installés pour souper dans une grande salle bien boisée, au plafond formé de grosses poutres, en face d'une table massive à jambes torses, et sur des sièges cossus, larges et à haut dossier, monsieur René, les coudes appuyés sur la table, me dit en considérant la chambre avec satisfaction :

– Que vous en semble, Jacques ? nous eussions pu tomber plus mal qu'ici !

– Je crois bien, monsieur René ! Alain savait ce qu'il faisait, en vous adressant à *l'Écu de France !* Le bon vieillard vous sert même après sa mort.

Mon jeune maître me tendit affectueusement la main à travers la table et serra la mienne sans rien dire.

Il était heureux que le logis fût à notre convenance, car nous devions y séjourner plus longtemps que monsieur René n'avait compté.

En jeune campagnard élevé dans sa province, il avait cru pouvoir sans difficulté parvenir jusqu'au puissant personnage qui administre les affaires de l'armée, et lui exposer son désir. Mais c'est chose plus malaisée qu'il ne pensait d'arriver à voir de près ces grands seigneurs de l'entourage du roi ! Mon maître avait beau être un vrai baron et en avoir la haute mine, malgré sa jeunesse : il n'était connu de personne en haut lieu, dans cette immense ville qui est un monde ! Il eût fallu que quelqu'un de huppé voulût bien lui donner un coup d'épaule et glisser un mot en sa faveur.

Dès le lendemain de notre arrivée, il s'était mis seul en course, dans son plus beau costume, me laissant libre de faire de mon temps ce qu'il me plairait.

Je ne pouvais guère l'employer qu'à vaguer à travers les rues, places et promenades publiques, le long de la Seine, sur les ponts, à voir jouer la comédie au bout du Pont-Neuf, ou dans cet enclos du boulevard du Temple, où les gens criblés de dettes peuvent faire la nique à leurs créanciers, attendu que les huissiers n'ont pas le droit d'y signifier des exploits, non plus que d'y appréhender au corps quelque débiteur que ce soit. Là, les spectacles ne manquaient pas ; il y avait celui de Bobèche et Galimafré, deux farceurs qui auraient fait rire un homme à l'article de la mort ! il y avait le théâtre de danse de Nicolet, celui des figures de cire de Curtius, où pour deux sous vous pouviez voir toute la famille royale avec nombre de grands seigneurs, et

toutes les personnes de renom de la France, depuis les savants qui font métier d'écrire des livres, jusqu'aux voleurs fameux de grand chemin ! et tout cela si bien fabriqué et avec des couleurs et des vêtements si naturels, que j'aurais juré avoir affaire à des personnes vivantes.

Par exemple, les larrons n'y étaient pas en cire, seulement ; il y en avait bel et bien en chair et en os, témoin celui que je surpris glissant sa main dans la poche de côté de mon habit, où je n'étais pas assez bonasse pour mettre ma bourse.

Avant que le fripon eût pu retirer sa main, je la lui avais saisie et serrée dans la mienne de façon à lui ôter l'envie d'y revenir. Je ne la voulus lâcher qu'après avoir dévisagé l'homme pour le reconnaître au besoin. Il avait la mine de son vilain métier : l'œil louche et faux, le nez en lame de couteau, la bouche pincée, mauvaise, avec des dents jaunes et pointues : au total l'air d'un renard tout sot pour le quart d'heure de s'être laissé prendre au piège.

Le drôle, pourtant, était fort bien mis ; il avait même un jabot de dentelle et des manchettes !

Quand j'eus desserré les doigts et laissé aller son poignet quelque peu meurtri, il se glissa dehors comme une couleuvre, en me lançant un mauvais regard.

– En voilà un, me dis-je, qui te garde une vilaine dent et te rendra, s'il peut, la monnaie de ta pièce !

Je rentrais à l'auberge pour les repas. Monsieur René, lui, n'y était pas toujours ; quand il revenait, je voyais qu'il était toujours plus triste et plus préoccupé ; mais comme il gardait le silence sur ses démarches, je n'osais l'interroger. D'ailleurs à quoi bon ? Était-ce moi, avec toute ma bonne volonté, qui pouvais lui être de quelque utilité ?

L'insuccès manifeste de monsieur René me faisait d'autant plus peine, qu'en ma compagnie il cherchait à secouer sa tris-

tesse pour ne point m'assombrir moi-même. Il s'informait affectueusement de ce que j'avais fait durant la journée, de ce que j'avais vu de nouveau ; et moi, je m'efforçais de l'égayer au récit des spectacles du boulevard et des propos plaisants des comédiens.

Mais il n'écoutait que d'une oreille distraite, comme pensant à autre chose.

Si le maître avait ses soucis, le valet n'était pas sans avoir les siens : depuis quatre jours que nous étions à Paris, j'attendais en vain une lettre de Bôle. Peut-être étais-je trop impatient, et n'avait-elle pas encore eu le temps d'arriver. Il y avait pourtant juste huit jours que la mienne était partie de Salins !

D'après le compte de maître Barras, elle ne mettait qu'un jour et une nuit pour être rendue de là à Neuchâtel ; après quoi, jusqu'à Boudry, par le messager… et pour la vingtième fois je recommençais à suivre mon épître à la piste, jusqu'au moment où elle avait dû être lue en famille, et où, le soir même, comme j'en faisais la recommandation expresse, mon père ou Claude avait pris la plume pour y répondre !

L'idée que cette réponse s'était perdue en route – il y a si loin de Bôle à Paris ! – commençait à me trotter par la tête ; j'en perdais le sommeil, le boire et le manger ! En d'autres moments, pendant mes courses errantes à travers Paris, il me venait tout à coup à l'esprit l'idée que la lettre tant désirée était à *l'Ecu de France* à m'attendre. Alors je faisais volte-face et je partais comme un fou tout au travers de la foule, bousculant les passants, risquant de me faire fouler aux pieds par les cavaliers, ou écraser par les carrosses, les charrettes et les gros haquets des brasseurs !

Mais c'étaient toujours de fausses alertes.

Monsieur Duguet, notre hôtelier, voyant avec quelle impatience j'attendais une lettre de mon pays, compatissait à mes

déceptions, mais me tançait paternellement pour me faire entendre raison.

– Voyons, mon ami ; c'est tout au plus si vous laissez au courrier le temps d'aller et de venir ! Puis il y a l'imprévu : un petit accident survient à un cheval, et voilà quelques heures de perdues ! Sans compter que, de la ville – comment l'appelez-vous ? – où arrive le courrier de France…

– Neuchâtel.

– Bon ! sans compter que de Neuchâtel, vous m'avez dit que c'est un messager qui transporte plus loin les dépêches, n'est-ce pas ?

– Oui, à Boudry, tout près de chez nous.

– Et ce messager, fait-il tous les jours le voyage ?

– Non, pas à l'ordinaire : trois fois par semaine.

– Ah ! ah ! vous voyez bien ! et de là jusqu'à votre endroit, – c'est tout près, dites-vous ?

– Une demi-heure, pas plus !

– Bon ! mais est-ce qu'on porte chaque jour les lettres à votre village, comme font ici, à Paris, les commis de la petite poste, d'un quartier à l'autre ?

– Non, c'est vrai, dis-je, frappé de cette idée. Il n'y a rien de pareil : le premier de Bôle qui a affaire à Boudry, en rapporte les lettres et messages pour tout le monde.

– En sorte, mon jeune ami, conclut le digne monsieur Duguet, en me frappant amicalement sur l'épaule, que vous avez tort de vous alarmer : un jour d'attente ici, un autre là, peut-être deux, et voilà le retard expliqué, sans imaginer aucun accident funeste !

Tout cela était si vrai, si judicieux, que j'en fus tout ragaillardi.

CHAPITRE XI

Jacques, vous m'accompagnerez aujourd'hui ; sellez votre cheval et le mien.

C'était le lendemain du jour où monsieur Duguet m'avait rassuré par ses sages propos, que mon maître, au sortir du déjeuner, venait de me donner cet ordre d'un air de bonne humeur.

Déjà la veille au soir, monsieur René était rentré la mine moins soucieuse qu'à l'ordinaire, et ce matin il paraissait plein d'entrain et de courage.

– Bon ! me dis-je avec satisfaction, je gagerais que nous avons trouvé le joint pour voir ce fameux ministre entre « quatre z'yeux » !

Et je m'en fus, le cœur léger, faire ma besogne dans la cour de l'auberge.

– Eh ! mossié Jacques, me dit le vieux valet d'écurie Gaspard, un Alsacien qui ressemblait terriblement aux domestiques bernois de chez nous – eh ! mossié Jacques, voul'vous p'tit goup de main ?

– Voilà, père Gaspard, si ça vous fait plaisir de m'aider, je ne dis pas non. Il y a plus longtemps que vous pratiquez les chevaux que moi, et les jeunes ont toujours quelque chose à apprendre des gens d'âge.

Ce n'était pas un compliment que je lui voulais faire ; je le pensais comme je le disais, car le vieil Alsacien m'avait déjà donné plus d'un bon conseil concernant les chevaux.

– Oui, mossié Jacques, dit-il en clopinant autour du cheval de monsieur René, qu'il se mit à brider diligemment ; oui, oui, vous être pas fier, vous ! mais pas beaucoup des cheunes y veulent écouter les vieux ! *châdé ! châdé !*

Je prenais alors ce mot pour un juron d'Alsacien ; depuis, j'ai appris qu'il voulait simplement dire : c'est dommage !

Comme nous sellions chacun notre cheval, tout en conversant amicalement, on entendit tout à coup devant la porte cochère le claquement sec d'une cliquette[6], par-dessus tous les bruits de la rue.

– Le commis de la poste ! m'expliqua le vieux Gaspard, voyant que je prêtais l'oreille. Ma foi ! c'être pas mon ouvrache, aller prendre ses lettres ; la fille, elle peut descendre, elle a rien…

Sans écouter le reste du discours de Gaspard, je m'élançais devant l'hôtel et faillis renverser le commis de la poste, qui, le nez en l'air, le sac de cuir sur la hanche, faisait rage de sa cliquette pour attirer l'attention de quelqu'un des gens de l'auberge, et s'épargner la fatigue de monter.

---

[6] Cliquette ou claquette, instrument formé d'une planchette garnie d'une poignée mobile qui frappe sur le bois lorsqu'on l'agite. Les facteurs, appelés commis de la poste au siècle passé, s'en servaient pour annoncer l'arrivée d'une lettre aux locataires des étages, et la levée des boîtes aux lettres.



Je m'excusai de l'avoir bousculé, et tout en grommelant, il me donna trois lettres, puis il reprit sa course en toute hâte, pendant que je regardais vivement les adresses.

– Monsieur Duguet, hôtelier… lus-je sur la première. Je n'osais quasi pas prendre la seconde ; mon cœur sautait sous ma veste à me faire mal, et je voyais tout trouble !

– Monsieur Jacques Gribolet, hôtel de l'*Ecu de France,* rue Saint-Denis, Paris, France !

Oh ! celle-là, je la lus tout du long, vous pouvez m'en croire !

On m'aurait ôté de dessus l'estomac une charge d'un quintal, que je n'aurais pas été plus soulagé !

Mais quand je vis que la troisième lettre était aussi pour moi, ce fut comme s'il m'eût poussé des ailes ; sans plus songer à mes chevaux, ni à Gaspard, je fus en quelques sauts en haut de l'escalier, où je me trouvai nez à nez avec la servante qui s'était décidée à descendre.

Je pense qu'elle me crut devenu fou, car en lui mettant dans la main la lettre de monsieur Duguet, je lui pris la taille et, ma foi ! oui, je le confesse, je l'embrassai sur les deux joues !

Il faut dire pour ma décharge que la Victorine aurait pu être ma mère et qu'elle portait moustache !

De là, sans reprendre haleine, je courus chez mon maître, où j'entrai comme une bombe, ou plutôt comme un malotru, en tenant mes lettres à bout de bras et criant :

– Monsieur René ! ils m'ont écrit !

Ce n'était guère une conduite décente pour le laquais d'un baron, mais aussi monsieur René n'était pas un maître comme un autre, et il le prouva bien en me disant gaiement :

– Eh bien ! Jacques, que vous disais-je à Salins ? Mon bon Alain avait grand raison quand il me répétait – et Dieu sais si j'en avais besoin ! – Tout vient à point à qui sait attendre ! Et tenez, ami Jacques, il me semble que votre bonne fortune est d'un heureux augure pour moi ! Ouvrez-moi vite ces lettres ! je vois que vous en grillez d'envie.

– C'est qu'il y a les chevaux que j'ai laissés à Gaspard ! dis-je tout confus, au souvenir de ma besogne à moitié faite.

– Bah ! les chevaux attendront ! Gaspard en prendra soin. Nous ne partirons pas avant un grand quart d'heure. Asseyez-vous là, et lisez, cornebœuf ! Voyez, grand raisonneur, voilà que vous me faites jurer, à présent !

Monsieur René se donnait beaucoup de peine pour prendre une mine courroucée, mais il riait en dessous.

– J'irai, lui dis-je, lire mes lettres vers Gaspard ; il doit se demander ce que je suis devenu et pourrait perdre patience. C'est un bon vieux, et je ne voudrais pas avoir l'air de lui manquer.

– Allez, mauvaise tête, allez ! – et mon jeune maître se mit à écrire, en me faisant un petit signe d'amitié, qui me disait que ses paroles n'étaient point sérieuses.

J'expliquai en deux mots à Gaspard pourquoi je lui avais si brusquement faussé compagnie, et le brave homme, qui devait finir ma besogne, me dit, comme monsieur René, de lire sans me gêner, ayant encore, prétendait-il, à peigner la crinière et la queue des chevaux.

Tout en redescendant à l'écurie, j'avais ouvert celle des lettres dont l'adresse était de la grosse écriture carrée de mon père.

« Mon cher fils Jacques ! » – disait-il en commençant. Ces quatre mots, c'était comme un regard bienveillant et un sourire de mon père, qui en était assez chiche à l'ordinaire. Mais quoi ! quand on est séparé de son fils par des centaines de lieues, on peut bien avoir le cœur attendri et lui dire un petit mot d'amitié !

« Mon cher fils Jacques !

« Je n'ai guère l'habitude des écritures, comme tu sais. Ton frère Claude aurait mieux su tourner la présente dans les règles ; mais j'ai estimé que c'était à ton père à te répondre, encore que mes doigts soient enraidis par la grosse besogne de tous les jours. À ce propos, tu sauras qu'on a fini de fener et qu'on est dans les « attaches ». Si tes bras nous manquent, ça n'a pas besoin de dire ! De fait, j'aurais mieux fait de n'en pas parler, tu pourrais prendre ça pour un reproche : ne va pas te l'imaginer, au moins. Voilà ce que c'est que de ne pas avoir accoutumé d'écrire des épîtres !

» À présent il faut que je te marque une chose qui ne peut manquer de te faire plaisir : Antoine Coste n'est pas mort ! il a la vie dure : tant mieux pour lui et pour toi ! des êtres pareils, c'est solide et tenace comme les *reniolets* dans les vignes !

» Dieu me pardonne de dire ça d'un homme qui est à plat de lit, la tête fendue jusqu'aux yeux, et entre les mains des médecins ! bien malade, c'est sûr ! mais il paraît, pourtant, qu'il a des chances de s'en tirer. Pour le moment, tu fais bien de te tenir à l'ombre jusqu'à ce qu'on sache de quel côté ça tournera. Il te vaut mieux d'être loin du pays, mais libre de ta personne, qu'au fond du croton du château, en attendant pire !

» Au demeurant, il y a eu enquête : on a ramassé le couteau de Coste, ce qui fait ton affaire meilleure ; d'autant que Guillaume Thiébaud a témoigné que Coste t'avait pris en traître et lardé l'épaule, et que c'était alors que tu l'avais mis sur le dos et que sa tête avait frappé contre la borne.

» Que Coste s'en tire, – et le bon Dieu le veuille ! – tu en seras quitte pour pas grand'chose. S'il n'en revient pas, il te faudra séjourner un ou deux ans hors de la principauté, pour laisser un peu étouffer l'affaire, après quoi tu ne risqueras, en rentrant au pays, – je le tiens de monsieur le lieutenant de justice Verdonnet et de monsieur Grellet, greffier, – que quelques jours de prison, une amende et des frais de justice. À la garde ! on sait ce que c'est !

» Ta première lettre du Chauffaud, où tu nous marquais ta rencontre avec Philippe Grellet nous est parvenue samedi soir. Ta mère a dit tout de suite : – Ce n'est pas si loin, le Chauffaud, et les jours sont grands : puisque c'est demain dimanche, si vous y alliez, toi et Claude ? qui sait si Jacques n'y serait pas encore !

» Il n'y avait guère à compter là-dessus, puisque tu nous parlais d'aller plus outre, jusqu'en Bourgogne. Mais ça faisait plaisir à ta mère : nous sommes partis quand même. Il faut dire que j'étais curieux de revoir Philippe Grellet, que tout le monde tenait pour mort, attendu qu'il n'avait plus donné signe de vie depuis son histoire avec… Mais puisqu'il ne t'a pas soufflé mot de cette vieille affaire, ce n'est pas à moi à te la conter.

» A-t-il pourtant vieilli, le pauvre garçon ! je ne l'aurais pas reconnu, lui, qu'on n'appelait que le beau Philippe ! Ce que c'est que de nous !

» Tout le monde change avec les années : c'est sûr et certain : moi, je ne suis plus ce que j'étais à ton âge. Mais lui, est-il Dieu possible ! ce n'est plus qu'un « esquelette ! »

» Les chagrins, la misère y sont pour beaucoup, je ne dis pas non ; mais aussi, je te demande ! ne boire que de l'eau claire tout le long de l'année, est-ce que ça peut fortifier un homme ?

» Tu sais bien ce que je pense de la boisson et des ivrognes, Jacques, et ce que je vous ai fait promettre à Claude et à toi ! Mais crois-tu que j'aurais voulu vous défendre de boire jamais une goutte de vin, quand le bon Dieu nous l'a donné pour nous faire du bien, et que c'est nous autres qui cultivons la vigne ? Non, ça n'aurait pas eu de bon sens ! Pour Philippe Grellet, voilà, je comprends son idée : il a voulu se punir des excès qu'il avait faits dans le temps, et surtout… mais ça, j'ai dit que je n'en voulais pas parler.

» Enfin tel quel, j'aime encore mieux le voir que dans son jeune temps. Si le dehors a changé en laid, pour le dedans, c'est tout le contraire, et c'est le principal !

» Tu peux penser si nous avons eu du plaisir à nous revoir et à parler de toi ! Ce brave Philippe, comme il t'a pris en affection ! on dirait que vous avez été ensemble des jours et des semaines. Il était toujours à regarder Claude, disant que vous vous ressembliez comme deux gouttes d'eau, excepté que tu as les cheveux brun-clair et que Claude les a noirs comme un corbeau ; que tes yeux sont bleu foncé et ceux de ton frère, couleur noisette ; que tu es « une idée » plus grand, et lui, peut-être « une idée » plus large.

» Claude est tout fou de Philippe Grellet ; au retour, il ne décessait d'en parler et de me questionner à son sujet. Mais je n'aime pas à parler des affaires des gens.

» Ton frère a envie de l'aller voir de temps en temps ; il n'est pas dit que je n'y retourne pas aussi : on voit bien que des visites comme la notre, ça lui fait un pot de bon sang !

» Mais voilà que ma feuille se remplit, sans que j'aie rien dit de ta rencontre avec ce jeune seigneur. Tu as fait une belle

peur à ta mère en racontant votre bataille avec les brigands ! et il fallait voir l'oncle Isaac gesticuler comme s'il était présent à l'affaire, et crier :

» – Hardi, Jacques, tape dur ! mets-moi ces sacripants en *couégnarde !*

» Tu l'as échappé belle ! sais-tu que tu aurais pu y rester, comme ce pauvre vieux ! Enfin tu n'as fait que ton devoir, et le bon Dieu t'en a tenu compte !

» Par ainsi, te voilà en service ? D'abord ça m'a fait un drôle d'effet et à ta mère aussi, de penser que notre Jacques était devenu un laquais. Mais tout bien considéré, que tu sois le valet d'un baron pour lui panser son cheval, lui approprier ses vêtements, et faire ses commissions, ou bien que tu te sois engagé comme ouvrier à la journée chez un vigneron pour fossoyer, tailler, effeuiller, attacher, râbler, suivant les saisons, ça revient bien au même, à la différence qu'avec ton maître tu auras la besogne moins dure, et que tu verras au pays.

» Il paraît que ce baron est un bon et digne jeune homme : tant mieux pour toi ! Seulement tu ne nous dis rien de tes gages. Avec l'entretien, qu'est-ce que ton service te rapporte ? Quand tu nous récriras, n'oublie pas de nous le marquer !

» Il y a aussi une chose qui nous tracasse : ton maître va s'engager à l'armée ; ces jeunes nobles de France, ça ne pense qu'à batailler, ça ne rêve que plaies et bosses ! Pour lui, c'est son affaire ! mais toi, j'espère que tu ne vas pas te faire casser la tête pour le roi de France, parce qu'alors tu aurais aussi bien fait de rester ici ! Une fois engagé, d'ailleurs, on ne revient pas quand on veut, et quand on revient, c'est le plus souvent estropié et avec des habitudes d'ivrogne. Que l'oncle Isaac te serve de leçon, Jacques !

» Mon papier va être fini, et il ne faut par tarder davantage pour que la présente te trouve encore à Paris. Je ne t'ai pas dit la

moitié de ce que j'avais en tête et de ce que ta mère m'avait recommandé de te marquer. Ce sera pour une autre fois, quand tu nous auras dit où il faut t'écrire.

» Tout le monde te fait bien saluer, principalement nous autres de la maison ; ta mère veut que j'écrive qu'elle t'embrasse de tout son cœur. Puisque ça lui fait plaisir, je le mets, quand même il me semble que c'est parler pour ne rien dire. Par exemple, voilà encore une chose qu'il aurait mieux valu laisser au fond de l'encrier ! J'ai seulement voulu dire que les femmes ont de ces idées… enfin, tu comprends, ce n'est pas pour que tu manques de respect à ta mère.

» J'oubliais de te dire que si Guillaume Thiébaud ne te fait pas saluer, c'est qu'il a deux jours de prison à faire pour avoir donné une pilée à Barthélémy Duvanel qui avait mal parlé de toi.

» C'est un bon garçon, Guillaume, je l'ai toujours pensé, quand bien même il a reçu plus d'une semonce de moi pour sa mauvaise habitude de lever le coude à tout bout de champ !

» Sur quoi, priant Dieu qu'il t'ait en sa sainte garde, je signe ici, le 13 de juin 1780.

» Ton père affectionné,

» Henri-Frédéric Gribolet. »

« *P. S.* – J'aurais bien fait de garder nos bœufs, au lieu de les troquer contre ceux de Jacques Porret : ces Bérochaux sont perfides ; c'est pire que les juifs d'Alsace ! Jamais de ma vie je n'ai vu une engeance comme ces deux bœufs ! Ils nous ont versé deux chars de foin, dont un dans le Merdasson, et il n'y a pas moyen de les mettre au joug sans être trois autour, tant ces misérables bêtes sont perverses !

» Ça a été une toute mauvaise foire que celle du 4 juin ! nous aurions joliment mieux fait de rester tous à la maison !

» Le même. »

Cette dernière réflexion de mon père, pour naturelle qu'elle fût, me gâtait un peu le reste de la lettre. Mais, à tout prendre, c'était une bien bonne lettre et d'heureuses nouvelles.

Coste n'était pas mort, et il y avait bien des chances qu'il guérît ! c'était le principal.

Quant aux bœufs, bah ! un petit malheur, et qui pouvait se réparer. D'ailleurs, en mon âme et conscience, et malgré tout le respect que j'avais pour mon père, je ne pouvais pas le plaindre beaucoup. Dans ces trocs de foire, c'est comme au jeu : tout le monde ne peut pas gagner, en fin de compte.

L'autre lettre était de Philippe Grellet, je ne fis que l'ouvrir, en allant avertir monsieur René que les chevaux et moi étions prêts à partir quand il voudrait.

– Vous avez la mine d'un homme heureux, Jacques ; tout va bien, chez vous ?

– Oui, monsieur René ! et ce qui me réjouit le plus, c'est que l'homme, vous savez, celui que j'ai tué à Boudry, – non je ne l'ai pas tué – enfin il n'est pas mort !

– Bon, bon, Jacques ! j'en suis charmé pour vous ! Mais, cornebœuf ! fit-il tout à coup en se retournant vers moi, comme nous descendions l'escalier, est-ce que cette nouvelle va vous permettre de retourner là-bas, et m'allez-vous abandonner, Jacques ?

Il avait un air si alarmé, et me regardait avec des yeux si suppliants que j'en fus ému.

– Non, monsieur René, me hâtai-je de lui répondre ; mon père me conseille de demeurer loin du pays aussi longtemps

qu'on ne sait pas si l'homme guérira ou non, et il est fort malade.

– À la bonne heure ! Je ne suis point cruel de ma nature, poursuivit monsieur René tout soulagé ; mais puisque c'est de la santé de ce personnage peu intéressant que dépend la durée de votre séjour auprès de moi, je lui souhaite d'être soigné par un ignare comme mon médecin de Salins !

Là-dessus nous nous mîmes en selle, aussi gais l'un que l'autre et nous partîmes, salués par un grand coup de bonnet du vieux Gaspard.

Est-ce parce que j'avais un poids de moins sur le cœur ? Paris me semblait plus avenant que les premiers jours ; sûrement les rues étaient moins sales, et il y avait moins de gens minables parmi la foule ! Il est juste de dire qu'il faisait, ce matin-là, un soleil à tout faire voir en beau !

Naturellement je chevauchais à la suite de mon maître, sans savoir où nous allions. Je m'amusais à considérer la foule qui encombrait les rues, ce qui nous obligeait à cheminer au pas, et les carrioles de tout genre, comme je n'en avais jamais vu chez nous, qui se croisaient à travers les places.

La plus drôle de toutes était une sorte de long carrosse en osier avec un toit, mais sans parois, où l'on montait par un petit escalier en fer sur le côté. Les huit chevaux qui traînaient cette curieuse machine n'avaient que la peau et les os et ne marchaient qu'à force de coups de fouet du conducteur. C'est qu'il y avait au moins quinze à vingt personnes là-dedans !

Comme nous étions arrêtés par un encombrement de charrettes de marchands qui s'étaient trouvées prises entre un gros haquet de brasseur et la carriole d'osier, je demandai à monsieur René ce que pouvait bien être celle-ci.

– C'est le carabas de Versailles, me répondit-il.

– Ah ! et un carabas, c'est ?

– Une voiture publique. Celle-là va deux fois par jour à Versailles ; on m'a dit qu'elle met plus de six heures à faire ces quatre petites lieues, et la chose se comprend, quand on voit ces pauvres haridelles ! Nous ferons le voyage en moins de temps et avec plus d'agrément que les pauvres gens entassés dans cette affreuse guimbarde.

– Ah ! nous allons à Versailles ? Tant mieux ! ce sera du nouveau.

À force de cris, de coups de fouet, de jurons et de quolibets, les charrettes avaient pu se dépêtrer et laissaient le passage libre. Nous reprîmes notre marche, de front, cette fois, monsieur René m'ayant appelé à ses côtés, et au trot, parce que nous longions la Seine sur une large route, qu'on appelle les quais et où il y avait plus de place et moins de monde.

Nous eûmes bientôt laissé le carabas loin derrière nous. Nos deux chevaux frais et reposés, n'ayant rien eu à faire depuis notre arrivée à Paris, n'avaient nul besoin d'être pressés de l'éperon pour cheminer au grand trot. Il fallait plutôt calmer leur ardeur, sans quoi ils eussent pris le grand galop. Même la rude montée d'une colline ne leur fit pas ralentir le pas.

Toutefois la vitesse de leur allure n'était rien auprès de celle d'un équipage qui arrivait sur nous ventre à terre, venant de Versailles.

En atteignant le haut de la montée, nous avions vu fort loin un nuage de poussière qui roulait sur la route en grossissant à vue d'œil. C'était un carrosse : on en entendait le bruit ; bientôt nous vîmes sortir du nuage la tête d'un cheval noir et celle du conducteur, juché sur un siège élevé.

– Cet homme est fou ! me dit monsieur René, en mettant sa monture au pas et se rangeant d'avance sur le bord du chemin. S'il y va de ce train pour descendre la colline… Hé !

l'homme ! cria-t-il de toute sa force en levant le bras, hé ! doucement, cornebœuf !

Le cocher criait aussi, mais de détresse ; je m'en aperçus bien vite en le voyant cramponné des deux mains à ses rênes et les tirant en arrière de toutes ses forces : c'est le cheval qui était fou ! il avait pris le mors aux dents, et le cocher n'en était plus maître. À la descente, lui et sa voiture, avec ceux qu'il y avait dedans allaient être mis en pièces ! ça ne pouvait manquer d'arriver !



Quand on est jeune et vigoureux, on ne doute de rien ; sans réfléchir – et je n'en avais pas le temps, – je sautai à bas de ma monture et je me plantai au milieu de la route, le corps en avant, les bras étendus, tout prêt à empoigner aux naseaux la bête emportée.

Mon maître, épouvanté, me cria :

– Jacques, au nom du ciel !...

C'est tout ce que j'entendis : le cheval, arrivant comme la foudre, m'emporta accroché à ses naseaux ! Mes talons traînaient sur la route, entre les jambes de l'animal, mais je serrais ferme, sachant qu'il y allait de ma vie si je lâchais prise. Enfin, comme je sentais que nous arrivions à la descente, le cheval suf-

foqué s'abattit subitement, et je roulai dans la poussière avec lui, une jambe prise sous son poitrail, mais sans le lâcher encore.

Le cocher, arraché de son siège par la secousse, dégringola sur le dos de sa bête et se releva lestement pour venir à mon aide. En même temps mon maître accourait en toute hâte avec nos deux chevaux, croyant, sans doute, me trouver écrasé.

Mais j'étais déjà debout, n'ayant autre chose que des meurtrissures, et le genou engourdi par le poids du cheval. Celui-ci, une bête de prix, s'était relevé aussi et tremblait sur ses jambes comme secoué par un frisson.

– Malheureux ! criait monsieur René, en me tâtant partout avec une sollicitude fraternelle, vous vouliez donc vous faire casser la tête !

– Pour sauver la nôtre ! s'écria un homme qui venait de sauter de la voiture et me tendait la main avec gratitude. Par le ciel ! vous êtes un brave ! et quelle poigne ! Bombes et mitraille ! ta bête est mâtée, hein, timonier ? (C'était à son cocher qu'il donnait ce drôle de nom.)

– Ah ! ça, reprit-il en m'examinant du haut en bas, comme monsieur René ; pas d'avaries graves, j'espère ? rien de cassé dans les œuvres vives ?

Il avait un curieux langage et parlait drôlement le français, mais non comme un Allemand. Je n'avais jamais entendu cet accent.

On l'eût pris pour un soldat, à son franc-parler, bien qu'il portât un costume de gentilhomme où il paraissait gêné et à l'étroit.

Jeune encore, mais la figure hâlée, l'œil vif et fier, l'air déterminé… un homme qui devait commander plus souvent qu'obéir !

– Soyez tranquilles, je n'ai pas grand-chose ! dis-je moitié à lui, moitié à mon maître, qui tournaient tous les deux autour de moi comme deux maquignons cherchant les défauts d'un cheval, me pressant ici, me frottant là, me maniant un bras, me faisant lever une jambe. Par exemple, ils découvrirent tout de suite que je ne pouvais plier le genou droit et déclarèrent tous deux qu'il fallait m'installer dans la voiture et m'aller faire panser par un chirurgien.

Là-dessus, je me récriai, voulant à toute force remonter à cheval et poursuivre ma route avec mon maître.

Alors celui-ci se fâcha tout de bon :

– Ah ! ça, mauvaise tête, s'écria-t-il, les poings sur les hanches, parce que vous n'avez pas réussi à vous tuer tout à l'heure, vous avez dessein de vous estropier pour le restant de vos jours ! Cornebœuf ! Jacques, il m'a fallu faire vos quatre volontés quand j'étais retenu à Salins ; à présent vous allez faire la mienne, ou bien nous nous brouillons à mort !

Et il me prit par le bras avec une amicale violence.

– Voilà qui est parler ! s'écria le personnage de la voiture en m'empoignant par l'autre bras. Bombes et mitraille ! jeune homme, vous êtes mon prisonnier : que je coule à fond si je vous lâche !

J'eus beau faire : on me fourra dans la voiture, une sorte de petit carrosse tout pimpant, avec des armoiries peintes sur la portière, et des coussins de velours rouge en dedans.

Pendant que l'inconnu allait parler au cocher qu'il appelait tantôt pilote, tantôt timonier, monsieur René m'arrangeait commodément dans un coin, m'étendait la jambe sur les coussins en me disant avec amitié :

– À présent que vous voilà raisonnable, ami Jacques, je vous confierai pour votre récompense qu'on m'a promis de me

faire avoir aujourd'hui une audience de monsieur de Ségur, ministre de la guerre.

– Tant mieux pour vous, monsieur René ! mais quel dommage que je me sois mis dans cet état, justement quand j'aurais dû être tout à votre service !

– Ne vous chagrinez pas, Jacques, d'avoir fait votre devoir d'honnête homme ! Les auberges ne manquent pas à Versailles : on y aura soin de mon cheval. Aussitôt mon affaire expédiée, je vous rejoindrai à Paris. Mais promettez-moi, Jacques, de faire appeler un médecin sur-le-champ. Notre digne hôtelier, monsieur Duguet, en connaîtra bien un qui vous remettra vite sur pied ; tous ne doivent pas être des ânes, comme celui de Salins ! ajouta-t-il gaiement.

Je promis à monsieur René tout ce qu'il voulut, heureux que j'étais de l'attachement qu'il me marquait.

– Mais il y a mon cheval ! dis-je tout perplexe, qu'est-ce qu'on en va faire ?

– L'emmener à la remorque, parbleu ! dit l'inconnu en reparaissant à la portière. Ou plutôt, avec votre permission, c'est lui qui nous remorquera, parce que l'autre, ma foi ! est terriblement désemparé ! Et puis, franchement, j'aime mieux le sentir en poupe qu'en proue : le drôle n'aurait qu'à reprendre le vertige et nous couler à fond pour tout de bon !

Nous donnâmes de grand cœur les mains à cet arrangement, et un moment après, mon cheval avait pris la place de l'animal fourbu, qu'on attacha derrière la voiture.

Avant de se remettre en selle, mon maître mit le chapeau à la main et de l'air de grand seigneur qu'il savait prendre à l'occasion, il dit à l'inconnu en s'inclinant :

– Permettez, Monsieur, que le baron René de Rochejean s'enquière de qui il a eu l'honneur de faire la rencontre, et à qui il confie son serviteur et ami Jacques Gribolet.

– C'est pour moi, monsieur le baron, qu'est tout l'honneur et surtout l'avantage de la rencontre ! répondit l'inconnu en souriant. Mais, pavillon pour pavillon ; vous avez hissé le vôtre, voici le mien : – et au lieu de s'incliner, il se redressa fièrement pour dire : – Paul Jones, citoyen des États-Unis d'Amérique, capitaine corsaire au service du Congrès, et la bête noire des Anglais, qui ont leurs raisons pour m'exécrer !

Je remarquai que monsieur René le considérait avec autant de respect, que si ce Paul Jones eût ajouté à son nom tout simple le titre de duc ou de prince du sang.

Il s'inclina derechef en disant au capitaine corsaire :

– Vos exploits, monsieur, nous sont connus par les gazettes, mais je ne pensais guère avoir un jour l'honneur insigne de voir face à face le héros dont elles nous entretenaient.

– Et parbleu ! sans cette rencontre, elles n'auraient plus rien eu à dire que ceci : « Le corsaire américain qui a coulé bas nombre de vaisseaux anglais et ravagé les côtes d'Écosse, s'est fait bêtement casser la tête sur le plancher des vaches, en un pays ami, lui qui a essuyé sans avaries le feu et la mitraille ennemis. »

– Et sans vous, Jacques Gribolet, poursuivit-il en me serrant la main par la portière, sans vous, les Anglais auraient festoyé de la belle manière à cette heureuse nouvelle !

– J'aurai soin de lui, monsieur le baron ! À propos, votre logis ?

– Rue Saint-Denis, hôtel de l'*Écu de France*.

– Hé ! timonier, cria-t-il au cocher ; tu entends : mets le cap sur la rue Saint-Denis et tâche de gouverner droit. Bombes

et mitraille ! J'aime mieux avoir affaire à une honnête tempête qu'à ces satanés chevaux !

– À ce soir ! nous cria monsieur René en partant au galop.

CHAPITRE XII

Quel homme amusant que cet Américain !

Et moi qui m'étais imaginé que les gens de là-bas étaient des êtres quasi comme des singes, tout noirs, du premier au dernier ! des avale-tout-crus, des sauvages n'ayant sur le corps que tout juste assez de vêtement pour oser se montrer, et toujours armés d'arcs et de flèches pour piquer le premier chrétien venu !

Nous arrivâmes trop vite, à mon gré, à la rue Saint-Denis, tant monsieur le capitaine Jones sut me faire paraître le temps court avec ses histoires de mer, les unes terribles à vous faire dresser les cheveux sur la tête, les autres drôles à mourir de rire. Vrai ! il y avait de quoi vous donner le goût de la vie de marin !

Pour un capitaine qui commandait sur son vaisseau comme un roi sur son trône, en voilà un, ce Paul Jones, qui n'était pas « à compliments » et qui avait le cœur sur la main !

Par exemple, je veux croire que quand il se fâchait, il n'aurait pas fait bon se mettre en travers de son chemin ! Il vous avait une manière à lui de froncer les sourcils, en serrant les mâchoires, qui en disait long.

Quand la voiture s'arrêta devant notre hôtellerie, il mit la tête à la portière en disant dans son drôle de parler :

– Le navire est en panne : il paraît que nous sommes en rade !

Puis il sauta à terre pour m'aider à descendre.

Le bruit de la voiture sur les cailloux avait fait paraître monsieur Duguet à une fenêtre. En me voyant sortir péniblement et avec l'aide d'un étranger, il accourut aussi rapidement que le pouvait faire un homme de son âge, et sans m'assassiner de questions, me soutint de son côté d'un bras solide encore. Ma jambe était plus raide qu'au premier moment, et j'avais tout le corps courbaturé, comme si on m'avait roué de coups.

Aussi le capitaine Jones ne voulut-il pas me quitter avant de m'avoir vu bien installé dans un fauteuil.

– Mais ce n'est pas le tout, mon ami, fit-il en me montrant le lit du doigt ; si je ne vous trouve pas dans ce hamac, quand je reviendrai avec le chirurgien, gare la bombe !

– Monsieur l'hôte, je le mets entre vos mains : vous m'en répondez tête pour tête ! C'est que la sienne, voyez-vous, m'est précieuse depuis qu'il a failli se la faire casser pour sauver la mienne !

Monsieur Duguet s'inclina, sans marquer aucun étonnement des manières et du langage du capitaine. Mais quand celui-ci fut sorti pour aller quérir le médecin, après s'être enquis de la demeure du plus rapproché, notre digne hôtelier me dit vivement :

– Comment, monsieur Jacques, vous avez couru danger de mort en secourant ce monsieur ? Cela vous ressemble bien !

Pendant qu'il m'aidait à me dévêtir, je lui contai l'aventure en quelques mots, lui disant en même temps le nom de celui qui m'avait ramené.

– Ah ! Paul Jones, le fameux corsaire ! dit-il avec respect ; celui qui fait tout seul, avec son navire, une si rude guerre aux

Anglais ! On a bien dit qu'il était venu visiter Paris et que le roi l'avait reçu avec beaucoup de distinction. Je ne m'expliquais pas les armes de la voiture, mais je comprends, maintenant.

– Quelles armes est-ce, monsieur Duguet ?

– Celles de monseigneur le comte d'Artois.

– Et ce comte d'Artois, c'est un grand personnage ?

– On voit que vous n'êtes pas Français, mon ami : c'est le propre frère de Sa Majesté !

Par ainsi j'avais voyagé une demi-heure dans une voiture quasi royale ! Il y avait de quoi être fier ! Hein ! me disais-je, quand monsieur Duguet m'eut laissé seul, si on savait à Bôle que Jacques Gribolet s'est carré sur les coussins de la propre voiture du propre frère de Sa Majesté le roi de France, en face d'un fameux capitaine de vaisseau américain, qui entre chez le roi comme chez son compère, on ouvrirait de beaux yeux ! Quand l'oncle Isaac apprendra la chose, il en va raconter, Dieu sait ! ça fera la paire avec sa bataille de Rossbach, où il a trinqué avec le roi de Prusse… à son dire ! C'est pour lors que le gros Verdonnet criera :

– Nom de nom de vantard ! – mais il n'y aura rien à dire : l'oncle Isaac lui mettra ma lettre sous le nez. À propos, il faudra que j'écrive ; pourvu que ce médecin ne me fasse pas garder le lit plus d'un jour ou deux ! Merci ! je l'envoie promener, alors !

Ce disant, je veux me mettre sur mon séant : aïe ! les reins me font trop mal ! à peine soulevé sur un coude, je me recouche bien vite avec une laide grimace et en geignant comme une femmelette !

La vilaine histoire ! je ne me croyais pas si malade ! Et cette jambe, elle est aussi raide qu'une barre de fer ; est-ce qu'on dirait qu'elle a jamais pu se plier ? C'est la droite : justement celle qui a été cassée il n'y a pas sept ans, et que le mège de Frete-

reules m'avait remise ! On dit qu'un mal de genou, c'est pire qu'une jambe cassée ; mon Dieu ! si j'allais rester boiteux comme l'oncle Isaac !

Quand on commence à voir les choses en noir, on n'en finit plus ; une idée chagrine en amène une autre ; on les rumine, on les retourne dans sa tête, jusqu'à ce qu'on ait réussi à se rendre malheureux comme les pierres !

C'est ce que j'étais en train de faire, et on voit que j'y allais vite en besogne, quand le capitaine Jones arriva en compagnie d'un médecin, un petit vieux tiré à quatre épingles, mais de mine si timide et si douce que je n'en augurai rien de bon.

Les éclats de voix et les manières brusques du marin paraissaient l'avoir tout effrayé. C'est que le capitaine le poussait devant lui comme fait un sergent de la maréchaussée avec un malfaiteur qu'il mène en prison !

Monsieur Duguet venait par derrière, une jarre d'eau à la main et des linges sur le bras.

– Là, monsieur le chirurgien, dit monsieur Jones en lui donnant une dernière poussée, voilà votre patient. Radoubez-le-moi d'une façon soignée, parce que, mille sabords ! j'y tiens comme à la prunelle de mes yeux, et je veux le voir à flot dans les vingt-quatre heures !

Il regardait de travers le petit homme : on voyait qu'il n'avait pas grande idée de l'habileté et des lumières d'un chirurgien si doux et si tranquille.

Monsieur Duguet, seul, lui parlait avec considération ; il le connaissait mieux que nous.

La mine des gens est souvent bien trompeuse : chacun sait cela, ce qui n'empêche pas qu'on s'y laisse toujours prendre et qu'on veut juger un homme en bien ou en mal au premier coup d'œil.

Quand nous eûmes vu le petit vieillard à l'œuvre, monsieur Jones et moi, nous changeâmes vite d'idée à son endroit. C'était autre chose que celui de Salins ! Il parlait peu, mais savait ce qu'il voulait dire. Sa petite main douce et ridée savait du premier coup trouver où gîtait le mal.

– Contusions sans gravité, hors la jambe ! dit-il en prenant des mains de monsieur Duguet quelques chiffons mouillés, qu'il arrosa du contenu d'une petite fiole tirée de sa poche, et appliqua sur mon genou enflé.

Puis ayant bandé le tout avec soin, il ajouta :

– Moyennant ceci, un repos complet, point de mouvements superflus, l'enflure se réduira en peu de temps. Mais que monsieur soit sur pied dans les vingt-quatre heures, – et tout en parlant, il regardait du coin de l'œil le capitaine Jones – c'est beaucoup demander, et je ne le puis promettre.

– En quoi je vous approuve, monsieur le chirurgien, répondit le capitaine avec déférence. J'étais fou de vouloir commander à la maladie et au médecin ! C'était, ma foi ! aussi stupide que si j'avais dit à mon timonier au plus gros d'une tempête :

– Demain à midi, tu veilleras à ce que la rafale ait fini sa musique d'enfer, et que la corvette ne danse plus sur le dos des lames comme une demoiselle mal élevée !

Le vieux médecin sourit, dit en quatre mots, ni plus ni moins :

– Demain matin je reviendrai, fit une révérence circulaire et sortit avec monsieur Duguet.

– Eh bien ! monsieur Jacques, vous voilà entre bonnes mains, me dit le marin en s'asseyant à côté de mon lit. Mille sabords ! j'ai bien cru d'abord avoir couru une fausse bordée en mettant le grappin sur ce petit vieux, qui a l'air d'une galère

vermoulue du temps de Guillaume Penn ! Mais merci ! il n'est pas en enfance, malgré sa mine, et ce n'est pas la mazette qu'il paraît !

Le bon capitaine me tint compagnie plus d'une grande heure, durant laquelle je lui appris qui j'étais, ce qui m'avait amené en France et comment j'étais entré au service de monsieur le baron.

Il m'avait demandé avec un intérêt amical si j'avais de la parenté, s'offrant à l'informer de mon état si je le désirais. C'est ainsi que de fil en aiguille j'en vins à lui conter mes aventures, et même, sachant que monsieur le capitaine était si bien en cour, je lui glissai un ou deux mots de l'affaire qui amenait monsieur René à Paris.

– Ah ! le brave garçon ne demande qu'à se battre ! bombes et mitraille ! qu'il vienne chez nous : il y a de la besogne en suffisance. Un mois plus tôt, il aurait pu partir avec la flotte du chevalier de Ternay, et les dix mille hommes de Rochambeau. Mais je suis là : dans quatre jours je remets à la voile pour l'Amérique, si le cœur lui en dit, à votre baron, et à vous aussi, Jacques !

– Seulement, je comprends : un baron, ça ne peut pas porter le mousquet ; dans cette vieille France, les gentilshommes naissent officiers ! Chez nous, un pays tout neuf, ce n'est pas le nom qui fait monter sur la dunette, c'est la tête et le mérite ; et on ne donne le porte-voix du commandement qu'à celui qui sait s'en servir. La France en viendra là quelque jour, et peut-être plus tôt qu'on ne pense.

On voyait que l'Américain parlait avec lui-même plus qu'il ne s'adressait à moi, en disant ces dernières paroles.

– Oui, oui, continua-t-il d'un air songeur, les coudes sur les genoux et le regard fixe, comme s'il considérait des choses lointaines et que lui seul pouvait voir ; oui, chaque chose en son

temps : aujourd'hui le branle-bas est dans le Nouveau-Monde ; demain ce sera dans le Vieux ! Cette vieille machine grince, craque ; c'est rongé des vers au-dessous de la ligne de flottaison ; on a beau calfater, radouber ; l'eau entre dans la cale par tous les joints ; et dire que dans le carré des officiers, depuis le capitaine jusqu'au contre-maître, tout le monde se bouche les oreilles pour ne pas l'entendre, et les yeux pour ne pas voir que le navire va sombrer !

J'écoutais tout cela, les yeux grands ouverts, sans bien comprendre ce que le capitaine voulait dire. Neuf ans plus tard, ses paroles devaient me revenir en mémoire, et me faire dire :

– Paul Jones était un homme de grand sens et qui voyait les choses de loin !

– Bah ! finit-il par s'écrier en se secouant, foin de la politique ! elle n'est bonne qu'à vous mettre la cervelle en pantenne[7] ! Chacun son métier !

– Donc, ami Jacques, reprit-il gaiement, cela vous ferait plaisir de voir votre jeune baron avec l'épaulette d'officier ?

– Oui, monsieur le capitaine, parce que c'est son plus grand désir. Son père, capitaine de vaisseau comme vous, a été tué aux Indes en se battant contre les Anglais. Monsieur René leur en veut, c'est bien naturel !

– Quand je disais que c'était un brave garçon ! Bombes et mitraille ! il aura son brevet, foi de corsaire ! Dormez sur les deux oreilles, Jacques ! S'il ne revient pas ce soir avec sa commission en poche, je me charge de la lui faire avoir demain.

Quant à vous, mon garçon, remettez-vous vite à flot ; je vous enrôle pour le service de ma corvette, c'est convenu ; vous

---

[7] En désordre.

ferez un fameux canonnier, mille sabords ! pendant la traversée !

Et mon père qui m'écrivait de ne pas m'engager ! mais allez donc placer un mot avec cet enragé marin, une fois qu'il était lancé ! D'ailleurs au premier que je fis mine de lâcher, il m'imposa silence en disant que je m'enfiévrais, ce qui ne valait rien, et s'en fut en promettant de revenir le soir.

Le fait est, qu'après son départ, j'avais une fièvre de cheval ; le sommeil que j'appelais de tous mes vœux ne m'apporta que des rêves épouvantables, d'où je sortis, à la nuit tombante, tout baigné de sueur.

Aussi la vieille Victorine, qui avait apporté mon repas, et me regardait, les poings sur les hanches, me dit que j'avais sacré comme un païen, et jargonné dans une langue étrangère.

– Ma fine ! monsieur Jacques – et tout en parlant elle secouait la ruche de son bonnet – vous en disiez pire que cet Ostrogoth qui vous a ramené, après vous avoir estropié, da !

– Mais, Victorine, ce n'est pas lui…

– C'est son cheval, pardine ! mais je vous le demande, monsieur Jacques, est-ce qu'on peut vouloir qu'une bête ait plus de sens qu'un homme ?

– Quand je vous dis, Victorine, que ce n'est pas sa faute, si le cheval…

– Comment, ce n'est pas sa faute ? en voilà bien d'une autre ! Quand on fait courir sa bête comme un véritable « pogriffe » – (je n'ai jamais pu savoir de quelle bête elle voulait parler) – quand on vous la lance dans les jambes des honnêtes gens – et je sais bien ce qui en est, da ! Gaspard m'a conté la chose – de qui est-ce que ça pourrait bien être la faute, si les honnêtes gens roulent dans la poussière et se cassent les jambes ? C'est peut-être leur faute à eux, ou bien au cheval, hein, monsieur

Jacques ? Ne vous mettez pas comme ça en fièvre, ça ne vaut rien pour un malade ! Moi je vous dis qu'on voit bien que ce Méricain vient de l'autre monde : c'est tous des sauvages, dans ce pays, pardine ! qui est-ce qui ne sait pas ça ? et les singes, les popotames, les serpents et le reste ?

Seulement, il y a une chose que je ne comprends pas, continua la bonne femme sans reprendre haleine ; paraît tout de même qu'il y a de ces sauvages qui ne sont pas tout à fait noirs et qui savent parler chrétien, ou à peu près !

Tout en ne décessant pas de jacasser, elle avait soulevé bien doucement mes traversins, en sorte que je me trouvai assis sans peine et sans douleur.

Elle était têtue, la Victorine, il n'y a pas à dire, et elle ne gardait pas sa langue dans sa poche ; mais elle avait bon cœur et bon bras.

Monsieur Duguet étant veuf, c'était la Victorine qui menait la maison et faisait le plus gros de la besogne, laissant le reste au vieux garçon d'écurie et à une jeunesse qu'elle tenait à la cuisine, crainte des galants, à ce que disait Gaspard.

Comme elle avait repris, pendant que je mangeais, le chapitre du capitaine Jones, je trouvai moyen de lui expliquer comment les choses s'étaient passées et comme quoi il n'y avait nullement de la faute du capitaine, si j'en étais réduit à garder le lit.

Alors elle hocha la tête en disant que j'avais été un grand fou que d'aller me faire écraser par un cheval enragé, pour des



gens qui ne m'étaient rien ! Puis elle me remit doucement sur mon dos, comme eût fait ma mère, en déclarant que j'étais un brave garçon, quand même.

– Ça n'empêche, fit-elle encore au moment de sortir avec son plateau, ça n'empêche que cette moitié d'Anglais

aurait mieux fait de rester dans sa « Mérique », de l'autre côté du monde, au lieu de venir en France tout exprès pour estropier des jeunesses qui passent tranquillement leur chemin, da !

Je m'étais remis à sommeiller, quand monsieur René arriva tout radieux ; on voyait à son air qu'il avait obtenu ce qu'il désirait. Mais avant de me parler de ses affaires, il s'enquit affectueusement de mon état et de ce qu'avait dit le médecin, m'encourageant par de bonnes paroles et me réchauffant le cœur de sa franche amitié.

En voyant penché vers moi ce jeune et beau visage, en sentant sa main qui pressait la mienne comme celle d'un frère, je me disais qu'un tel homme valait bien qu'on le suivît jusqu'au bout du monde pour le préserver de tout danger.

– Un ou deux jours de patience, Jacques, et vous serez sur pied ; je connais cela depuis Salins ; étais-je un malade assez patient et résigné, hein, Jacques ? prenez exemple sur moi !

Il disait cela d'une si drôle de manière que je ne pus m'empêcher de rire de bon cœur.

– Comment, mécréant, vous avez l'air d'en douter ? corne-bœuf ! J'en appelle au savant barbier-perruquier qui se donnait pour médecin et qui saigna ma bourse avec tant de sollicitude, de crainte qu'elle ne crevât de pléthore !

– À propos, votre médecin à vous, ce doit être un puits de science, étant de Paris, quel air a-t-il ?

– Quant à ça, monsieur René, il ne paie pas de mine, comme on dit chez nous ! C'est un petit homme, vieux, pas parleur, et qui a l'air de se gêner des gens ; le capitaine Jones l'a un peu rudoyé, je crois, en l'allant quérir ; le pauvre homme avait la mine tout effarouchée en arrivant. Mais il sait son métier, vous pouvez compter, et m'a joliment pansé, sans longs discours !

– À la bonne heure ! vous avez de la chance, Jacques, d'être tombé sur un tel homme ! L'espèce en est rare ! Quand reviendra-t-il vous voir ?

– Demain. Mais votre affaire, monsieur René, si j'ose vous demander… ?

– Osez, mon ami, osez seulement.

– Elle a réussi ? Vous avez vu… ?

– Mieux que cela, Jacques ! s'écria gaiement mon maître en tirant un papier de sa poche. Comme César, d'héroïque mémoire, je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu ! Et voici les trophées de la victoire !

Ce disant il m'étala devant les yeux le papier, qui n'était autre chose qu'une commission de cornette dans la légion des hussards de Lauzun.

– Elle est en route pour l'Amérique, ma légion, dit monsieur René en repliant son papier. – Si vous tenez absolument à vous battre, m'a dit monsieur de Ségur en riant, tâchez de la rattraper ! seulement, tous les navires de l'État sont employés au transport de l'armée de secours, ou en croisière aux Antilles. Bah ! poursuivit monsieur René avec entrain, je trouverai bien à fréter quelque barque pour courir après « ma légion » !

Il disait ces deux mots « ma légion » de l'air fier d'un enfant qui a reçu un sabre de bois !

– Monsieur le cornette, dis-je, aussi joyeux que lui, j'ai quelque chose de mieux à vous offrir qu'une mauvaise barque de pêcheur.

Monsieur René me regarda avec inquiétude, croyant que j'avais la cervelle détraquée.

– Que diriez-vous, poursuivis-je, d'une corvette bien commandée, qui marche comme le vent, et où je suis canonnier ? Elle n'attend…

– Ah ! ça Jacques, est-ce que vous battez la campagne ? vous avez des yeux qui brillent comme des vers-luisants !

Ce disant, monsieur René prit mon poignet pour me tâter le pouls.

– Non, non ! fis-je en riant ; je suis dans mon bon sens. La corvette que je veux dire…

– Trente-six canons, soixante hommes d'équipage, sans compter ce canonnier-là !

Le capitaine Jones était sur le seuil et nous regardait d'un air de bonne humeur.

– Mille sabords ! fit-il en refermant la porte, après avoir regardé dans l'escalier ; il m'a fallu prendre votre cabine à l'abordage ! Une donzelle mûre, aussi mal rasée qu'un vieux gabier – le second du commandant de cette cassine, je pense ! – m'a lâché une bordée qui a failli me couler ! Bombes et mitraille ! quelle langue ! elle m'en veut à mort, Jacques, de ce qui vous est arrivé, et prétendait m'empêcher de passer. C'est une brave femme, conclut-il en riant de bon cœur, bien qu'elle m'ait traité d'Ostrogoth et de Méricain de l'autre monde !

– Vous parliez de ma corvette : à votre service, monsieur le baron ! Dans quatre jours je remets à la voile pour l'Amérique. Voulez-vous être du voyage et batailler en route pour vous entretenir la main ? Voilà un de mes canonniers qui n'attend que d'être sorti de l'infirmerie pour embarquer !

On peut croire que monsieur René ne fit pas de compliments pour accepter l'offre du capitaine Jones, lequel le félicita de la commission qu'il avait obtenue, et gagna le cœur de mon maître, en lui disant qu'il avait grand'raison d'aller combattre,

comme avait fait son père, pour la gloire de la France et la confusion de l'Angleterre.

CHAPITRE XIII

Grâce au bon Dieu qui m'a donné une charpente solide, et au bon médecin, monsieur Chauvet, qui fit de son mieux pour la remettre en état, j'étais guéri au bout de trois jours ! Que le genou fût encore quelque peu raide et faible, ça se comprend.

– C'est une affaire de temps, me dit monsieur Chauvet à sa dernière visite. Moyennant deux frictions par jour de l'onguent que voici, et cela pendant une quinzaine, votre genou deviendra fort et libre comme devant.

Dès le lendemain de l'accident, le capitaine Jones était arrivé à notre hôtellerie avec un valet chargé de son bagage, en disant gaiement :

– La cambuse me plaît et le cambusier aussi, sans parler de la cambusière, avec qui je pourrai me donner l'agrément d'échanger quelques bordées pour m'entretenir la main. Dans ce pays de terriens, je serais capable de me rouiller ; bombes et mitraille ! Une bonne petite escarmouche de temps à autre avec la Victorine, voilà ce qu'il me faut pour me fouetter le sang et maintenir mon baromètre au beau fixe. Sans cela, mille sabords ! je deviendrais hargneux comme un requin à jeun !

Entre lui et monsieur René, le temps ne pouvait me paraître long : l'un ou l'autre était toujours auprès de moi, et souvent les deux ensembles !

Quand mon jeune maître n'était pas dehors pour ses préparatifs de départ, il s'entretenait en ma présence avec le capitaine, de la corvette que nous allions monter, de son équipage et de ses campagnes, de la traversée et de la guerre d'Amérique. Moi, j'écoutais de toutes mes oreilles, et tout cela me montait tellement la tête, que j'en oubliais quasi le pays, la maison et les miens. Quant à la recommandation de mon père de ne pas m'engager comme soldat, j'y pensais bien, parce qu'elle me gênait, comme le chien est gêné par la chaîne qui le retient à sa niche.

Je ne pouvais pas quitter monsieur René : j'étais engagé à son service, et je n'avais rien de mieux à faire, puisqu'il me fallait demeurer quelque temps loin du pays. À cela, mon père ne pouvait rien avoir à redire. D'ailleurs j'aimais trop mon jeune maître pour m'en séparer juste au moment où il pourrait avoir le plus besoin de mes services. S'il allait être blessé, s'il tombait malade, qui le soignerait avec plus d'affection que moi ? Mais suivre simplement comme domestique un officier qui part pour la guerre, c'est vexant pour un garçon de vingt-deux ans, vigoureux, en bonne santé, et qui sait manier un mousquet et un sabre !

Est-ce que je n'aurais pas l'air d'un couard qui a peur pour sa peau ?

Ce que c'est pourtant que les jeunes gens ! Quand quelqu'un ou quelque chose les empêche de n'en faire qu'à leur tête, les voilà qui se croient bien malheureux, qui se regimbent et qui cherchent des biais pour en venir à leurs fins !

C'est juste comme les petits enfants : parce que leur mère ne veut pas les laisser toucher à la lampe ou manier un couteau, ils se lamentent et n'ont ni paix ni repos qu'ils ne se soient brûlés ou tailladés de la bonne manière. Moi, par exemple, j'en venais, Dieu me pardonne ! à regretter que la lettre de mon père m'eût trouvé à Paris !

À propos de lettre, je revins à penser à celle de Philippe Grellet qui était restée dans ma poche, et je priai monsieur René de me la donner.

En la cherchant dans mon habit, il tomba d'abord sur celle de mon père, et me demanda, quand je la lui rendis en disant que ce n'était pas celle-là, s'il pouvait y jeter un coup d'œil.

– La lettre d'un père, ce doit être bon à lire ! me dit-il d'un air si triste, que je n'osai pas dire non, quand même il y avait là dedans une ou deux choses qui pouvaient peut-être ne pas trop lui plaire.

Pendant que je lisais celle du brigadier qui ne me parlait guère que de la visite de mon père et de Claude, je ne pouvais pas m'empêcher de glisser du côté de monsieur René un regard inquiet. Par moments il paraissait tout ému, puis il souriait d'un air de bonne humeur ; alors je me disais : il en est au chapitre de ma ressemblance avec Claude, ou bien à celui de l'oncle Isaac et de sa « couégnarde » de sacripants ! Mais qu'est-ce qu'il va penser en lisant ce que le père me demande à l'endroit de mes gages ? et ce qu'il dit des nobles de France qui ne rêvent que plaies et bosses ? Monsieur René est « dans le cas » de prendre la mouche et de te planter là pour aller se faire tuer tout seul en Amérique, surtout quand il verra que le père a peur comme du feu de te voir t'engager !

Mais je ne pus surprendre aucun mécontentement sur le visage de mon jeune maître. Il finit tranquillement la lettre, rit de bon cœur au post-scriptum où le père me parlait de la perversité des bœufs de Jacques Porret, et de la ruse naturelle des Bérochaux, puis la remit dans mon habit après l'avoir repliée.

Moi, je feignais d'être fort intéressé par la lettre de Philippe Grellet et je n'osais pas lever le nez. Monsieur René attendait patiemment que j'eusse fini pour m'adresser la parole. Ça ne pouvait durer longtemps. Il me fallut bien enfin avoir l'air d'arriver au bout de ma lecture.

– Quand vous répondrez à votre père, mon cher Jacques, me dit alors monsieur René avec affection, présentez-lui tous mes respects : c'est un digne homme, un homme de cœur et de grand sens. On voit qu'il a plus d'expérience de la vie que nous autres jeunes têtes à l'évent ! Je vous mets dans le même sac que moi, Jacques, et pour cause : pourquoi n'avons-nous songé ni l'un ni l'autre à la question de vos gages ? Quels francs étourdis ! Cornebœuf ! Jacques, vous qui êtes mon aîné, ne deviez-vous pas… ? Mais non, à tout prendre, c'est moi qui suis le seul coupable, car enfin ce n'était pas à vous à m'en parler le premier.

– Mais si, monsieur le bâton ! en s'engageant, un valet…

– Mais non, monsieur le raisonneur ! en vous engageant, moi, le maître, je devais vous dire :

– Vos gages s'élèveront à tant par mois. Au fait, je n'ai pas la moindre idée de ce que mon oncle de Fourvières payait à Alain. J'imagine que ce ne devait pas être grand-chose, attendu qu'en philosophe accompli, ce digne oncle aimait sa bourse autant que sa personne ! Comme, grâce au ciel ! nous ne sommes philosophes ni l'un ni l'autre, Jacques, dites-moi tout uniment ce qu'il vous paraît raisonnable que je vous compte par jour, par semaine ou par mois pour vos services.

– Mais, monsieur René, dis-je dans un grand embarras, ce n'est pas si aisé à dire ! Ça dépend…

– De quoi ? de ma bourse ? allez de l'avant, Jacques, elle est honnêtement garnie.

– Ce n'est pas tout à fait ce que je voulais dire, repris-je en rougissant : mais je n'ai jamais su ce qu'on paie un laquais. La besogne que j'ai à faire auprès de vous, et rien, c'est à peu près la même chose ! En conscience, je ne gagne que la nourriture et le logis, et encore !

– Ta, ta, ta ! maître Jacques, ça ne prendra pas ! Que dirait votre père, si je vous payais de cette monnaie-là ? Savez-vous ? Monsieur Duguet qui s'y entend mieux que nous, fixera lui-même vos gages !

– Mais, monsieur René…

– Taisez-vous, mauvaise tête ! ou j'écris à votre père que, ne pouvant avoir le dernier mot avec son raisonneur de fils, j'ai dû le mettre à la porte, au moment où il m'eût pu être grandement utile !

– Oh ! voilà, monsieur le baron, dis-je en feignant un grand sérieux, qui sait s'il ne serait point fort aise de me voir quitter le service d'un officier partant pour la guerre, lui qui appréhende tellement que son fils ne s'engage comme soldat !

Ce n'était qu'un badinage, mais je le regrettai aussitôt en voyant que monsieur René prenait l'alarme, et me regardait d'un air tout triste.

– Est-ce que vous songeriez vraiment à me quitter, Jacques ? dit-il en me saisissant la main.

– Oh ! non, monsieur René, vous savez bien que non ! Mon père ne me défend pas de vous suivre, mais seulement de m'engager à l'armée. Par exemple, ça me fait assez « bisquer », comme on dit chez nous ! Regarder de loin les autres se battre, et être obligé de se croiser les bras, n'est-ce pas vexant ? Si je ne vous aimais pas tant, je crois que je resterais en France !

– Je me mets bien à votre place, mon cher Jacques, fit monsieur René tout soulagé. Mais je n'en comprends pas moins votre père ! il a raison, voyez-vous ! pourquoi est-ce que vous vous battriez contre les Anglais, en fin de compte ? Ils ne vous ont jamais fait de mal, à vous ; pour moi, c'est autre chose ; il m'ont tué mon père ! et puis je suis Français : est-ce que cela ne suffît pas pour que je les déteste cordialement ? Vous ne savez peut-être pas, Jacques, qu'ils nous ont volé le Canada, les Indes

et je ne sais combien de colonies dans les Antilles ; qu'ils ont forcé le roi de France à leur céder l'Acadie, entre le Canada et Terre-Neuve, et qu'ils en ont chassé les habitants, des colons français, en mettant le feu à leurs villages ! Non, voyez-vous, Jacques, depuis les vieilles histoires du temps de Jeanne d'Arc, les Français et les Anglais ne peuvent pas se souffrir ; c'est dans le sang des deux races, et il est tout naturel qu'ils ne perdent aucune occasion de se mesurer !

Une fois que monsieur René avait entamé ce chapitre, il parlait comme un livre et en avait pour longtemps. D'abord je l'écoutai avec attention narrer les mauvais tours que les Anglais avaient joué à la France, quasi depuis le déluge, et comme quoi un certain Duguesclin, fort comme un ours, leur avait rendu la monnaie de leur pièce ; mais à la longue cette musique finit par m'assoupir ; par respect pour monsieur René qui allait toujours, je tâchais de tenir mes yeux ouverts, et j'attrapais par-ci par là quelques noms et quelques bribes de ses histoires ; mais on aurait pu me menacer du gibet pour me faire dire si Franklin était ou non un proche parent de Duguesclin, que je serais resté bouche close. Il y avait aussi des noms qui se ressemblaient comme des gouttes d'eau : Montluc, Montcalm, Montréal, des coups d'épée et de canon qui n'en finissaient pas, sur terre et sur mer, en Amérique, aux Indes, partout ! Il y avait un certain bailli qui était amiral, ce que je n'avais jamais entendu dire, et qui en faisait voir de cruelles aux Anglais ; il y avait aussi un Irlandais qui avait une rude dent contre eux, et faisait le sec et le vert pour les chasser de l'Inde : mais je ne pourrais plus dire si c'était le bailli qui s'appelait Lally-Tollendal et l'irlandais Suffren, ou bien si c'était le contraire.

Je dois avoir fini par m'endormir tout à fait, parce que je n'ai pas souvenir du moment où monsieur René sortit de ma chambre ; le fait est qu'il n'y était plus quand la Victorine y entra pour m'apporter mon repas du soir.

Le lendemain, veille de notre départ, monsieur Chauvet m'ayant permis de me lever, et pansé une dernière fois, j'en profitai pour écrire à la maison ce qui suit :

« Mon cher père,

» J'ai bien reçu votre honorée du treize de ce mois, à laquelle je réponds présentement, avant de partir pour l'Amérique. Monsieur le baron, mon maître, a été nommé cornette de cavalerie et s'en va faire la guerre aux Anglais ; mais comme vous m'avez marqué dans votre lettre qu'il vous déplairait de me voir aussi m'engager, je n'accompagne monsieur René que comme son domestique, et il me donne avec l'entretien deux écus de trois livres par semaine. Je n'aurais pas gagné un salaire pareil si je m'étais engagé comme vigneron ou valet de ferme, et la besogne eût été autrement pénible que de soigner un cheval et tenir des vêtements au propre ! Pour ce qui est du cheval je n'aurai même plus à m'en occuper d'ici à longtemps, puisque nous allons passer la mer. Monsieur René va vendre les deux siens, ayant dessein de gagner le Havre par le coche de Rouen, avec monsieur le capitaine Jones qui ne veut pas entendre parler de faire la route à cheval. Ceci me fait penser que vous ne savez pas encore qui est ce capitaine dont je parle.

» C'est un corsaire d'Amérique qui bataille sur mer contre les Anglais et qui a poussé une pointe jusqu'ici pour faire une visite au roi de France, ni plus ni moins que si vous alliez dire bonjour en passant à monsieur le châtelain de Boudry et conseiller d'État François de Perrot, en son logis, à Neuchâtel. Et il paraît qu'on lui a fait honneur, à Versailles, puisqu'on le ramenait dans la voiture du comte d'Artois, frère de Sa Majesté.

» Nous étions justement en route pour Versailles, monsieur René et moi, et à mi-chemin nous avons rencontré ce carrosse qui allait comme le vent parce que le cheval était emporté et que le cocher n'en était plus maître. J'ai eu la chance de pouvoir

l'arrêter avant une descente, en bas de laquelle tout aurait été mis en miettes, gens, cheval et voiture. Moi, j'en ai été quitte pour un genou raide ; mais présentement il est guéri ou à peu près.

» Quand même je n'avais pas grand mal, le capitaine Jones a voulu à toute force me ramener à Paris. Imaginez-vous ça : votre Jacques étalé sur les coussins de velours de Son Altesse royale, comme un grand seigneur de la cour !

» Ce capitaine est le meilleur homme du monde, malgré qu'il parle avec une grosse voix et des jurons de marin qui résonnent comme ceux de l'oncle Isaac. Il veut nous emmener en Amérique sur son navire, sans que cela nous coûte rien.

» Vous n'êtes pas sans savoir par les gazettes que le roi de France s'est allié avec les insurgents américains pour leur aider à chasser les Anglais des États-Unis. Il paraît que le roi d'Angleterre ou son Parlement, ce qui est la même chose, voulait leur mettre sur le dos des impôts fous, contre tout droit et toute justice, puisque ces colons avaient depuis les temps anciens des chartes de franchises comme nos bourgeoisies. À leur place, qui est-ce qui ne se serait pas regimbé ? Ils ont d'abord réclamé honnêtement, en sujets respectueux, le maintien de leurs privilèges. Puis quand ils ont vu qu'on ne les écoutait pas, ils ont juré de chasser les Anglais et de se gouverner tout seuls. Les Français, qui ont une vieille dent contre l'Angleterre, à propos de l'histoire du Canada et des autres colonies, ont commencé par envoyer de l'argent en cachette aux insurgents. À présent ils s'en mêlent pour tout de bon, et vont donner un fameux coup de main, avec leurs dix mille hommes, à ces Américains qui ne manquent pas plus de courage que de bon vouloir, mais qui ne sont que des miliciens mal équipés, mal armés et sans pratique de la guerre.

» Parmi ces dix mille Français, il y a un corps de cavalerie qu'on appelle la légion des hussards de Lauzun ; c'est celle où

monsieur René est nommé cornette, et c'est pour la rattraper que nous partons demain.

» Je suis plus heureux que je ne peux dire de n'avoir pas sur la conscience la mort d'Antoine Coste, et c'est de tout mon cœur que je voudrais le voir bientôt guéri, pour lui et pour sa mère, autant que pour moi. Si on pouvait lui dire ça de ma part, j'en serais bien aise.

» Philippe Grellet m'a écrit une bonne lettre, où il ne me parle que de vous et de Claude. Ce serait faire une grande charité que de l'aller visiter quand vous pourrez, l'un ou l'autre. Ça lui aiderait à supporter la vie dans ce triste trou du Chauffaud, de voir de temps en temps des visages amis et de pouvoir parler du pays natal.

» Ah ! l'amitié, c'est une belle chose et qui réchauffe le cœur ! on ne pourrait assez savoir gré au bon Dieu de nous l'avoir donnée pour nous rendre la vie plus douce et nous consoler dans les mauvais jours. Par exemple, vous ne sauriez vous imaginer comme monsieur René est bon pour moi et quelle amitié il me marque !

» Il m'a fallu lui laisser lire votre lettre, et il m'a bien recommandé de vous présenter ses respects, disant que mon père est un homme de cœur et de sens, ce qui m'a fait un grand plaisir. Quelque chose qui vous en fera encore davantage et à ma mère aussi, c'est qu'il vous a fort approuvé de ne me pas laisser m'enrôler. Pour dire toute la vérité, cette défense m'avait fait mal au cœur. Mais monsieur René m'a parlé raison et m'a fait comprendre que de ce qu'il allait faire la guerre, il ne s'en suivait pas que je devais m'en mêler aussi ; que les affaires des Français, des Anglais et des Américains ne me regardaient pas et que c'était une vieille querelle à vider entre eux. Tout à fait votre sentiment, comme vous voyez.

» Par ainsi, vous ne devez pas être en peine de moi de ce côté-là !

» Je pense que ma mère s'inquiète de mon linge : elle peut se tranquilliser, je m'en suis fourni ici, et comme c'est la Victorine, une brave vieille servante de l'hôtellerie, qui l'a choisi, il doit être de qualité.

» À propos d'amis, en voilà un bon que le cousin Guillaume, qui se fait mettre en cage pour m'avoir défendu ! J'aurais voulu le voir « peloter » cette mauvaise pièce de Duvanel ! Brave garçon, va ! si seulement il avait eu la chance d'avoir comme Claude et moi, un père qui l'eût mis en garde contre la boisson ! En le saluant amicalement de ma part, dites-lui de ne plus se faire mettre au château pour des propos de mauvaise langue. Des êtres comme ce Duvanel, ça ne vaut pas qu'on se fasse du mauvais sang pour eux. C'est pervers de nature comme les bœufs à Jacques Porret ! À propos de ces bêtes, à votre place, savez-vous ce que je ferais ? Je les engraisserais pour le boucher, parce que, les revendre à une foire, ce serait en « enrosser » quelqu'un d'autre. Je « m'étonne » si Jacques Porret est content des nôtres ? ils avaient bien aussi leurs petits défauts, il me semble. Après tout, pourquoi est-ce que les bœufs seraient parfaits, puisque les hommes qui ont de la raison ne le sont pas ?

» Ma lettre est déjà bien longue et je n'ai pas dit le demi-quart de ce que j'ai dans le cœur. Mais il y a tant de choses qu'on ne peut pas dire dans une lettre ! et puis on y pense souvent trop tard, après qu'elle est partie.

» Si seulement je pouvais vous voir tous, père, mère, Claude, l'oncle Isaac, et Bôle, et le lac, quand ce ne serait que cinq minutes, comme j'aurais le cœur moins gros !

» Mais, à quoi sert de le dire ? c'est de ces choses, comme vous disiez, qu'on ferait mieux de laisser au fond de l'encrier.

» Je vais me trouver longtemps sans nouvelles de la maison ; ça me manquera terriblement. Il paraît qu'il faut bien six semaines pour arriver en Amérique, si le vent ne vous chicane

pas, sans parler des Anglais qui pourraient bien nous forcer à faire des crochets. Une fois là, je vous écrirai tout de suite ; mais tout ça prendra du temps, jusqu'à ce qu'un vaisseau se trouve pour apporter ma lettre en France, et qu'elle vous parvienne ! Par ainsi, il ne faudra pas vous faire du souci et toutes sortes d'idées de malheur, si vous êtes des mois avant d'entendre parler de moi.

» Le bon Dieu veuille vous garder tous et vous donner la santé et toute sorte de prospérité.

» Votre fils respectueux,

» Jacques Gribolet. »

CHAPITRE XIV

En contant jusqu'au bout mes aventures de jeunesse par le menu, et jour par jour, il me faudrait des rames de papier et des tonnelets d'encre pour les mettre par écrit, sans compter le temps qui y passerait.

C'est pourquoi, tout considéré, je tâcherais dorénavant de ne plus faire le narré que des choses marquantes qui me sont arrivées.

De mon ébahissement à la vue de ce grand port du Havre, de cette masse de barques, bateaux, navires de toutes formes et de toutes grandeurs, avec leur forêt emmêlée de mâts et de cordage, je ne dirai rien, non plus que de l'effet que fit sur moi cette mer sans fin qui semble s'avancer sur vous en roulant ses grandes vagues quasi vertes, avec un grondement continuel.

Dix jours après notre départ de Paris, nous étions en pleine mer, c'est-à-dire que la terre de France avait disparu et qu'on ne voyait plus que le ciel et l'eau, ce qui me fit d'abord un drôle d'effet, comme si on m'avait coupé le souffle. Mais on s'habitue à tout, même au mouvement continuel du vaisseau, qui ne file jamais tranquillement devant lui, mais se balance comme un canard à droite et à gauche. Ce doit être cela qui donna à monsieur René un mal de cœur épouvantable, au point qu'on aurait dit qu'il allait rendre l'âme avec le reste ! Deux jours durant, il fut si malade que j'en eusse été fort alarmé, si le capitaine ne m'eût rassuré en me disant que ce mal de mer, ainsi qu'on le

nomme, n'est nullement dangereux, et que la plupart des gens qui n'ont pas accoutumé la mer y sont sujets. Pour mon compte, le roulis du vaisseau, comme les marins appellent ce balancement, ne me joua d'autre tour que de me faire choir rudement plus d'une fois, au grand amusement de l'équipage, mais sans mauvaises suites. Mon genou était guéri, et bientôt j'eus appris à cheminer sur le pont et dans les cabines, sans prêter à rire aux matelots.



Le plus grand nombre de ceux-ci étaient américains et ne savaient que l'anglais. Il y en avait pourtant une demi-douzaine qui parlaient français : c'étaient des Canadiens, sujets de l'Angleterre, mais restés Français par le cœur. Le capitaine les tenait pour ses meilleurs hommes, surtout quand il s'agissait de combattre, parce que les Anglais étaient leurs bêtes noires.

C'est l'un d'entre eux, le contre-maître Michelet, qui m'apprit la manœuvre des caronades, comme on appelle les pièces de canon des vaisseaux, et il se présenta plus d'une occasion de m'y exercer d'une manière profitable. Une semaine après notre départ du Havre, par un assez gros temps, nous fîmes rencontre de plusieurs grands navires ennemis qui prétendaient nous barrer le chemin. Mais le capitaine Jones manœuvra avec tant d'habileté et d'audace, qu'ils n'en furent pas les bons marchands et n'essayèrent pas de nous donner la chasse après avoir eu leurs agrès et leurs voiles hachés par la mitraille de nos trente-six canons.

Monsieur René, qui brûlait d'en venir aux mains de plus près, fut fort désappointé de voir que le capitaine Jones poursuivait sa route, au lieu de prendre quelqu'un de ces navires à l'abordage.

– Le temps me presse, répondit le capitaine ; j'ai des dépêches importantes à remettre au Congrès ; elles courraient grand risque de ne jamais toucher au port, si je me crochais avec ces frégates.

Je n'aurais jamais cru le capitaine si prudent, et pour dire le vrai, si sensé ! Je l'avais tenu jusqu'alors pour un de ces cerveaux brûlés qui se fourrent la tête la première dans un guêpier sans savoir comment ils l'en sortiront. Sur le pont de son navire, c'était un tout autre homme qu'à Paris, plus calme, moins parleur, ayant l'œil à tout et menant tout son monde à la baguette. On voyait que personne ne se serait avisé de broncher, ni de se regimber quand il avait donné quelque ordre. Pourtant l'équipage était fou de lui, à ce que me dit Michelet, le Canadien, et se serait fait hacher pour lui être agréable.

Huit jours après, il nous arriva quelque chose qui ne me fit pas voir la guerre en beau, surtout comme elle est pratiquée sur mer.

Un beau matin, au lever du jour, la vigie, comme s'appelle le matelot qui est de faction au bout d'un mât pour guetter tout ce qui se passe en mer, signala un navire qui marchait en sens contraire de notre route ; il paraît que c'était un vaisseau marchand portant le pavillon anglais. En l'apprenant, le capitaine commanda au timonier de gouverner de ce côté pour lui donner la chasse. Le vent était favorable et la corvette était une autre marcheuse que ce lourd bâtiment. Aussi l'Anglais eut beau faire force de voiles et se couvrir de toile jusqu'au haut des mâts, en moins d'une heure notre corvette l'eut rattrapé. Quand nous fûmes à portée de canon, le capitaine lui fit envoyer un boulet pour l'obliger à s'arrêter. Monsieur René et moi, nous n'avions rien à commander, mais il nous semblait à tous deux que c'était une drôle de manière d'agir, que de s'attaquer à un pauvre diable de marchand qui ne devait pas être de force à se défendre contre un navire armé comme le nôtre. Si le capitaine m'avait

commandé de pointer la pièce et de tirer sur l'Anglais, j'aurais mis tout net les mains dans mes poches.

Les matelots, eux, avaient l'air de trouver cela tout naturel ; sans doute que c'était leur devoir d'obéir sans raisonner ; mais on voyait que cette chasse était de leur goût.

Le boulet avait ricoché sur l'eau, à quelques pieds du vaisseau marchand ; peut-être que le capitaine Jones n'avait eu dessein que de l'effrayer pour le contraindre à s'arrêter. Mais l'Anglais avait du nerf : il riposta sur-le-champ, en envoyant à travers nos cordages un boulet qui troua les voiles en coupant quelques agrès. Comme j'avais déjà entendu siffler les boulets anglais dans nos escarmouches avec les vaisseaux de guerre, celui-là ne me fit pas baisser la tête comme les premiers.

Le capitaine Jones, debout sur la dunette, lâcha un gros juron et donna d'une voix de tonnerre un ordre aux canonniers. C'était en anglais, naturellement : mais nous en comprîmes bien vite le sens en voyant pointer six des caronades en batterie sur le pont. Quand la fumée des coups se fut dissipée, le vaisseau anglais, ses voiles en lambeaux, ses cordages coupés, était presque arrêté et la corvette arrivant sur lui, s'accrocha aussitôt à ses flancs.

Il n'y avait qu'une quinzaine d'hommes d'équipage, qui n'essayèrent pas de se défendre, quand les Américains sautèrent sur leur pont, la hache ou le sabre au poing.

Jamais je n'oublierai la figure désespérée de leur capitaine, un homme à barbe grisonnante, quand un des Américains abattit le pavillon anglais et le jeta à la mer !

Le vieux marin fit un mouvement de colère ; je crus qu'il allait tomber sur le matelot ; mais il se retint et alla s'appuyer contre un mât en croisant les bras d'un air sombre.

– Allons-nous-en, Jacques ! me dit monsieur René avec dégoût, en m'attirant vers l'entrepont de la corvette. J'ai honte

de voir faire la guerre de cette façon. Que ce soit la coutume sur mer, c'est possible ! Mais les pirates ne font pas autrement. Les voilà qui vont piller le navire.

– Ma foi ! je suis comme vous, répondis-je en descendant l'escalier ; c'est une vilenie, et je n'aurais pas cru ça de monsieur Jones ! Ces corsaires ne se battent pas rien que pour l'honneur, à ce qu'il paraît ; mais aussi pour les profits !

S'il y a une chose qui fasse mal au cœur à un honnête homme, c'est de voir quelqu'un qu'il estimait commettre une vilaine action.

De ce jour il y eut entre le capitaine Jones et nous deux, monsieur René et moi, une gêne manifeste.

Mon maître n'avait pu, dans sa généreuse indignation, lui cacher ses idées à l'endroit de cette affaire, et le capitaine lui avait répondu avec politesse :

– Monsieur le baron, un corsaire ne fait pas du sentiment ; tout ennemi est de bonne prise ! une fois en guerre on se fait tout le mal possible, et c'est à deux de jeu : les Anglais ne ménagent pas notre commerce, pourquoi ne chercherions-nous pas à ruiner le leur ? c'est la guerre, que voulez-vous !

Monsieur René avait riposté avec la vivacité d'un jeune homme qui ne connaît pas le monde et qui ne raisonne qu'avec un cœur chaud et droit :

– Que s'il avait pensé qu'en guerre on s'attaquât aux gens inoffensifs et incapables de se défendre, il se serait bien gardé de venir en Amérique pour être mêlé à des vilenies pareilles !

Jamais les sourcils du corsaire ne s'étaient froncés comme ils le firent à l'ouïe de ces paroles audacieuses et fières du jeune gentilhomme.

Mais il se contint et haussa les épaules en disant d'un ton plus calme que je n'eusse cru :

– Ne nous querellons pas, monsieur le baron ; nous ne voyons pas les choses avec les mêmes lunettes : vous n'avez pas vingt ans et j'en ai quarante ; il y a quinze ans que je cours les mers, et vous faites votre première croisière ; vous êtes Français et gentilhomme, je suis Américain et roturier, citoyen du Nouveau-Monde et d'un état tout neuf, quand vous êtes le représentant du vieux continent et d'une de ses plus vieilles monarchies ! Brisons là et parlons d'autre chose.

Monsieur René, qui était la bonté même, voulut lui faire des excuses d'avoir été trop vif, tout en maintenant sa manière de voir.

Le capitaine fit un signe d'impatience, lâcha un de ses jurons de mer et tourna sur les talons, pour aller observer le ciel et la mer.

Ce jour-là, il était dit que tout allait se brouiller, les amis et le temps, et que la capture du navire anglais nous porterait malheur. Le ciel jusqu'alors serein se couvrait lentement d'épais nuages noirs, qui semblaient monter de la mer pour s'étendre peu à peu au-dessus de nos têtes comme s'ils allaient nous écraser. L'air était devenu chaud et lourd, et le vent s'était arrêté tout d'un coup ; aussi les voiles de la corvette pendaient en clapotant lourdement contre les mâts et nous ne marchions pour ainsi dire plus. Derrière nous, le vaisseau anglais, amarré au nôtre, avait l'air d'un oiseau de malheur, avec sa voilure déchirée et ses agrès en désordre qu'une quinzaine de matelots américains étaient occupés à réparer tant bien que mal, avec l'aide de quelques-uns des Anglais. Les autres, avec leur capitaine, étaient logés dans notre entrepont, sous la garde d'une escouade de matelots armés de mousquets. On aurait pris la mer pour une grande flaque d'huile. Pourtant, bien loin en avant, là où le ciel semblait toucher la mer, il y avait une longue ligne blanche qui ne devait rien présager de bon, car quand le capitaine l'aperçut, il donna d'une voix de tonnerre l'ordre de serrer les voiles. En un clin d'œil, une vingtaine d'hommes eut grimpé

comme une bande d'écureuils dans la mâture, et si bien enroulé toute la voilure, qu'il n'en resta pas la grandeur d'un mouchoir de poche. Le même signal avait été lancé par un coup de sifflet aux matelots qui étaient sur le vaisseau capturé. Mais la manœuvre ne put s'y faire aussi vite, à cause du désordre des cordages. Il y avait encore des lambeaux de toile au bout des vergues, quand un terrible coup de vent s'abattit sur nous, en même temps que la mer se soulevait tout à coup en longues lames, avec un grondement sourd. Bien qu'il fût à peu près midi, il faisait obscur comme après le coucher du soleil. Jamais je n'avais vu semblable chose, et jamais non plus la corvette n'avait dansé pareillement sur les vagues. Le capitaine fit couper l'amarre avec laquelle on remorquait le vaisseau anglais, de peur, sans doute, qu'il ne vînt, dans le désordre et la fureur des vagues, se jeter sur l'arrière de son propre navire ; en même temps, il se mettait lui-même à la barre du gouvernail pour éloigner les deux bâtiments l'un de l'autre. C'était alors que le capitaine Jones était beau à voir, et monsieur René l'admirait comme moi.

Ferme comme un roc, sa figure calme et fière semblant défier la tempête, on aurait dit qu'il trouvait un plaisir sauvage à lutter contre elle.

Quoique sans voiles, la corvette filait comme une flèche devant la tempête, ou plutôt comme une pierre qui ricoche, car elle était tantôt au sommet d'une montagne d'eau, tantôt dans un gouffre noir.

Pour ne pas être emporté par la violence du vent, ou par les masses d'eau qui balayaient le pont par moments, il fallait s'accrocher à quelque objet solide.

C'est ce que nous faisions monsieur René et moi, aimant mieux rester là que de nous enfermer sous le pont. Le navire anglais n'était plus visible : la tempête l'avait sans doute emporté d'un autre côté.

Au lieu de faire mine de s'apaiser, l'ouragan augmentait toujours ; bientôt le tonnerre s'en mêla et l'obscurité devint presque complète. Je me disais que la fin du monde ne devait pas être pire ! Le vent vous coupait le souffle, les éclairs vous aveuglaient ; un bruit épouvantable vous remplissait les oreilles.

Je ne me rappelle plus rien qu'un terrible coup de tonnerre, une lumière éclatante et un choc violent qui me fait perdre l'usage de mes sens pour quelques instants. Quand je reviens à moi, c'est plongé dans l'eau jusqu'au cou et embarrassé dans des cordages qui me tiennent accroché à un gros éclat de bois, un débris de mât ou de vergue ! Et monsieur René, et la corvette ! Plus rien ! Je crie de toute ma force ; mais j'entends à peine ma voix au milieu du tumulte des vagues qui me roulent et me ballottent comme une misérable plume. Il faut que j'aie été arraché du pont du navire avec ces débris. Est-ce que la foudre a frappé un mât ? Je m'accroche en désespéré à ces cordes et à cette pièce de bois qui m'ont empêché de couler à fond, et je parviens à m'élever un peu plus au-dessus de l'eau, car à tout moment une vague me submerge et m'étouffe.

Sans ces épaves qui ont été jetées à la mer avec moi, j'étais perdu ! j'ai beau savoir nager, cela ne m'eût pas servi à grand-chose, et combien de temps aurais-je pu me soutenir sur l'eau avec une mer pareille !

La tempête se démena bien deux grandes heures avec la même rage. Peut-être aussi que l'affreuse situation où je me trouvais, me faisait paraître le temps plus long qu'il n'était.

Ce qui commença à m'apporter quelque soulagement, ce fut le retour de la lumière. Puis les éclats du tonnerre cessèrent peu à peu ; une éclaircie se fit dans le ciel, le vent diminua de violence ; mais la fureur des vagues fut plus longue à s'apaiser que je ne l'eusse voulu. Ce n'est pas que je courusse le danger de couler ; je me tenais solidement aux débris qui m'avaient sauvé, mais ces vagues, hautes comme des collines, m'empêchaient d'observer la mer, et on comprend que j'avais hâte de chercher à

découvrir la corvette. Hélas ! à mesure qu'elles diminuaient en hauteur et que mon regard pouvait fouiller l'immense étendue d'eau qui m'entourait, le cœur me défaillait toujours plus, car on ne voyait rien qui ressemblât à un navire !

Dieu sait où la corvette avait été emportée pendant que j'étais lancé à la mer ! avec un vent pareil, on fait des lieues de chemin en quelques minutes ! Et monsieur René n'avait-il point éprouvé le même sort que moi ? Mais non, nous étions assez près l'un de l'autre ; s'il eût été balayé du pont comme moi par cette vergue fracassée, il eût été enveloppé dans les mêmes débris. Non ! il était sûrement demeuré sur la corvette, où il devait gémir sur mon sort, pensant que j'avais été tué et noyé dans ma chute. C'était si croyable, que le capitaine Jones ne pouvant supposer que j'en eusse réchappé, ne se mettrait pas à ma recherche, de sorte que j'étais condamné à périr misérablement de faim et même de soif au milieu de cette masse d'eau salée.

Je frissonnai à cette pensée, et je pense que l'homme le plus courageux du monde eût fait comme moi. C'est alors, quand on se voit abandonné des hommes, et que la mort vous entoure, une mort certaine et affreuse, qu'on joint les mains avec angoisse, et que, fût-on l'homme le plus impie de la terre, on crie : Mon Dieu ! en regardant le ciel.

Je n'étais pas un impie, mais peut-être ne pensais-je pas assez souvent qu'il y a un autre monde que celui-ci, et que si nous vivons quelques années sur la terre, c'est pour nous préparer à vivre pour toujours dans le ciel.

J'avais cru jusqu'alors, Dieu me pardonne mon orgueil ! que parce que je n'étais ni un ivrogne ni un débauché, ni un voleur, ni un menteur, parce que j'assistais régulièrement aux sermons de monsieur Bonhôte et à ses catéchismes, bien qu'ils me parussent parfois terriblement longs, parce que je prenais exactement la Sainte-Cène aux quatre grandes fêtes de l'année, parce qu'enfin je me trouvais fils soumis et bon frère, le bon Dieu devait être content de moi, et me recevrait sûrement dans

son ciel, quand je serais devenu vieux et infirme ! L'idée que la mort pourrait me venir prendre dans la pleine vigueur de la jeunesse ne m'était jamais venue à l'esprit.

Mourir ! quand on se sent si plein de vie, de force, de jeunesse ! oh ! non, ce n'était pas possible ! on viendrait à ma recherche ! Monsieur René voudrait-il m'abandonner ? et le capitaine Jones, il ne pouvait oublier qu'il me devait la vie, et aussitôt que le vent le lui permettrait, il rebrousserait chemin et finirait bien par me trouver. Seulement il fallait du temps pour refaire tout le chemin parcouru ; avant deux ou trois heures je ne pouvais pas m'attendre à voir apparaître la corvette ! Mais alors la nuit arriverait et comment pourrait-on me découvrir ? Et cette autre angoisse, l'idée d'avoir à passer une longue nuit sur ce chétif morceau de bois, me fut une nouvelle torture.

Pour chercher à me distraire et à trouver l'attente moins longue, je songeai à assurer ma position en attirant à moi tous les cordages attachés à la vergue qui me portait, afin de me lier solidement à elle par leur moyen.

De cette façon, s'il survenait quelque nouvelle bourrasque, ou si je venais à m'endormir de lassitude durant la nuit, je ne courrais pas le risque de perdre l'équilibre et de me noyer.

Les heures s'écoulaient, sans que mon regard anxieux qui ne cessait de sonder la masse des eaux maintenant calmée, pût rien découvrir.

Pourtant, était-ce la fatigue ou l'effet de l'eau dans laquelle mes jambes plongeaient, tout engourdies, je me sentais gagner par une sorte d'assoupissement ; j'en vins à ne plus penser à rien, en me laissant bercer comme un enfant par l'ondulation des vagues. L'œil fixe et hébété, je regardais toujours le même point de l'horizon, sans plus avoir l'idée de promener mon regard autour de moi. La nuit venait peu à peu, et je n'y prenais pas garde : l'une après l'autre les étoiles s'allumèrent dans le ciel, où ne couraient plus que quelques nuées légères.

Comment se fait-il que le souvenir de toutes ces choses me soit resté, puisque j'étais comme un corps sans âme, semblable au débris de bois auquel j'étais attaché ? Je ne pourrais l'expliquer, pas plus que je ne saurais dire pourquoi je restai les yeux ouverts toute la nuit, quand l'engourdissement de mon esprit et de mon corps auraient dû me faire tomber de sommeil.

Quoi qu'il en soit, je ne puis qu'en être rempli de gratitude envers la Providence qui m'épargna ainsi les angoisses de cette longue nuit.

CHAPITRE XV

Peu à peu les étoiles s'éteignent comme des lampes qui n'ont plus d'huile ; la lumière du jour reparaît, d'abord pâle et faible, puis grandit et finit par éclairer nettement le dos des courtes vagues qui m'entourent. Le sentiment me revient de la même manière. Comme un pauvre malade à qui le sommeil avait fait oublier pour un moment ses douleurs, je me revois perdu dans la solitude affreuse de cette mer sans fin !

Ma gorge est si desséchée, que j'essaie de prendre un peu d'eau dans ma main pour la porter à mes lèvres. Mais je la rejette aussitôt avec dégoût ; quelle horrible « saumure » !

Comme j'ai la tête brûlante ! et mes jambes, plongées dans l'eau depuis si longtemps, elles me semblent deux lourds glaçons ! Impossible de les remuer !

Combien peut-il y avoir d'heures que je n'ai mangé ? ces tiraillements que je sens dans l'estomac, ce doit être la faim ? Voyons : hier matin, avant la tempête, nous avons pris notre dernier repas sur la corvette ; il y a bien vingt-quatre heures de cela ! On dit que c'est terrible de mourir de faim ! mais la soif ! oh ! c'est plus épouvantable encore ! Et quelle torture que d'être entouré d'eau de toutes parts sans en pouvoir avaler une goutte !

Est-ce que ce serait la soif qui me met ces bourdonnements dans les oreilles et qui me fait croire par moments qu'au mur-

mure des vagues se mêle un bruit de voix lointaines ? Qui est-ce qui parlerait ? Aussi loin que ma vue peut s'étendre, on ne voit rien ; aucune embarcation petite ou grande ne se montre ni devant moi, ni à droite, ni à gauche. En arrière, je ne puis regarder : quand j'ai voulu tourner la tête, les muscles de mon cou, tout enraidis, m'ont fait si mal que j'en ai poussé un gémissement.

Non, je suis bien seul et condamné à périr dans une agonie lente et épouvantable !



Pourtant, j'entends toujours ces voix ! ce n'est pas un bourdonnement continuel : le son s'arrête, puis recommence, comme si on se répondait. Dieu du ciel ! voilà un cri, loin derrière moi, un cri d'appel ! J'ouvre la bouche pour y répondre, mais de mon gosier sec je ne peux tirer qu'un râle étouffé. Péniblement j'essaie de me retourner tout d'une pièce sur mon épave : impossible ! je me suis trop bien lié avec les cordages, ou bien c'est la force qui me manque. Je pleure de mon impuissance, et en moi-même je crie : Mon Dieu ! ne laisse pas passer ces gens sans qu'ils viennent à mon aide !

Encore un cri, plus près, cette fois, si près que j'ai compris ces mots dits en français :

– Ohé ! ohé ! là-bas !

Dieu soit loué ! on m'a vu !

Les larmes m'inondent les joues : c'est la faiblesse et la joie qui les font couler, je pense.

Les voix s'approchent.

– C'est curieux ! dit l'une d'elles, une jeune voix sonore : voyez, père, il ne remue toujours pas plus qu'un bloc. Et pourquoi ne répond-il rien ? il doit pourtant nous entendre. Est-ce qu'il serait mort, le pauvre homme ?

À quoi une autre voix plus rude et plus rauque répond :

– Quelle bêtise ! est-ce qu'un trépassé se tiendrait si bien à cheval sur cette épave ? Ohé ! l'homme ! tenez bon, nous arrivons !

D'un effort désespéré qui m'arrache un gémissement, je parviens à tourner à demi la tête, et je vois à une vingtaine de pas de moi la masse sombre d'une grande barque s'avançant rapidement à la voile.

Au même instant tout me semble tourner et s'abîmer autour de moi : le cœur me défaille, mes yeux se ferment, et je me laisse aller à la renverse, sans plus avoir conscience de rien !

Ce qui me fit recouvrer mes sens, c'est un breuvage brûlant qu'on me versait dans la bouche. En ouvrant les yeux, je vis deux hommes penchés sur moi. J'étais étendu au fond d'une grande barque, sur un paquet de filets, et juste au-dessous de la voile brune enflée par un vent léger.

Le plus vieux de mes sauveurs tenait à la main la gourde de cuir contenant la liqueur qui m'avait fait revenir à moi, mais en me brûlant le gosier comme du feu.

– Le voilà qui revient ! s'écria l'autre d'un ton joyeux.

C'était un tout jeune homme aux longs cheveux noirs et bouclés ; il m'appuyait la tête contre son genou et me regardait avec sollicitude, de ses beaux yeux bleus et pensifs.

– Bon ! fit le vieux avec satisfaction, encore un coup de genièvre et il va frétiller comme un cabillaud !

Je ne pouvais pas encore parler, sans quoi j'aurais demandé s'ils n'avaient point d'eau dans leur barque.

Heureusement que le fils en eut l'idée.

– Si on lui donnait de l'eau ! dit-il en me voyant fermer la bouche à l'approche de la gourde. Peut-être qu'il meurt de soif !

Mon regard reconnaissant et un léger signe de tête que je pus faire lui prouvèrent qu'il avait deviné juste.

Il courut à l'arrière du bateau et en revint avec un petit tonneau et un gobelet que je dévorai des yeux.

Oh ! comme j'avalai d'un trait ce breuvage délicieux, en disant faiblement : Merci, encore !

– C'est un Français, père ! s'écria joyeusement le jeune homme en remplissant le gobelet.

Après celui-là j'en voulais encore ; mais le vieux s'y opposa et reprit le gobelet en disant :

– Halte-là !

Puis il parla plus bas à son fils, dans une langue qu'il pensait ne pas être entendue de moi ; mais on s'imaginera aisément quel fut mon ébahissement à l'ouïe de ces paroles :

– Quand l'est bon, l'estpru : va l'y queri on gosai de pan à md'gî, anondret[8].

Du coup je me trouvai sur mon séant ! pensez donc : du patois du pays ! c'était de celui que parlent les « montagnons » mais je le comprenais quand même. Ma langue, aussi, se délia ; comme le vieux pêcheur se retournait et me disait, surpris de me voir assis :

– Eh bien ! ça va mieux, mon garçon ! – je lui pris la main en m'écriant, les larmes aux yeux :

– Vous êtes Neuchâtelois ?

– Avec honneur ! répondit-il en se redressant. Par exemple, comment le sais-tu ?

Son ton était rude et méfiant et il me regardait droit dans les yeux.

– Par ce que vous venez de dire en patois…

– Tu as compris ? alors c'est que tu en es aussi, du vieux pays ! En voilà une bonne !

Quelle poignée de main de « montagnon » il me donna là-dessus ! j'en eus le bras quasi démanché, mais le cœur tout ragaillardi.

– Alors tu es de… ?

– De Bôle ; je m'appelle Jacques Gribolet.

– Ah ! tu viens du « Bas » ; moi, je suis Pierre Henri Sandoz, communier du Locle et bourgeois de Valangin. On ne croi-

---

8 Quand c'est bon, c'est assez ! va lui quérir un morceau de pain, à présent. (Patois des montagnes neuchâteloises).

rait pas ça, non ma fi ! si on le racontait ! Deux Loclois qui pèchent sur le grand *liagot* un Bôlois en train de se *neyer*.

Le jeune homme sortant de dessous la cahute du bateau, une moitié de pain noir à la main, fut fort surpris de me voir assis et parlant avec son père.

– Gage, dit celui-ci en prenant le pain et le coupant en menues tranches pour me les donner, gage, Justin, que tu ne devinerais pas qui nous avons péché là ?

Sa figure tannée et ridée riait en même temps par tous ses plis, depuis les tempes jusqu'au menton.

Son fils nous regarda l'un après l'autre d'un air intrigué, puis me voyant avaler le pain avec voracité, il répliqua gaiement :

– Ça se voit de reste : c'est un Français qui n'a pas mangé depuis beau temps !

– Un Français ! ce n'est pas mal ; mais nous avons fait meilleure pêche que ça ; devine, Justin.

– Mieux qu'un Français ! alors c'est un Suisse ! s'écria le jeune homme, les yeux brillants.

– Tu brûles, Justin ! un garçon de Bôle ! Imagine-toi voir ça ! Hein ! ajouta-t-il avec orgueil, ces mâtins de Neuchâtelois ont pourtant le diable au corps pour aller se fourrer partout !

Justin me secoua le poignet non moins solidement que son père.

Celui-ci lui passa le pain en disant :

– Ne l'y baille pas tôt d'on viaidge ; va tôt pian ! [9]

Et il s'en fut à l'arrière surveiller la marche du bateau, qu'on avait laissé cheminer pour un moment à l'aventure.

Oh ! le délicieux régal que ce pain noir arrosé d'une eau pure et fraîche, et donné par la main d'un compatriote ! Après les angoisses que j'avais endurées, c'était comme un repas dans le paradis !

Bien doucement, pour ne pas me fatiguer, le jeune homme me demanda par quel fatal accident je me trouvais ainsi abandonné au milieu des eaux, car, ajouta-t-il, nous n'avons rencontré depuis hier nulle autre épave, nulle trace de naufrage.

Quand je lui eus raconté ce qui m'était arrivé durant l'orage, il me plaignit fort d'être ainsi séparé du jeune maître que j'aimais, et il me donna quelque espoir de pouvoir le rejoindre plus tard.

– À la vérité, dit-il, je ne pense pas que nous allions du même côté. Le capitaine de la corvette disait-il sur quel port il gouvernait ?

– Oui, je l'ai entendu parler de Newport et d'une île…

– Rhode-Island ! c'est bien cela ; il ne peut guère toucher ailleurs : les Anglais tiennent presque tous les ports. Mais il y a encore du chemin jusque-là ! Notre lieu de débarquement à nous est plus près d'ici. Dans cinq ou six heures au plus tard nous serons chez nous : un petit village de l'Acadie, de la Nouvelle-Ecosse, pour parler comme les Anglais.

---

9 Ne lui donne pas tout d'une fois ; va tout doucement !

– Ah ! nous sommes si près de la terre d'Amérique ! m'écriai-je, heureux d'en avoir bientôt fini avec cette mer qui avait failli m'engloutir.

– Hé, oui, dit Justin en étendant le bras : Voyez-vous cette ligne grise là-bas, sur notre droite ? c'est l'île Breton, entre Terre-Neuve et l'Acadie.

– Quand nous aurons passé devant le bras de mer qui la sépare de la terre ferme, nous verrons apparaître les côtes de l'Acadie. Mon père et moi nous l'appelons toujours ainsi, et non pas Nouvelle-Ecosse, par amitié pour les Français qui, en plus d'un endroit, en ont été cruellement chassés par les soldats du roi d'Angleterre.

Je prenais plaisir à entendre parler le brave garçon, qui par son beau visage me rappelait monsieur René, aussi bien que par sa haine des Anglais, mais dont le langage et l'accent étaient celui de notre beau pays de Neuchâtel.

Toutefois le sommeil me prenait, maintenant que ma faim était satisfaite. Justin le vit et me força à m'étendre sur les filets, en me couvrant d'une vieille voile.

Avant de m'endormir, je le regardai encore s'occuper de mettre quelque ordre dans la barque, qui était pleine de corbeilles de poissons, et tirer, sur un mot de son père, la corde retenant un des coins de la voile.

Pour un garçon du Locle, c'était un marin fini ! un gaillard bien découplé, grand et qui ne devait pas avoir peur de son homme. Avec cela, l'air doux et bon enfant et des yeux de jeune fille qui vous prenaient le cœur du premier coup !

Qu'est-ce qu'ils avaient fait de venir dans ce pays perdu, lui et son père ? Peut-être qu'ils me l'apprendraient plus tard.

En pensant à tout cela et au bonheur que monsieur René et moi aurions à nous revoir, si ces braves Loclois m'aidaient à le

retrouver, je finis par m'endormir d'un sommeil de plomb, si bien qu'il fallut m'éveiller quand le bateau aborda, et m'aider à débrouiller mes idées, tant j'étais hébété au sortir de ce lourd sommeil.

Quant au reste, tout allait bien, les forces m'étaient revenues. Il ne me restait de mon aventure qu'un estomac terriblement vide.

– Ça, c'est un petit mal ! me dit le père Sandoz quand il m'eut demandé comment je me trouvais. Il y a de quoi te guérir au logis : tu me diras des nouvelles du fricot de ma femme. C'est qu'elle n'a pas sa pareille pour cuisiner, la mère « à » Justin !

C'était vrai, et pour bien d'autres choses aussi, on aurait pu chercher long et large avant de trouver une femme comme elle. Toute juste dans le genre de ma mère : pas grande parleuse, n'ouvrant la bouche qu'à bon escient, mais faisant tranquillement la besogne de deux personnes ordinaires. Pourtant, c'était une petite femme, maigrelette et qui n'avait pas l'air d'avoir de la santé à revendre.

Elle me fit accueil comme si j'eusse été son propre fils, et durant les huit jours que je demeurai dans sa maison proprette, je fus comme un coq en pâte.

Il y avait dix ans que la famille Sandoz habitait l'Acadie et ce petit village de pêcheurs qu'on appelait « la Falaise », parce qu'il était adossé à une côte rocheuse. Pourquoi elle avait quitté le pays de Neuchâtel, personne ne m'en dit rien, et il n'eût pas été discret de le demander.

C'étaient de bonnes gens qui habitaient « la Falaise » ; tous pêcheurs, mais aussi paysans, car chacun avait son petit lopin de terre aux alentours ; tous Français de langage, étant les petits-fils des anciens colons venus jadis des provinces de Normandie, de Saintonge et de Bretagne, en France. Ceux-là s'étaient soumis aux Anglais sans trop murmurer, quand leur

mauvais roi, Louis XV les avait abandonnés : c'est pourquoi on ne les avait pas molestés comme d'autres.

Les Sandoz vivaient heureux dans ce petit endroit, où on leur témoignait de l'amitié et de la considération, à tel point que Justin courtisait la fille du plus gros bonnet du village, un nommé Marcof, lequel était juré ou quelque chose d'approchant.

Encore qu'on m'entourât à la Falaise d'amitié et de bienveillance, j'avais hâte d'en partir pour aller retrouver monsieur René.

– Si ma barque était pontée, ami Jacques, me disait le père Sandoz, si elle était seulement du calibre d'un petit lougre, je te mènerais tout droit à Newport, où doit être la flotte française. Mais se lancer à travers le golfe du Maine avec un bateau comme le mien, ce serait folie ; on ne fait pas soixante lieues de pleine mer sur une coquille de noix ! Par le beau, une brise égale et bonne, je ne dis pas ! mais qu'il vienne un grain un peu bien conditionné, va te promener ! adieu la compagnie ! nous serions propres, cré mâtin !

– Vois-tu, il vaut mieux attendre une occasion : il passe souvent par ici des chasse-marée qui s'en vont avec des denrées sur les côtes du Maine, à Portland, ou dans la baie de Penobscot, à Rockland, Belfast, partout. Ce serait la moitié du chemin de fait pour toi. De là tu trouveras sûrement un autre bâtiment pour gagner Boston. D'ailleurs il y a toujours la route de terre. À propos, ce n'est pourtant pas l'argent…

– Non, monsieur Sandoz, mon père m'avait bien garni ma bourse et je n'ai pas dépensé grand-chose.

Avant de partir de Paris, je m'étais fait faire une ceinture de cuir pour porter plus commodément mon argent et ne pas courir le risque de le perdre.

Au bout d'une semaine que j'employai à jardiner pour madame Sandoz, et à faire quelques parties de pêche avec Justin et son père, l'impatience et le dépit de ne rien voir venir qui ressemblât à un navire, me tourmentèrent à tel point, que je déclarai vouloir partir sans plus tarder par la route de terre, si longue fût-elle.

Le père Sandoz hocha la tête d'un air qui signifiait clairement : Ces jeunes gens, ça se croirait capable de prendre la lune avec les dents !

– Écoute, dit Justin, qui m'avait pris en grande affection, ce que je lui rendais de grand cœur, écoute, Jacques, tu ne sais guère dans quelle aventure tu t'embarquerais là ! traverser d'abord toute l'Acadie…

– Oh ! je sais bien que ce n'est pas une petite affaire et que j'en aurai peut-être pour des semaines. Mais quand ce serait dix fois plus loin, vingt fois plus difficile, il faut que j'arrive là où sont les Français et que je sache si monsieur René est vivant, oui ou non ! Voyez-vous, je n'y tiens plus, et lui n'aura ni paix ni repos non plus, tant qu'il ne saura pas ce que je suis devenu.

– Eh bien ! dit Justin en réfléchissant, je suis d'avis qu'on essaie autre chose. Par terre, je veux être pendu si tu arrives sans encombre, en ce temps de guerre surtout, d'autant plus que tu ne sais pas un mot d'anglais. Qu'on aille te prendre pour un espion, et ton affaire serait bientôt faite !

– Si je le menais à Halifax, père, qu'en dites-vous ? ce n'est guère qu'à trois lieues de mer d'ici, et là il serait sûr de trouver à s'embarquer pour le Sud.

– Tu as raison, Justin ; c'est une bonne idée. La chaloupe suffira, et comme tu dis, il y aura sûrement là quelque navire en partance pour le Maine, le New-Hampshire ou le Massachussetts. Eh bien ! Jacques, ce n'est pas pour te « déchasser », mais puisque tu es décidé à partir, le plus tôt est le mieux. La mer est

belle, le temps aussi. Il en faut profiter. Justin, va mettre la chaloupe en train, pendant que ta mère vous fait une soupe à la farine qui vous garnisse l'estomac.

Madame Sandoz se récria quand elle apprit ce départ subit ; elle aussi s'était attachée à moi, durant cette semaine, et il lui semblait, disait-elle, les yeux pleins de larmes, en mettant frire sa farine, qu'elle allait perdre un de ses fils.

Il aurait fallu ne pas valoir grand-chose pour quitter d'aussi braves gens, sans avoir le cœur un peu gros. D'ailleurs, cette famille de Neuchâtelois qui m'avait accueilli comme un de ses membres en cette terre lointaine d'Amérique, n'était-ce pas comme un petit coin du pays natal, où il m'avait été donné de rentrer pour un temps ?

Et pourtant c'était moi qui voulais m'en séparer ? Oui, l'affection qui me liait à monsieur René était plus forte encore que celle-là : ils le voyaient bien, ces dignes gens, mais ils ne m'en voulaient pas.

CHAPITRE XVI

Trois jours plus tard, j'étais en pleine mer, en route pour rejoindre les Français, mais non point, hélas ! comme j'avais compté.

Au moment où je m'y attendais le moins, ma vieille malechance m'avait joué un tour pire que celui de me jeter à l'eau avec un débris de vergue.

Tout semblait d'abord aller au gré de mes désirs : du premier coup nous avions fait la rencontre, sur les quais de Halifax, d'un capitaine de vaisseau marchand qui partait le lendemain pour Baltimore avec un chargement de cuivre.

Comme il devait toucher en route à plusieurs ports, notamment à l'île de Nantucket, d'où je pouvais aisément gagner Newport qui n'est pas loin, le marin, un vieux Canadien taciturne, consentit à me prendre à son bord pour un prix raisonnable.

Justin, après m'avoir aidé à conclure le marché, et s'être restauré, remonta sur sa chaloupe, afin d'être de retour avant la nuit.

Je ne cessai de le regarder s'éloigner à force de rames, que lorsque son embarcation ne fut plus qu'un point noir sur la nappe verte de la mer, puis je m'en fus en soupirant regagner la taverne où le capitaine canadien m'avait donné rendez-vous pour le soir.

Combien j'en avais déjà quitté ainsi, de ces figures amies, sans espoir de les revoir jamais ! Et Justin Sandoz était une des plus chères.

Il y avait nombreuse compagnie dans la chambre basse et enfumée de la taverne. On voyait que c'était le rendez-vous des marins.

Tout y était plein de matelots et de pêcheurs, buvant, jouant aux cartes, se querellant en anglais, en français et dans d'autres langues que je ne connaissais pas, avec des jurons et des coups de poing à faire trembler les murs.

Je m'installai dans un coin, près de la fenêtre, d'où je pouvais surveiller le port et voir arriver le capitaine. Le tavernier s'étant approché pour me demander si je voulais boire quelque chose, vit comme moi s'avancer une escouade de matelots de la marine de guerre en bon ordre, et commandés par un officier en grand uniforme.

À ma grande surprise, l'hôte, sans plus s'inquiéter de moi, dit rapidement quelques mots en anglais, en passant entre les tables et s'en fut ouvrir une porte de derrière, par où le plus grand nombre de buveurs sortirent en hâte ; il n'en resta guère qu'une dizaine.

L'instant d'après, l'officier de marine entra avec ses hommes et parut fort désappointé de trouver si peu de monde. C'était un tout jeune homme de dix-huit ans à peine, mais qui se donnait beaucoup de mal pour en imposer. Il parla d'un ton aigre et impérieux au tavernier qui lui répondit de l'air le plus humble et le plus soumis du monde ; puis s'adressant aux buveurs attablés, il leur lut un papier qu'il tira de sa poche. Tout cela se faisant en anglais, je n'y comprenais rien. Mais une chose qui me fit monter le sang à la tête, c'est que voulant sortir pour aller à la rencontre du capitaine canadien que j'avais vu, de la fenêtre, se diriger vers la maison, je fus brutalement repoussé en arrière par un des marins qui se tenaient sur la porte.

– Ah ! ça, dis-je avec colère, voulez-vous me laisser passer, oui ou non, gros malotru ?

Le matelot me regarda par dessus l'épaule d'un air goguenard et méprisant, en disant quelques mots de son vilain jargon. Tout ce que j'y compris c'est qu'il prétendait m'empêcher de sortir.

N'étant pas d'humeur à me laisser ainsi molester, je pris le matelot par les deux épaules et le jetai de côté, bien qu'il fût gros et trapu.

– Chien de Français ! cria-t-il avec fureur en revenant sur moi, son gros poing en l'air.

– Ah ! tu trouves ta langue, fis-je en lui saisissant le poignet et le lui tordant de la belle manière. Pas plus chien, ni plus Français que toi, sache-le bien ! Et je le secouais avec colère.

J'étais fort excité et j'avais perdu toute prudence. Les autres matelots et l'officier m'entourèrent aussitôt avec des paroles de menace.

Quand ils voulurent porter la main sur moi, je me mis à frapper à droite et à gauche, et ce fut bientôt une bagarre effroyable. Je ne sentais pas plus les coups qui pleuvaient sur ma tête et sur mes épaules, que si c'eût été des chiquenaudes. Moi, je tapais de toutes mes forces, et quand j'eus trop d'adversaires sur le dos pour pouvoir me démener à l'aise, j'en pris deux par le cou et je leur cognai la tête l'une contre l'autre comme deux courges !

Il n'y a si belle fête qui n'arrive à son terme ! comme disait l'autre. Douze hommes, c'était décidément plus que ma mesure !

Ces coquins d'Anglais finirent par m'attacher les quatre membres comme un veau qu'on mène au boucher ; ils sont forts pour faire les nœuds vite et bien, c'est une justice à leur rendre.

Quelques-uns des buveurs avaient profité de la danse pour s'esquiver. Une demi-douzaine d'autres étant restés pour regarder, les matelots les emmenèrent sans qu'ils fissent trop de façons. Quant à moi, deux des plus vigoureux m'emportèrent sur leurs épaules du côté du port ; l'officier marchait devant, en me regardant d'un air furieux. Un de mes coups de poing lui avait éraflé une oreille, qu'il épongeait de temps à autre : on voyait qu'il m'en voulait à mort.

Je m'étais fourré là dans de beaux draps ! Mais la violence de la lutte m'avait mis dans une telle fièvre, que je n'en étais pas encore à regretter mon équipée, ni à sentir mes coups.

On me jeta comme un paquet au fond d'une grande chaloupe où étaient déjà tous les matelots, et cinq minutes après, nous étions sur le pont d'un grand vaisseau de guerre, aussi propre et aussi rangé qu'une chambre de grand seigneur. Là, on me délia les jambes, afin de me faire tenir debout devant le capitaine, un vieillard tout chamarré qui n'avait pas l'air tendre.

Il fit, sans dire grand-chose, l'inspection des hommes qu'on lui amenait, puis sur quelques mots de l'officier que j'avais écorniflé, il me considéra de la tête aux pieds d'une mine sévère qui ne me promettait rien de bon.

Je ne baissai pas les yeux, me trouvant dans mon bon droit : pourquoi avait-on voulu m'empêcher de sortir ? si j'avais cassé quelques dents, fêlé une ou deux têtes, râpé l'oreille de ce petit faquin de lieutenant, est-ce que ce n'était pas pour me défendre ?

Le vieux capitaine finit par m'adresser la parole d'un ton sec, et dans un français passable :

– Vous êtes Français ?

– Non, monsieur ! – Je lui répondis poliment, parce que c'était un vieillard et non par crainte.

– Canadien ?

– Non plus.

Il fronça le sourcil en me regardant avec dignité.

– Jeune homme, reprit-il d'un ton d'avertissement, n'aggravez pas vos torts par un mensonge !

– Monsieur le capitaine, je ne mens pas, fis-je d'un ton ferme. Je ne suis ni Français, ni Canadien, mais sujet du prince de Neuchâtel, en Suisse. Et quant à mes torts, je n'en ai eu d'autres que de me défendre contre vos hommes qui me faisaient violence. Tant pis s'ils portent de mes marques ! Ils ne m'ont guère ménagé, eux, et ce n'est pas moi qui ai commencé !

– Vous avez le verbe haut, mon jeune coq ! me dit sèchement le capitaine. On vous le fera baisser. Assez : taisez-vous !

J'avais voulu demander de quel droit on me retenait prisonnier.

On m'enferma à fond de cale, dans un réduit obscur, toutefois après m'avoir délié les mains. Une cruche d'eau et quelques mauvais biscuits furent toute ma nourriture durant la nuit suivante ; et des bandes de rats me tinrent si fidèlement compagnie, que je ne pus fermer l'œil !

On peut se représenter quelles idées noires je ruminai dans une pareille situation, sans compter que j'avais la tête et tout le corps endolori par les coups reçus dans ma bataille avec les matelots.

Le navire était en marche depuis longtemps déjà, quand un matelot vint m'ouvrir d'un air gouailleur et me faire monter sur le pont.

Il fallut, bon gré, mal gré, me mettre à apprendre la manœuvre, et je bouillonne encore de colère au souvenir des avanies que je dus endurer de la part de tout l'équipage et de ses

chefs. Comment n'aurais-je pas exécuté avec gaucherie et souvent tout à rebours des ordres donnés dans une langue que je ne connaissais pas plus que la besogne à faire ? Et quand la patience m'échappait, et qu'aux brutalités du contremaître ou d'un lieutenant, je répondais par un regard d'indignation, par un simple mouvement, j'étais remis pour un jour et une nuit dans ma geôle, en compagnie des rats. Deux Canadiens, enrôlés de force en même temps que moi, me venaient parfois en aide en m'enseignant de leur métier ce qu'ils pouvaient : mais ils n'osaient prendre mon parti, ni faire bande à part avec moi, de crainte de partager mon triste sort.

Je finis par m'habituer à réprimer mes élans de colère, et à recevoir sans les rendre les injures et les mauvais traitements ; mais dans mon âme aigrie s'amassait une terrible haine contre mes lâches oppresseurs.

Le capitaine ne m'avait plus jamais adressé la parole depuis que j'avais été amené de force sur son navire. À peine me lançait-il un regard froid et hautain, quand il venait à passer près de moi. Sans doute il me gardait rancune d'avoir osé lui parler si librement et d'un ton si fier.

Où allions-nous ? je ne pouvais le savoir, mais je faisais des vœux ardents pour que ce fût vers le Sud, pour que nous fissions rencontre de la flotte française et que le *Terror,* c'était le nom du vaisseau qui était ma prison, fût démolie et coulée à fond, dussé-je couler avec elle !

Cinq jours durant, nous ne vîmes en mer que des barques de pêche, des chasse-marée, et quelques petits bâtiments de commerce que le capitaine força à s'arrêter pour les visiter, mais sans y rien trouver de suspect, attendu qu'ils appartenaient tous aux colonies anglaises.

Le matin du sixième jour, la vigie signala une côte. En regardant de tous me yeux, je la découvris aussi, et dans l'espoir

d'apprendre son nom, je prêtai attentivement l'oreille à ce qui se disait autour de moi. Mais j'y perdis ma peine.

La brise était si faible que le navire, bien qu'il fût chargé de toile, avançait fort lentement. Durant la journée, le vent s'arrêta tout à fait, la mer devint unie comme un miroir ; c'était ce qu'on appelle le calme plat.

Nous étions arrêtés en face de cette côte, qui paraissait être une langue de terre allongée ou une île. Comme elle n'était pas à plus d'une demi-lieue, on y pouvait distinguer un grand amas de maisons, une ville, peut-être, ou un gros village.

Je brûlais d'interroger à ce sujet l'un des Canadiens, sans attirer l'attention. Ce n'était pas chose aisée : il y avait toujours quelque méchant espion attaché à mes pas ; on se méfie de ceux qu'on maltraite.

Enfin, après bien des essais inutiles, je parvins à apprendre que la terre en vue était la presqu'île de Cape Cod, non loin de Boston ; quand à la ville, le Canadien ne pouvait me dire si c'était Truro ou quelque autre.

Une demi-lieue, trois quarts tout au plus, c'était bien près ! J'étais bon nageur ; avec cette mer tranquille et tiède – nous étions à la fin de juillet – ce me serait un jeu d'atteindre la terre. Mais comment me glisser à l'eau sans qu'on s'en aperçût ? De jour, il n'y fallait pas songer. Pendant la nuit ce serait moins malaisé, surtout s'il faisait sombre ; quand je serais de quart, sur le pont… Bref, je me traçai tout un plan, et afin de ne pas éveiller les soupçons, je m'appliquai plus que d'habitude à exécuter les ordres du contre-maître.

La nuit vint, une nuit étoilée, mais sans lune ; j'en bénis le ciel du fond de mon cœur.

C'était après minuit que je devais être de quart ; mais l'impatience me tenaillait à tel point, que je précipitai les choses. Profitant du sommeil des autres matelots, dans la batte-

rie du faux-pont, je me glissai, pieds nus, jusqu'à un sabord, et attachant solidement à la gueule d'une caronade un bout de corde dont je m'étais muni, je me laissai doucement couler à l'eau. C'était heureusement le côté de bâbord qui regardait la terre ; je me félicitai de ne pas avoir suivi ma première idée : après minuit, les lumières de la ville qui allaient me servir de guides, auraient été éteintes, peut-être, et comment me serais-je dirigé dans l'obscurité ?

Je me mis à nager sans bruit, afin de ne pas éveiller l'attention des hommes de quart et du soldat en faction sur la dunette. À mesure que je m'éloignais de cette prison exécrée et que le danger d'être entendu devenait moins grand, je cheminais à brasses plus vigoureuses, détendant bras et jambes comme des ressorts. Mes vêtement ne me gênaient pas : j'avais laissé dans le faux-pont mon habit, qui après toutes les tribulations que nous avions endurées de compagnie, avait pris la mine du monde la plus lamentable : froissé, fripé, déchiré en maint endroit, ayant perdu dans la bagarre d'Halifax, la moitié d'une de ses basques et le col tout entier, ce n'était plus qu'un fantôme d'habit, et j'en faisais présent volontiers à mes persécuteurs. Mon seul regret était de ne l'avoir pu remplir de poudre pour en faire une machine infernale !

Mes souliers attachés par une ficelle pendaient à mon cou, et je n'avais pour coiffure qu'un bonnet en peau de renard, présent des Sandoz.

J'avançais rapidement et sans trop de fatigue, à brasses lentes et régulières, comme mon frère Claude m'avait appris à le faire, quand nous allions nous baigner au port de Colombier. Qui est-ce qui m'aurait dit en ce temps-là que cette science me pourrait servir plus tard sur la grande mer, pour m'évader d'une prison flottante !

En regardant par moments en arrière, je voyais avec soulagement la clarté des fanaux du *Terror* diminuer rapidement, tandis que les lumières de la ville, plus brillantes, semblaient

augmenter de nombre et se rapprochaient d'autant. Ma fuite avait passé inaperçue ; on n'entendait aucun bruit à bord.

Je pouvais m'accorder un moment de repos en faisant la planche : plus de la moitié du trajet devait être faite.

Au bout de quelques minutes, je me remis en route, mais sans hâte, afin de ménager mes forces. Un quart d'heure plus tard, mes pieds touchaient sur un banc de sable : j'eus à marcher assez longtemps sur ce bas-fond, ayant de l'eau à mi-corps, avant d'atteindre le rivage. Enfin j'arrivai sur la terre ferme, une plage de sable et de cailloux où j'étendis avec soulagement mes membres lassés, en remerciant Dieu du fond du cœur d'avoir à ce point protégé ma fuite.

La petite ville près de laquelle je venais de toucher terre était Orléans et non Truro, dans le milieu de la presqu'île de Cape Cod.

Je trouvai aisément à m'y loger dans une taverne de matelots, dont l'hôte, un homme discret, ne s'enquit point du motif qui me faisait chercher un gîte à cette heure indue, et trempé comme un canard.

Le lendemain, de bon matin, j'étais en route pour Newport. J'avais questionné adroitement le tavernier et découvert que c'était un patriote américain, ennemi des Anglais, ce qui m'engagea à me confier à lui. Je lui contai mon aventure et il m'apprit que la flotte française n'était arrivée que depuis une quinzaine de jours et que l'armée était campée dans l'île de Rhode-Island, à deux journées de marche d'Orléans.

Quant à la corvette du capitaine Jones, il ne put me donner aucun renseignement à son sujet. Mais si elle s'était tirée d'affaire sans plus d'avaries que le coup de foudre qui avait brisé sa vergue, en me précipitant à la mer, elle avait dû aborder à Newport à peu près en même temps que les vaisseaux français.

Le tavernier, dans son drôle de langage, français croisé d'anglais et d'espagnol, me donna amicalement toutes les indications dont j'avais besoin pour le voyage, ajoutant qu'au surplus il me serait difficile de m'égarer, puisque durant la première journée de marche, j'aurais constamment la mer à droite et à gauche, ma route longeant la presqu'île, laquelle n'a guère que deux à trois lieues de large.

– Couchez à Sandwich ou à Monument ; de là vous prendrez la route qui mène à New-Bedford et à Tiverton, juste en face de Rhode-Island.

Avant de partir d'Orléans, je fis emplette chez un fripier d'un habit de matelot encore en bon état pour remplacer celui que j'avais abandonné aux Anglais.

Et à ce propos, je ne dois pas oublier de dire que le vent s'étant remis à souffler du Nord, vers le matin, et avec une certaine violence, j'eus l'extrême plaisir de ne plus voir le *Terror* que comme un vilain oiseau de proie filant vers le Sud. Sans cette heureuse circonstance, qui sait si le capitaine n'eût pas envoyé à ma recherche une chaloupe bien armée ?

Avec quelle joie et quel espoir au cœur je me mis en route ! Il me souvient que je saluais les campagnards et les pêcheurs avec tant d'amitié, qu'ils me regardaient tout surpris, en répondant à mon « bonjour » ; peut-être était-ce ce mot étranger qui les étonnait, ou bien mon accoutrement qui leur paraissait singulier.

Au fait, je devais avoir une drôle d'apparence, étant chasseur par le bonnet, matelot par l'habit, et bon bourgeois par le reste du costume.

La route n'était pas pénible, n'ayant ni montées, ni descentes, seulement un peu poudreuse ; mais la campagne qu'elle traversait était riante et fertile, autant qu'il m'en souvient ; à

moins que ce ne fût mon esprit joyeux et dispos qui me portât à voir tout en beau.

Le soir du second jour, assez fatigué, mais rempli d'espoir, j'atteignis la côte d'un golfe qui est presque fermé par l'île de Rhode.

Mais entre celle-ci et Tiverton, où je venais d'arriver, il y a un bras de mer assez étroit, puisque je pouvais voir aisément dans l'île les baraques en planches du camp français, et nombre de soldats aller et venir tout à l'en tour, dans leurs uniformes blancs.

Il était encore grand jour, aussi je me mis sur-le-champ en quête d'un batelier pour traverser le chenal, ce qui ne fut point malaisé à trouver.

Comme le cœur me battait en approchant de ce camp où je pensais être sûr de retrouver mon jeune maître ! Je me représentais sa joie à la vue de son fidèle Jacques, qu'il avait cru perdu pour toujours, et son indignation contre les Anglais qui m'avaient fait la vie si dure.

Dans ma hâte d'arriver, je pestais contre la lenteur de mon lourdaud de marinier et j'étais tenté de lui arracher ses rames pour faire cheminer son bateau au gré de mon impatience.

CHAPITRE XVII

À peine le bateau eut-il touché terre, que je payai le passeur et sautai sur le rivage.

Non loin de là, un soldat se promenait le long de l'eau en faisant des ricochets.

À vrai dire, ce n'était qu'un galopin de quatre pieds de haut, un tambour, à voir sa manche couverte de chevrons.

Je courus à lui :

– Dites-moi, mon petit ami…

– De quoi, votre ami ! excusez du peu ! fit le petit tambour en levant le nez pour me toiser d'un air superbe. Puis mettant d'un coup de poing son tricorne sur l'oreille, le galopin, qui n'avait pas quatorze ans, ajouta fièrement :

– Dites donc, l'homme au bonnet, est-ce que nous avons gardé les vaches ensemble pour me traiter de petit ami ? Sac à papier ! va !



Je ne pus m'empêcher de rire de l'aplomb du jeune drôle, ce qui le courrouça tout de bon.

– Cré coquin ! je m'en vas vous faire rire jaune, grand escogriffe ! cria-t-il, rouge comme un coq, en tirant du fourreau le sabre qui lui battait les talons, et gesticulant comme un furieux

avec son arme.

– En garde, maroufle ! ou je vous coupe en deux comme une pomme cuite, espèce de Goliath !

– Allons, allons, soldat ! lui dis-je du ton le plus sérieux que je pus prendre. Je n'ai pas eu l'intention de vous offenser. Avec quoi voulez-vous que je croise le fer ? Au surplus, il me plairait davantage de vous donner une poignée de main, et de trinquer en bon camarade…

– À la bonne heure ! fit le bout d'homme en s'apaisant subitement au mot de trinquer. Du moment qu'on me fait des excuses…

Et il rengaina son sabre avec dignité ; puis prenant la main que je lui tendais, il ajouta :

– Le fils de mon père a le sang chaud, corbleu ! mais ça n'empêche que si on m'offre le vin de l'amitié, la goutte d'anisette ou de n'importe quoi, je passe l'éponge !

Voyant bien que je ne pourrais rien tirer de l'effronté qu'en en passant par là, je lui offris de se rafraîchir avec moi d'un verre de ce qui lui plairait.

Il me prit alors le bras familièrement pour entrer au camp qui était à une vingtaine de pas, et me vanta, chemin faisant, les liquides d'une certaine cantinière qu'il appelait la mère Bringuebale.

– Elle vous a notamment un genièvre, un vrai velours, qui vous chatouille le tempérament depuis la nuque jusqu'aux talons !

Je m'aperçus bientôt que sans la compagnie du petit tambour, j'aurais eu de la peine à pénétrer dans les baraquements, gardés par des sentinelles, l'arme au bras.

Au premier grenadier qui nous arrêta, mon petit compagnon, sans me laisser placer un mot, jura ses grands dieux que j'étais un vieux « pays » à lui, un cousin germain qui arrivait en droite ligne de la Saintonge pour s'enrôler ! Même il poussa l'effronterie jusqu'à nommer le village d'où j'étais censé venir.

Je ne sais si le grenadier crut toute l'histoire, mais il tourna sur ses talons et me laissa passer. Ne voulant pas attirer une mauvaise affaire à mon faiseur de bourdes, je fus bien forcé de me taire.

Quand nous fûmes installés dans la baraque de la vieille cantinière, en face de son fameux genièvre – une drogue à vous faire dresser les cheveux, – le petit tambour qui sirotait cela avec délices, me dit en clignant de l'œil :

– Ah ! ça, mon vieux, ça ne m'étonnerait pas que vous en veniez, de la Saintonge ! Vous parlez chrétien comme père et mère ; ce n'est pas comme les particuliers d'ici, ça vous a un infernal baragouin, pire que le charabia des Auvergnats !

Je m'empressai de le mettre au courant de mon affaire, lui disant combien j'avais hâte d'apprendre si monsieur le baron de Rochejean était au camp.

Le galopin avait plus de cœur qu'il n'y paraissait ; il vit que je bouillonnais d'impatience et vida d'un trait le reste de son verre.

– Les hussards de Lauzun ! dit-il en se levant ; je vas vous y conduire.

Ayant réglé la dépense, je m'empressai de le suivre.

Ces messieurs de la cavalerie, disait le tambour en me conduisant entre les baraques, et échangeant des signes d'amitié avec les soldats qui flânaient sur les seuils ou nettoyaient leur fourniment, ces messieurs les hussards, ça ne fraie pas avec les fantassins ! c'est fier comme des artabans ! aussi ça loge avec

l'état-major, excusez du peu ! Sacrebleu ! monsieur de Lauzun ne veut pas que ses beaux muguets s'encanaillent avec nous autres ! Misère ! Quand la danse commencera, on verra bien qui fera la meilleure besogne !

Il nous fallut bien faire un quart d'heure de chemin avant d'arriver au quartier des hussards.

Au premier cavalier que nous rencontrâmes, mon guide prit son air le plus fier, feignit de ne pas voir le hussard et me dit :

– Ma foi, mon cher, débrouillez-vous ! Lui et moi, nous ne sommes pas du même monde !

Et il se mit à siffloter, pendant que je demandais au hussard d'une voix mal assurée, tant j'avais d'émotion en arrivant au but, s'il connaissait un cornette du nom de monsieur de Rochejean.

Le soldat secoua la tête :

– Pas dans ma compagnie, ni dans mon escadron, répondit-il d'un ton courtois. Mais il peut faire partie d'un autre escadron, ajouta-t-il, en voyant ma figure s'assombrir. Voulez-vous me suivre ? Nous le saurons bientôt.

Je m'en fus avec lui, en le remerciant de son obligeance ; le petit tambour ne m'avait pas quitté et marchait, en se dandinant, la main sur la poignée de son sabre.

Le courage commençait à m'abandonner ; ce premier échec n'allait-il pas être suivi d'un second ? Je ne pouvais m'imaginer que le nom de mon maître fût inconnu à quelqu'un des soldats de sa légion ; il est vrai que je ne savais pas combien elle comptait d'escadrons, et je n'osais le demander à mon guide, de crainte de voir diminuer mes chances de retrouver monsieur René.

Comme nous arrivions près d'une baraque mieux construite que les autres, et surmontée d'un grand drapeau fleurdelisé, nous en vîmes sortir un officier et le hussard me dit :

– Sans chercher plus loin, vous allez savoir à quoi vous en tenir. Celui-là connaît tous les officiers de la légion.

Il s'avança vers son chef en faisant le salut militaire et disant avec respect :

– Monsieur le capitaine, voici un jeune homme qui s'informe d'un cornette de la légion qu'il nomme…

– Monsieur le baron de Rochejean, dis-je en m'approchant, tout tremblant d'espoir et d'appréhension.

Le capitaine, un bel homme, mais à la mine hautaine, répéta à demi-voix, en consultant sa mémoire : Baron de Rochejean, – puis d'un ton indifférent, il dit en secouant la tête :

– C'est la première vois que j'entends ce nom ! et poursuivit son chemin sans s'inquiéter de l'effet que sa réponse avait produit sur moi.

Quelle affreuse déception ! tout mon sang se porta à ma tête ; il me sembla que le hussard, le petit tambour, et les baraques et la mer, que tout cela tournait autour de moi, que le sol me manquait sous les pieds, et sans les deux soldats qui me retinrent, je serais tombé à la renverse.

Cette sorte d'étourdissement ne dura qu'un moment. Mes deux compagnons m'avaient assis sur un banc, devant la baraque, mais voyant qu'il se formait un attroupement autour de moi, je me relevai pour m'en aller. J'avais honte de donner ma faiblesse en spectacle à tous ces soldats. Pourtant ils ne se moquaient point, mais demandaient au hussard, leur camarade, ce qui m'était arrivé.

– Sac à papier ! s'écria le petit tambour en me voyant chanceler, vous n'êtes pas encore de force, camarade ! restez là, que

je vous dis ! Voulez-vous que j'aille vous quérir un cordial ? du genièvre, du cognac ? vous n'avez qu'à dire ; c'est souverain, voyez-vous, quand on est tout chose !

Mais je me raffermis sur mes jambes :

– Merci, vous êtes bien bon ; mais il faut que je m'en aille à la recherche de mon maître, puisqu'il n'est pas au camp, dis-je tristement.

En ce moment un appel de clairon dispersait les hussards ; celui qui m'avait conduit dut s'éloigner comme les autres.

Quant au petit tambour, il était toujours là, à me regarder avec compassion.

– Faut que je me sauve, corbleu ! me dit-il enfin avec regret, ou bien gare le sergent ! On se reverra, hein ? N'allez pas percher trop loin : savez-vous ? il ne manque pas de fermes aux alentours pour vous y cantonner. D'ici à Newport vous en trouverez vingt pour une, où, contre argent comptant, vous serez logé en prince. Au plaisir… ! à propos, vous vous appelez ?

– Jacques Gribolet.

– Bon ! moi, Prosper Maubec, tambour au régiment de Saintonge.

Et il partit au galop, le fourreau de son sabre à la main.

La nuit commençait à tomber : je ne pouvais pas rester dans les baraquements. Mais je voulais m'en éloigner le moins possible : si monsieur René allait arriver ! car je ne pouvais me faire à l'idée affreuse qu'il pouvait avoir été englouti avec la corvette.

Sûrement celle-ci avait été emportée par la violence de l'ouragan, au delà de Newport, et il lui fallait du temps pour rebrousser chemin.

Non, je ne devais pas désespérer, mais suivre le conseil de Maubec, le petit tambour, et chercher un gîte dans les environs.

Après avoir demandé à un soldat de quel côté était Newport, pour trouver dans cette direction quelqu'une des fermes dont le tambour m'avait parlé, je sortis des baraquements et m'en fus à travers champs.

Malgré l'obscurité croissante, j'avisai bientôt, non loin de la route qui mène à Newport, une grosse métairie entourée de vergers et de clôtures. Il me fut plus malaisé de faire entendre ce que je voulais, à une jeune fille occupée à éplucher des légumes devant la maison.

Heureusement que son père, ancien caboteur, savait passablement le français. Non seulement il me donna volontiers l'hospitalité, mais ayant besoin d'aide pour faire la moisson, il m'engagea comme valet pour tout le temps que je serais libre.

Je lui avais confié ce qui m'avait amené là, et le brave homme prit d'autant plus à cœur de m'être utile, que je lui rappelais son fils, me dit-il, en ce moment à l'armée du Congrès, et combattant pour l'indépendance des États-Unis. Il fut convenu que j'aurais le loisir d'aller tous les jours au camp pour m'informer si monsieur René était arrivé.

C'était une heureuse chance pour moi : j'avais ma subsistance et mon logis assurés, sans bourse délier, et même avec quelque gain modeste. Puis le travail des bras, la fatigue du corps me fut fort utile pour me distraire durant les longues journées du mois d'août, et m'empêcher de m'appesantir sur mon chagrin de ne pas entendre parler de monsieur René. Chaque soir je me rendais aux baraquements français avec un nouvel espoir, et chaque fois j'en revenais triste et découragé.

Au quartier des hussards, on avait fini par me tenir, je le voyais bien, pour un cerveau fêlé ; les soldats, Dieu leur pardonne ! ne croyaient pas plus à l'existence du baron de Roche-

jean qu'à celle du Juif-errant. Il est juste de dire que s'ils ne compatissaient pas à ma peine, c'est qu'ils n'étaient guère moins à plaindre que moi. Au lieu de rejoindre les Américains, dans le Sud, pour se mesurer avec les Anglais, ils étaient réduits à servir d'épouvantail à la flotte anglaise qu'on voyait à une lieue en mer, et à périr d'ennui et quasi de besoin, dans cette île de Rhode où les vivres leur manquaient, et où la discipline sévère de leur commandant, monsieur le maréchal de Rochambeau, les empêchait de se livrer à la maraude.

Ils murmuraient de ce qu'on ne les envoyait pas contre l'ennemi ; leur humeur en devenait querelleuse et il ne fallait pas grand-chose pour s'attirer avec eux quelque méchante affaire sur les bras.

Moi qui prenais du noir, à mesure que je perdais l'espérance, et qui devenais hargneux comme un pauvre chien errant qui cherche son maître et qu'on chasse sans pitié, je finis par m'aigrir à l'ouïe des propos railleurs qui m'accueillaient chaque soir au camp.

Un soir, une de ces mauvaises langues comme il y en a en tout pays et dans toute armée, se mit à crier sur mon passage, en faisant de grands bras et d'une voix lamentable :

– Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

J'allai à lui et le regardant dans le blanc des yeux, je lui demandai s'il n'avait point de cœur, pour prendre plaisir à insulter au chagrin d'un honnête homme. Le méchant railleur ne répondit qu'en me tournant le dos et chantant à tue-tête :

– Il reviendra z'à Pâques, mironton, ton, ton, mirontaine, il reviendra z'à Pâques, ou à…

D'un violent soufflet je lui renfonçai « la Trinité » dans la gorge, et le prenant par les deux bras, je le secouai avec fureur.

Quand le pauvre chien, en quête de son maître perdu, a reçu trop de coups de pieds, il se retourne enfin et il mord.

Les camarades du hussard me firent lâcher prise et déclarèrent que l'affaire ne se pouvait terminer qu'à coups de sabre.

Je crois, en vérité, qu'ils se faisaient fête de cette distraction à leurs ennuis.

Au surplus, le soldat que j'avais giflé comptait bien me faire payer cette insulte de ma vie.

Il écumait de rage pendant que ses camarades nous conduisaient dans un chemin creux, pour éviter que leurs chefs ne missent obstacle à la rencontre.

L'un d'eux me donna son long sabre de cavalier, en me disant d'un ton quasi compatissant :

– Ma foi ! mon garçon, fais de ton mieux ! le joujou ne paraît guère commode, quand on ne l'a pas pratiqué.

– Et si le maroufle ne sait pas s'en servir, cria mon adversaire en brandissant le sien, je le ferai périr à coups de plat de sabre !

– C'est ce que nous verrons ! dis-je froidement en me mettant en garde.

Ma colère était tombée et le bon sens revenu dans ma cervelle ; aussi n'en voulais-je point à la vie du soldat.

Me souvenant d'un certain coup de poignet que m'avait enseigné l'oncle Isaac, je le mis en pratique, après quelques passes, pour désarmer le hussard, en envoyant son sabre dans la haie voisine.

Les soldats tout ébahis, crièrent bravo ! et contraignirent leur camarade à prendre la main que je lui tendais ; il le fit aussi

gracieusement qu'un dogue mal appris, que son maître force à donner la patte, après lui avoir arraché un os.

Je ne lui en voulus pas ; il était assez naturel qu'il gardât sur le cœur le soufflet qu'il n'avait pu me rendre, et dont je lui fis pourtant mes excuses, en disant que j'avais eu tort de prendre au sérieux ses brocards.

Cette affaire me procura une véritable considération parmi les hussards, et même la chose vint aux oreilles de Maubec, le petit tambour de Saintonge, qui s'en fit du bon sang, aux dépens de ses ennemis intimes de la cavalerie, et me félicita chaudement.

– Sac à papier ! disait-il, le tricorne sur l'oreille, je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas été ton second, ami Jacques, pour voir la mine déconfite de ce gaillard.

Quant à moi, la satisfaction de m'être fait respecter ne me consolait pas de mon chagrin.

J'avais beau m'en défendre, il fallait bien en venir à croire qu'il était arrivé malheur à monsieur René, puisqu'après plus de six semaines, il ne donnait pas signe de vie.

Le fermier, lui, n'était point fâché de garder son valet. La moisson était terminée, mais la besogne ne manquait pas : on se remettait aux labours et aux semailles. Avec le mois de septembre, le temps qui avait été jusque-là beau et chaud, commença à changer, et les pluies arrivèrent.

C'était ce qu'il fallait pour la campagne, mais pour les soldats français qui n'avaient pas déjà la vie si agréable, ce temps ne faisait pas leur affaire.

Le petit Maubec venait parfois me rendre visite à la ferme. Sans lui faire tort, on peut croire que la faim l'y attirait autant que l'amitié.

L’ordinaire du camp était si maigre, et la cuisine de mon maître si bien approvisionnée !

On y avait pris le tambour en affection pour sa gaieté et on riait de ses galanteries débitées moitié en français, moitié dans un anglais de son invention, à la fille de mon maître.

Aussi le galopin se gobergeait là à bouche que-veux-tu, pour se rattraper de ses jeûnes.

À propos de Margaret, la fille du fermier, si elle ne prenait pas au sérieux les propos galants du tambour, elle faisait voir un peu trop clairement au valet de son père qu’il ne lui déplaisait point.

Elle était avenante, point laide, propre et laborieuse ; mais je ne puis souffrir qu’une fille ait l’air de me faire des avances ; c’est pourquoi je feignais de ne pas voir ses œillades et de ne point prendre garde aux attentions qu’elle avait pour moi. D’ailleurs, mes soucis à l’endroit de monsieur René ne me mettaient pas en humeur de courtiser qui que ce fût. Peut-être aussi l’image de la jolie petite servante de Morteau qui n’était pas sortie de ma mémoire, faisait-elle tort dans mon esprit à celle de Margaret.

Le fait est que la pauvre fille en était pour ses frais, et qu’elle dut se dépiter plus d’une fois d’avoir jeté son dévolu sur un ours de mon espèce.

CHAPITRE XVIII

Un beau matin, comme nous allions herser un champ, mon maître et moi, nous vîmes que la flotte anglaise avait disparu.

– Bon voyage ! dit le fermier avec satisfaction. Ces oiseaux de proie toujours à nous guetter ne me plaisaient guère. Ils ont vu qu'il n'y avait rien à faire ici ; les habits blancs de nos bons amis les Français se voient de loin, Dieu soit loué !

Vers midi, comme nous étions à table, le petit Maubec arriva tout échauffé.

– Hourrah ! en voilà du nouveau ! cria-t-il en se jetant sur un banc et buvant un coup de bière dans mon gobelet. Les habits rouges ont perdu patience ; les voilà qui ont filé sans tambours ni trompettes. C'est à présent qu'on va se donner de l'agrément ! Demain matin – je le tiens du tambour-maître, qui en a eu vent par un lieutenant, lequel le savait… bref ! n'importe ! – demain matin nous prenons nos cliques et nos claques, infanterie, cavalerie, artillerie, pour aller je ne sais où, donner une leçon de danse et de maintien aux Englishmen ! Et en avant les tambours et la musique pour marquer la mesure !

– Ce n'est pas pour dire du mal de votre île, père Washam ; elle a du bon, beaucoup de bon, ventrebleu ! Je veux être pendu s'il y a dans toute l'Amérique un brave homme qui vous vaille, de la bière comme celle-ci – à votre santé, papa Jérémie ! – et une divinité comparable à miss Margaret, laquelle a fait de mon

cœur inflammable de tambour un monceau de cendres ! Mais, sac à papier, on est soldat ou on ne l'est pas ; qu'est-ce que vous voulez que nous devenions sans la guerre, nous autres enfants de Bellone ? Il nous faut ça, voyez-vous, comme aux poissons l'eau salée ou l'eau douce.

Et il allait, il allait ! Quelle langue, ce petit garnement ! avec cela, mangeant, buvant comme un pauvre diable à qui il arrive souvent de jeûner. Il piquait de ci de là, dans les plats, dans l'assiette la plus proche, ainsi que fait un petit chat favori auquel on passe toutes les privautés, à cause de sa gentillesse.

– Corbleu ! disait-il, la bouche pleine, quel ordinaire vous avez là ! Ce jambon vous a un goût à vous faire pleurer de tendresse ! Vous permettez, Margaret de mon cœur ! Et ces choux, quel fumet divin ! on ne devrait manger ça qu'à genoux ! Que ne peut-on ajuster deux paires de roues à votre cantine, père Jérémie, pour marcher derrière le régiment de Saintonge, avec l'adorable cantinière que voilà !

– À propos, miss Margaret, j'ose espérer que vos armoires sont garnies d'une respectable provision de mouchoirs de poche, afin d'étancher les fleuves de larmes que le départ de votre adorateur va faire couler ! Au cas contraire, je serais au désespoir de ne pouvoir mettre à votre disposition que le dernier de ma demi-douzaine, attendu que les autres sont chez la blanchisseuse !

On laissait parler et manger le tambour ; mais miss Margaret ne riait que du bout des lèvres, et me regardait avec inquiétude. Son père, non plus, ne s'amusait pas comme à l'ordinaire des drôleries de Maubec.

Ce départ des Français lui donnait à penser. La flotte anglaise pouvait revenir et faire impunément une descente de soldats et de marins ; ceux-ci étant en pays ennemi, ne se géneraient pas pour piller les propriétés des patriotes américains et molester leurs personnes.

Quant à sa fille, elle voyait bien que la nouvelle apportée par Maubec m'avait mis dans un si grand trouble, que j'en avais perdu l'appétit et que je m'étais plongé dans de sombres réflexions.

C'est qu'il y avait de quoi me rendre perplexe ! L'armée française partie, qu'avais-je désormais à faire à Rhode-Island ? Si monsieur René vivait encore – et je n'en avais pas encore perdu l'espoir – il devait avoir débarqué dans quelque autre port vers le Sud, et s'enquerrait de l'endroit où il pourrait trouver l'armée et sa légion.

Ce n'est pas en demeurant chez le fermier Washam, que je courrais jamais la chance de revoir mon jeune maître.

Non, il me fallait suivre les Français ! mais jusqu'où cela me mènerait-il et combien de temps ?

Que monsieur René vînt à ne pas reparaître, mon argent s'épuiserait bien vite à payer durant des mois ma nourriture et mon logis ! Et encore, trouverais-je toujours un gîte et de quoi me sustenter, dans cette campagne d'hiver ? Les soldats, eux, ont leur existence assurée, pour le vivre et le couvert, si chétivement que ce soit.

Et j'en revenais ainsi, peu à peu, par nécessité, à mon ancienne idée de m'enrôler.

– Sûrement, me disais-je, si ton père te savait dans cette perplexité, il y donnerait les mains, voyant que cet expédient peut seul te tirer d'affaire !

Plus je retournais les choses dans mon esprit, plus j'étais persuadé qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre.

Sans cela, quelle pitoyable et inutile existence ne mènerais-je pas, que d'aller ça et là, aux hasards de la campagne, à la suite d'une armée, comme un traînard qu'on chasserait peut-être

avec méfiance, sans parler du risque d'être pris par les deux partis pour un espion et pendu au premier chêne venu ?

Quand le petit tambour eut fait table rase de tout ce qu'il y avait dans les plats, c'est à moi qu'il s'attaqua.

– Ah ! ça, Jacques, tu n'as pas l'air folâtre, aujourd'hui, cré coquin ! Est-ce que c'est, par hasard, l'idée de me voir partir qui te donne cette mine d'enterrement ? Alors ça me flatte ! Parbleu ! il ne tient qu'à toi de ne pas te séparer du tambour de ton cœur ; c'est plus facile que pour miss Margaret : enrôle-toi !

– Tu crois qu'on me recevrait ? fis-je sur le ton de la raillerie, pour voir ce qu'il me répondrait, et préparer le fermier et sa fille à l'annonce de mon départ, auquel j'étais bien résolu, d'une manière ou d'une autre.

Se voir contraint de peiner les gens qui ont été bons pour vous, que vous aimez et qui vous aiment, c'est chose dure. Et je savais que cette nouvelle ne ferait point plaisir au père et serait un gros chagrin pour la fille.

– Si on te recevrait ? un gaillard de ton calibre ! À bras ouverts, mon cher, et dans le régiment de Saintonge, encore ! un des meilleurs parmi les meilleurs ! C'est moi, Prosper Maubec, qui serai ton parrain. Je te mène au sergent Galifet, qui en dit deux mots au lieutenant de Sauvai ; on te couche au rôle – pas des tambours, vu ta taille ! – mais des fusiliers ou des grenadiers ; tu endosses l'uniforme du roi – n'aie peur ! il y en a un caisson dans les bagages ; – et tu pars demain matin pour la gloire, le mousquet sur l'épaule, le sabre au flanc et la giberne sur la hanche, au bruit guerrier de mes ra et de mes fia !

– C'est dit, hein ! mon petit Jacques ?

Le père Washam et sa fille me regardaient d'un air alarmé.

– Je crois, répondis-je, à eux plus qu'au tambour, que je ne puis pas faire autrement.

Et tout de suite je leur assurai que c'était pour moi une peine de les quitter, mais que j'y étais contraint, ne voulant perdre aucune chance de retrouver le maître chéri dont le sort m'avait séparé.

Ce qui me soulagea grandement, ce fut de voir la façon dont Margaret prenait la chose ; au lieu de pâlir, de pleurnicher, ou de se pâmer et de tomber raide sur le carreau de la cuisine, comme je l'avais appréhendé, la jeune fille devint rouge comme une pivoine, prit une mine dédaigneuse et me lança un regard de colère.

– À la bonne heure ! j'aime mieux ça ! me dis-je, moins mal à l'aise qu'avant. Voilà qui prouve qu'elle ne t'aimait pas autant que tu croyais ; elle a du dépit et non du chagrin ; le premier beau garçon qui lui fera les yeux doux la consolera aisément. Tant mieux !

Quant à son brave homme de père, il me dit tristement qu'il comprenait bien mes raisons et qu'il ne pouvait m'en vouloir d'être attaché comme j'étais à monsieur René.

– Au surplus, ajouta-t-il, comment un bon patriote pourrait-il éprouver autre chose que de la gratitude envers celui qui va exposer sa vie pour la cause sacrée de l'indépendance ?

C'était là un compliment auquel je n'avais aucun droit, attendu que si j'avais pu faire autrement, la cause sacrée de l'indépendance eût bien dû se tirer d'affaire sans l'aide de Jacques Gribolet.

J'allais le dire au père Washam, quand Maubec me coupa le sifflet.

Jusque là, le petit tambour avait eu assez de sens et de cœur, pour ne pas faire montre d'une joie immodérée, sachant bien que mon départ attristerait le fermier et sa fille. Mais quand il vit que la chose était entendue et acceptée, il profita de

ce que Margaret était sortie pour s'écrier en brandissant son tricorne :

– Vivent les États-Unis d'Amérique, et leur général Washington ! Vive monsieur de la Fayette et monsieur de Rochambeau ! À la santé de Jacques Gribolet et à la confusion des Anglais.

Une demi-heure plus tard, je quittais avec regret cette paisible ferme, où l'on m'avait traité en enfant de la famille, et où il n'avait tenu qu'à moi de rester comme tel.

– Dieu vous garde, Jacques ! Ce fut tout ce que put me dire le père Washam en me serrant la main.

Margaret, qui paraissait moins troublée que lui, me salua aussi cérémonieusement que si j'eusse été un étranger de distinction. J'en fus à la fois vexé et content ; arrangez cela, si vous pouvez !

Le petit tambour n'avait pas voulu prendre les devants comme j'avais cherché à l'y engager.

– Nenni da ! je ne te quitte pas que tu ne sois couché sur le rôle du régiment ! Merci ! tu serais capable de regretter tant et si bien les poireaux et les oignons d'Égypte – de Rhode-Island, je veux dire – que tu changerais d'idée au dernier moment ! c'est moi qui serais beau garçon, sac à papier !

En attendant que le fermier eût réglé mes gages, le drôle était resté dans la cuisine à agacer Margaret et à vider le fond de la cruche à bière, si bien qu'en partant, accroché à mon bras, le tricorne sur l'oreille, il jasait comme une pie, et entonnait des chansons grivoises.

Il me fallut le morigéner avant d'arriver au camp, et le menacer d'aller m'enrôler dans les hussards de Lauzun, plutôt qu'au régiment de Saintonge, s'il ne se comportait pas d'une manière plus décente.

La menace fit de l'effet : Maubec prit son air le plus digne et le plus posé ; et quand je lui eus dit qu'on pourrait bien ne rien vouloir au régiment d'un homme patronné par un tambour en goguette, il s'écria sans se fâcher :

– Ami Jacques, tu parles comme un livre ! Mais vois-tu, mon cher, c'est la joie qui me grise ! quant à la bière du père Washam, ce n'est pas pour en dire du mal, mais sur mon honneur, elle est terriblement faible !

Grâce à Maubec, qui avait souvent entretenu ses camarades de son grand ami Jacques, je n'étais pas un inconnu pour le sergent Galifet vers qui nous nous rendîmes d'abord.

Le vieux soldat, sec et bronzé, avait quelque chose de la tournure et de la mine de Philippe Grellet. Il me fit grand accueil, quand il sut ce qui m'amenait, et se fit fort de régler mon affaire en deux temps.

À cet effet, il me conduisit sur-le-champ, toujours flanqué de Maubec, à la baraque des officiers de sa compagnie. Le grenadier de planton à la porte, après s'être informé si on nous voulait recevoir, – on n'entrait pas là comme dans les autres baraques ! – nous laissa passer. J'aurais bien voulu que le petit tambour restât dehors : avec son tricorne tout de travers, son petit nez rouge et l'air d'enterrement qu'il avait pris dans l'intention de se donner une tenue décente, il était capable de tout gâter.

Pourtant il eut le bon sens de se tenir en arrière, et de ne pas parler sans être interrogé.

Il y avait là une demi-douzaine d'officiers qui regardaient des papiers et des cartes, sur une table faite d'une longue planche.

Le sergent Galifet s'était avancé et se tenait droit comme un piquet, les talons l'un contre l'autre et la main à son tricorne,

imité en tous points par le petit tambour. Moi, j'avais pris mon bonnet à la main.

– Eh bien ! sergent, dit l'un des officiers d'un ton bienveillant, qu'est-ce qui t'amène avec ces deux hommes ?

– Voici, monsieur le lieutenant : ce grand garçon-là demande à entrer au régiment. Parlant par respect, c'est le tambour Maubec ici présent qui l'a recruté.

Je m'avançai d'un pas, sur un signe de l'officier, qui m'examina attentivement comme s'il prenait ma mesure.

– Tu veux être soldat ?

– Oui, monsieur le lieutenant.

– Ce n'est pas la taille qui te manque. Ton âge ?

– Vingt-deux ans.

– Ton nom ?

– Jacques Gribolet.

Il prenait note de mes réponses.

– Tu es Français ? de quelle province ?

– Non, je suis sujet du prince de Neuchâtel.

– Ah ! en Suisse ; bon ! les Suisses sont d'excellents soldats.

– C'est-à-dire, monsieur le lieutenant, je ne suis pas ce qu'on peut appeler Suisse…

Le lieutenant sourit en m'interrompant.

– Oui, oui, je sais : la principauté est en Suisse, et le prince en Prusse ; en sorte que tu n'es ni Suisse ni Prussien, mais Neuchâtelois.

– C’est bien cela, monsieur le lieutenant.

– Ce qui ne t’empêchera pas de te battre aussi bien qu’un Suisse ou qu’un Prussien ?

– Je ferai de mon mieux, monsieur le lieutenant.

– Sais-tu manier un mousquet ?

– Il y a deux ans que je suis dans les milices, monsieur le lieutenant. Ça ne vaut pas l’armée française, mais nous avons des officiers qui s’y entendent, ayant fait la guerre en Prusse, en France et en Hollande.

Un des autres officiers ayant parlé à l’oreille du lieutenant, celui-ci reprit d’un ton sévère :

– On me dit que c’est toi qui t’es battu avec un hussard. À quel propos ?

– Monsieur le lieutenant, il m’avait poussé à bout par ses railleries sur monsieur le baron de Rochejean, un digne gentilhomme qui m’avait pris à son service et que j’accompagnais à l’armée où il a été nommé cornette. Une tempête m’a séparé de lui, et c’est pour être plus sûr de le retrouver que je voudrais m’enrôler.

– Est-ce vrai que tu as désarmé le hussard sans le blesser ?

– Oui, monsieur le lieutenant ; je ne lui voulais point de mal et je regrettais de m’être laissé emporter au point de le souffleter pour une raillerie.

– C’est d’un bon cœur, cela ! mais il faudra mieux te contenir dorénavant et garder tes coups de sabre et de mousquet pour les Anglais, entends-tu ?

– Oui, monsieur le lieutenant.

– Maintenant, voici deux écus de six livres comme prime d'engagement, et la feuille d'enrôlement qu'il s'agit de signer. Sais-tu écrire ?

– Oui, monsieur le lieutenant. Mais si c'était possible, je voudrais bien ne m'engager que pour la durée de la guerre.

– Pourquoi cela ? L'officier me regardait en tordant sa moustache.

– Parce que j'aimerais rentrer au pays une fois la campagne finie.

– Hum ! ce n'est pas l'usage. Toutefois j'en parlerai au colonel ; je te le promets.

Alors, sans plus hésiter, je pris la plume et signai, en me disant : Non, le père ne pourrait pas t'en vouloir ; tu ne peux pas faire autrement !

Pendant ce temps le lieutenant parlait au sergent et lui commandait de s'occuper de mon uniforme et de mon fourniment, puis avisant le petit tambour et sa drôle de mine :

– À propos, tapin, Galifet dit que c'est toi qui nous as déniché cette recrue. Depuis quand vas-tu sur les brisées des sergents recruteurs ?

– Voici, mon lieutenant, répliqua le tambour d'un air digne : l'occasion fait le larron. Sauf votre respect, j'ai couru deux lièvres à la fois, et le proverbe a beau dire, j'en ai attrapé au moins un !

– Laisse-là les proverbes et parle clairement, petit drôle.

– Eh bien ! mon lieutenant, voici l'affaire : tout en faisant, sauf votre respect, un doigt de cour à une jeunesse du pays, histoire de passer le temps, je cultivais l'amitié de Jacques Gribolet ici présent, et trouvant que c'était dommage qu'un garçon si bien taillé passât sa vie à tenir les cornes d'une charrue…

– Bon ! bon ! j'y suis. Mais dis-moi, tambour – et le lieutenant prit un ton sévère – est-ce ta belle ou ta recrue qui t'a si copieusement versé rasade aujourd'hui, que tu en as cette mine de carême-prenant ?

– Mon lieutenant, je vas vous dire ! C'est le père de ma dulcinée, parlant par respect, qui m'a forcé à boire à la santé de Sa Majesté, de monsieur le maréchal, de monsieur de la Fayette et de son ami monsieur Washington, au régiment, au succès de la campagne, quoi ! ça n'en finissait plus !

– En bon Français je ne pouvais décemment refuser de lui faire raison ! pas vrai, mon lieutenant ?

L'officier avait peine à garder son sérieux :

– C'est bon pour une fois, jeune drôle ! mais à l'avenir réprime tes appétits, ou gare la canne du caporal !

Là-dessus il nous congédia tous trois d'un geste.

– Sac à papier ! dit Maubec quand nous fûmes dehors ; vous a-t-il pourtant des yeux de *larynx,* le lieutenant ! Quand on pense que c'était de la bière si faible !

Ai-je besoin de dire qu'il n'eut ni paix, ni repos, que nous ne fussions attablés chez la mère Bringuebale, pour fêter ma bienvenue au régiment ? Mais comme j'avais assez d'une désobéissance sur le cœur, pour m'être enrôlé contre toutes les idées de mon père, je ne fis que tremper mes lèvres dans l'abominable genièvre de la cantinière, lequel, au surplus, n'était pas fait pour me donner le goût de la boisson.

Quant au tambour et au sergent, ils ne faisaient pas tant les dégoûtés et n'eurent garde de laisser la moindre goutte de cette drogue au fond de leur verre.

Toutefois Maubec eut beau insinuer « qu'on ne marche pas sur un seul pied », je fis la sourde oreille et ne voulus pas leur en

faire verser davantage, estimant que quant à lui, il en avait en suffisance.

En cela le sergent fut de mon avis et envoya le tambour faire un somme. Contre un ordre venant de son chef, le drôle n'osa pas regimber et s'en fut en grommelant.

Avant la nuit, j'étais transformé en soldat du roi, depuis le tricorne à galon blanc, jusqu'aux longues guêtres grises. Une fois le ceinturon bouclé par dessus ma veste, le sabre sur la cuisse, la grosse giberne suspendue au baudrier, le havresac au dos et le mousquet en main, je dus montrer au sergent Galifet ma science dans la charge, le port et les maniements d'arme.

– Pas mal ! disait le vieux soldat, pas mal ! par exemple, ça sent l'exercice à la prussienne : le coup y est, tous les temps, les mouvements, je ne dis pas ; mais c'est un tantinet raide ; ça manque de moelleux. Nous y mettrons la grâce française ! C'est égal, mon gaillard, tu feras honneur à la quatrième du deuxième de Saintonge ! Rompez les rangs !



Et voilà comment après avoir été vigneron dans mon pays, laquais d'un baron en France, canonnier sur mer, pêcheur par occasion en Acadie, matelot de la marine royale d'Angleterre à mon corps défendant, valet de ferme à Rhode-Island, je venais d'entrer dans la peau d'un fusilier du roi de France, et comment, pour parler comme Maubec, j'étais à la veille de partir pour la gloire !

À l'heure qu'il est, si quelqu'un venait à me dire :

– Voyons, Jacques, toi qui as fait la guerre d'Amérique, raconte-nous *voir* un peu par le menu comment tout ça s'est passé, je serais, ma parole ! bien embarrassé, et je répondrais :

– Lisez les gazettes du temps ; elles en savent plus que moi là-dessus.

C’est que, voyez-vous, j’ai beau avoir donné mon petit coup d’épaule aux Américains pour renvoyer les Anglais chez eux, un simple fusilier ne comprend pas grand-chose à ce qu’on lui fait faire. Le plus souvent il n’y voit que du feu, une denrée, à dire vrai, qui ne manque pas à la guerre ! On avance, on recule, on tape, on est tapé ; on crie, suivant la couleur de son uniforme et de son drapeau : Hourra pour la vieille Angleterre ! ou bien : Vive l’indépendance ! on s’assomme, on se massacre comme des bêtes féroces ; on tire sur ses semblables comme sur des moineaux, et tout ça, en fin de compte, sans savoir pourquoi.

C’est l’histoire de toutes les guerres et c’est pourquoi elles se ressemblent comme deux gouttes… de sang.

La seule différence entre les unes et les autres, c’est qu’il y en a où le soldat combat pour défendre son pays, et alors il supporte sans se plaindre les coups, le froid, la faim, la fatigue, et souvent donne sa vie avec joie pour chasser l’étranger de chez lui.

Pour les Américains qui se battaient afin d’en arriver à être maîtres dans leur pays, c’était une guerre de cette espèce. Aussi, quoique mal nourris, mal vêtus, équipés et armés tant bien que mal, bien qu’ils dussent apprendre le métier des armes à leurs dépens, ayant été souvent battus par les vieilles troupes anglaises dans les premiers temps, ils ne perdirent jamais le courage et finirent par en arriver à leurs fins. Il est vrai que sans l’aide des Français, ils y auraient mis plus de temps, mais on peut être sûr qu’ils en seraient venus à bout quand même.

Quant à dire au juste comment la chose s’est faite, combien de batailles et de combats ont été livrés, combien de pauvres innocents tués, de villes prises, de vaisseaux coulés, non, ce n’est pas mon affaire : je laisse ça aux gens d’esprit qui font métier d’écrire des livres, ou de raconter dans les gazettes tout ce qui se passe sur la terre et sur l’eau. Pour ceux-là, ne craignez rien : ils ne sont jamais embarrassés, attendu que tout ce qu’ils ne savent

pas, ils l'inventent, en donnant à leurs bourdes un air si naturel, que les benêts qui les lisent prennent tout ça pour la pure vérité.

Je ne peux conter, moi, que les choses que j'ai vues de mes yeux, et qui me sont arrivées, ainsi que j'ai fait jusqu'ici ; je n'aurais pas le front, par exemple, de faire croire à qui que ce fût, comme ne s'en serait guère gêné l'oncle Isaac, que j'ai frayé en camarade avec les chefs de l'armée, et tutoyé le maréchal de Rochambeau et le général Washington.

CHAPITRE XIX

Tout l'hiver se passa à batailler contre les Anglais et à lutter contre le froid et les privations. Il nous fallait le plus souvent camper en plein champ ou dans les bois, loin de toute habitation, et sans autre abri qu'une chétive tente de toile. Aussi la plupart des soldats passaient-ils leurs nuits autour des feux de bivouac, plutôt que de grelotter sous les tentes.

Toujours point de nouvelles de monsieur René ! J'avais à tel point perdu l'espoir de le revoir jamais, que je m'acquittais de mon service comme d'une corvée, ne me battant pas plus mal qu'un autre quand on commandait : En avant ! mais sans trouver aucun plaisir à voir fuir l'ennemi, ni éprouver grande peine, quand c'était lui qui nous forçait à la retraite, comme cela nous arriva un jour, non loin de New York.

Le sergent Galifet, qui enrageait de cet échec, prétendait que c'était la faute d'un corps auxiliaire américain qui avait lâché pied en nous laissant toute l'armée anglaise sur le dos. Tous les Français disant la même chose, il faut bien croire qu'il y avait du vrai là-dedans. Le fait est qu'il nous fallut reculer un bon bout de chemin, en tenant les Anglais en respect et laissant beaucoup des nôtres sur le carreau.

Plus heureux que nombre de mes camarades du bataillon, je passai entre les balles ; Maubec y perdit sa caisse, qu'un boulet défonça de la belle manière ; par grand bonheur, le petit sol-

dat s'en tira avec une meurtrissure au genou et opéra sa retraite à cheval sur mes épaules.

– Sac à papier ! grondait-il en se tenant à mon cou ; ils me la paieront ! moi qui l'avais si bien astiquée ce matin ! Bourriques, va !

À quelques jours de là, nous prîmes notre revanche et Maubec battit la charge avec rage sur une caisse neuve, en courant aux trousses des Anglais. Cette fois je faillis bien n'en pas revenir, par le fait, non des ennemis, mais de nos alliés.

Voici comment :

Il faut savoir qu'outre les milices américaines, composées comme elles sont toutes, de paysans et de gens de tout métier, qui, se battant depuis plus de deux ans, avaient fini par valoir des troupes régulières, il était venu du fond des bois et surtout du bord des grands lacs, des bandes de sauvages qui combattaient à leur manière et sans obéir à personne qu'à leurs propres chefs. Eux et leurs pères ayant toujours vécu en bons termes avec les Français du Canada, ils ne pouvaient souffrir les Anglais et avaient trouvé l'occasion favorable pour tomber sur eux.

C'étaient des gaillards nerveux, bien découplés, et si dégourdis, qu'ils pouvaient courir des heures sans s'essouffler ; mais avec cela des êtres féroces, sans miséricorde, qui ne s'amusaient pas à faire des prisonniers, et ne laissaient pas un ennemi par terre sans lui avoir, d'un coup de leur couteau de boucher, arraché la peau du crâne.

Nous autres de l'armée française, nous étions dégoûtés de cette manière de faire la guerre, et il nous arriva souvent de tirer de leurs mains quelque malheureux Anglais qu'ils allaient écorcher vif.

Rien qu'à les voir, ces Peaux-Rouges, comme on les nomme, il y avait de quoi frissonner ! Ne se trouvant pas assez laids de nature, avec leur couleur de vieux cuivre mal fourbi, ils

se peinturluraient le nez et les joues en rouge, en bleu, de façon à ressembler à de vilains masques.

Leurs vêtements, si on peut les appeler de ce nom, étaient faits de peaux mal tannées ; quelques-uns s'enveloppaient dans de vieilles couvertures de laine, et tous portaient dans leurs cheveux noirs, aussi longs que des crinières de cheval, des plumes d'aigle ou de hibou, en guise de chapeau.

Eh bien ! on ne le croirait pas : avec ce drôle d'accoutrement, ces espèces de nègres vous avaient de tels airs de grands seigneurs quand ils n'étaient pas échauffés par la bataille, que personne, pas même le petit Maubec, n'aurait eu l'idée de se moquer d'eux.

Ceux d'entre eux qui avaient des mousquets, et principalement des fusils de chasse à long canon, savaient s'en servir, je vous le garantis, et faisaient beaucoup de mal aux Anglais en abattant à grand distance les sentinelles isolées. Ces brutes s'en faisaient un jeu et une gloriole.

Corps à corps, c'étaient aussi de rudes jouteurs ! avec leurs petites hachettes et leurs couteaux tranchants, ils se riaient des baïonnettes et des sabres anglais.

À la rencontre dont j'ai parlé, une de ces bandes combattait de concert avec l'armée française et leur aide ne contribua pas peu à nous assurer la victoire.

En poursuivant les fuyards au travers d'un bois, où nous étions tout éparpillés, je me trouvai sur la même ligne qu'un de ces diables rouges courant comme un cerf, avec une touffe de chevelures toutes saignantes accrochées à sa ceinture. Nous atteignîmes en même temps un pauvre jeune officier anglais étendu au pied d'un arbre : une balle reçue dans la jambe l'avait empêché de suivre ses hommes. Le sauvage allait le saisir à la nuque pour lui arracher sa chevelure, quand je repoussai violemment la brute.

– Arrière ! criai-je avec fureur, ou je te plante ma baïonnette dans le ventre !

D'abord tout ébahi de voir un habit blanc se tourner contre lui, le Peau-Rouge me dit avec colère en brandissant sa hache :

– Anglais à moi, scalp aussi ! et il fit mine de saisir de nouveau le jeune homme qui tournait vers moi ses regards suppliants.



Je me plaçai devant l'officier, et croisant la baïonnette contre le sauvage, je lui dis froidement :

– Si tu le touches, malheur à toi ! c'est mon prisonnier !

En poussant un hurlement de bête féroce, le Peau-Rouge me lança sa hachette de toute sa force. Il avait visé à la tête, et si je n'eusse pu parer le coup à temps, j'avais le crâne fendu.

Aussitôt, avec une adresse infernale, il se mit à me harceler à coups de couteau, sachant si bien glisser comme un serpent par-dessous ma baïonnette, que je reçus plus d'une estafilade dans les jambes, et que mon sang commença à couler sur mes guêtres. Voyant que je ne parvenais pas à le tenir à distance, je lâchai tout à coup mon mousquet, pour empoigner d'une main le sauvage à la gorge en cherchant à le désarmer de l'autre. Mais j'avais beau être plus fort que lui, il était plus souple et plus leste : son poignet, armé du couteau, m'échappait toujours, me lardant de temps à autre, sans pourtant pénétrer avant dans les chairs. En cette occasion, mon havresac et le baudrier de ma giberne me valurent une cuirasse et me sauvèrent la vie.

Un coup de feu éclatant par-dessus mon épaule, m'assourdit tout à coup ; mon adversaire échappa de mes mains en s'affaissant lourdement sur le sol et je me détournai brusquement ; un hussard français, le pistolet fumant au poing, sau-

tait de cheval, derrière lui une escouade de ses camarades arrivait au galop.

En apercevant mon visage, le hussard poussa un cri de joyeuse surprise :

– Jacques !

Dieu du ciel ! c'était monsieur René !

Il me prit dans ses bras, je le serrai avec transport et je pleurai, oui je pleurai comme un enfant. Lui aussi, sans se soucier de sa dignité de cornette de hussards, ni de sa moustache naissante, ni de la présence des autres cavaliers qui arrivaient et nous regardaient avec surprise, criait, moitié riant, moitié pleurant :

– Mon cher Jacques ! enfin te voilà ! Il y a dix jours que je te sais vivant, sans pouvoir te rejoindre !

– Ah ! vous étiez encore le plus heureux des deux, monsieur René ! moi, j'avais fini par vous croire mort. Mon Dieu ! que ça fait du bien au cœur de se revoir !

– Mais ce n'est pas le tout, cornebœuf ! C'est ce moricaud-là qui t'a lardé de cette façon ? Un de nos chers alliés ! qu'est-ce que tu lui avais donc fait à ce coquin ?

– Cette brute voulait scalper devant moi le blessé anglais que voilà, et je l'en ai empêché.

– Bon ! tu as bien fait : nous sommes des soldats, nous autres, non des bouchers ! Pour ces sauvages, c'est leur instinct d'être cruels.

Monte derrière moi, Jacques, ma bête est solide. Accommodé comme te voilà, tu n'es pas en état de rejoindre à pied le régiment.

Mais le jeune Anglais me regardait avec une telle angoisse, que je répondis :

– Bien obligé, monsieur René ! mais je ne puis laisser ce pauvre garçon à la merci du premier Peau-Rouge qui passera.

– Qu'à cela ne tienne ! dit l'un des hussards en s'avançant, je le prendrai en croupe. Un petit milord comme lui, ça ne doit pas peser lourd !

Et le brave homme, un vieux chevronné, mit pied à terre et vint m'aider à soulever le blessé, pour le placer sur son cheval.

– Merci ! dit en bon français le jeune homme, les yeux pleins de larmes de gratitude, et en nous serrant les mains. Je voulais bien mourir, mais être mutilé, horreur !

Il frissonna en jetant un regard sur le corps du sauvage que la balle de monsieur René avait frappé en plein front.

La petite troupe se mit aussitôt en marche à travers bois pour regagner le temps perdu et rejoindre le gros de l'armée.

Il était aisé de se guider sur le bruit de la mousqueterie ; d'ailleurs le sol était semé d'effets d'équipement, d'armes et de cadavres de soldats. La plupart de ceux-ci étaient vêtus d'habits rouges, et, chose horrible à voir, ils avaient tous le crâne saignant et dépouillé de sa chevelure.

J'entendais les hussards qui chevauchaient derrière nous, grommeler avec colère contre les abominables coutumes de nos sauvages alliés.

Ils auraient voulu détourner leurs yeux de cet affreux spectacle qu'ils ne l'auraient pu : le terrain était si peu favorable à la marche de la cavalerie qu'il fallait sans cesse surveiller son chemin pour éviter les broussailles, les ronces, les grosses roches et les fondrières qui faisaient broncher les chevaux ; au surplus la nuit approchait.

Ce fut ce qui arrêta la poursuite : sur la lisière de la forêt on entendit bientôt les appels des tambours et des trompettes rassemblant les hommes éparpillés aux trousses de l'ennemi.

Pour moi, je ne voyais, n'entendais, ne sentais qu'une chose : la grande joie d'avoir retrouvé monsieur René. Je le tenais serré contre moi, plus, peut-être, qu'il n'était besoin, pour assurer mon équilibre sur la croupe de son cheval.

Tout en cheminant, il m'apprit à bâtons rompus que la tempête avait emporté la corvette bien loin vers le sud, jusque dans l'état de New Jersey ; qu'enfin elle avait pu aborder à l'embouchure du Delaware.

De là, monsieur René était allé joindre l'armée américaine, avec laquelle il avait combattu comme aide-de-camp de monsieur de la Fayette, qui accompagnait le général en chef Washington. Quelque temps après, monsieur de Rochambeau étant venu avec deux régiments et la légion de Lauzun prêter main forte aux Américains pour assiéger New York, monsieur René avait enfin pu entrer avec son grade dans les hussards.

Là, à sa grande joie, il avait appris qu'un jeune homme se disant son valet, l'attendait depuis longtemps à l'armée et avait fini par s'engager dans le régiment de Saintonge.

– J'aurai bien voulu accourir aussitôt vers toi, mon fidèle ami ! me dit monsieur René en se détournant pour voir mon visage. Mais on me dit que ton régiment, avec ceux de Bourbonnais, de Royal-Deux-Ponts et l'artillerie, bataillaient d'un autre côté. Il me fallut attendre en rongeant mon frein, avec la crainte continuelle qu'une balle anglaise ne vînt encore se mettre entre nous deux ! Enfin nous voilà réunis, Dieu soit loué !

– Oui, ajoutai-je, et il vous a envoyé à mon secours juste à temps, monsieur René. Sans vous, je ne sais trop si je fusse venu à bout du sauvage : il était en train de me déchiqueter proprement !

– Le misérable n'a pas volé le coup de pistolet dont je lui ai fait présent ! Mon pauvre garçon ! continua monsieur René en passant sa main sur ma culotte toute tachée de sang, comme te voilà lardé ! souffres-tu beaucoup ?

– Bah ! n'en parlez pas, monsieur René, des égratignures, comme les vôtres du Bois d'Amont.

– Cornebœuf ! ce n'était déjà pas si agréable ! À propos, en cette occurrence, c'est toi qui étais venu à la rescousse, pour me tirer d'affaire. Aujourd'hui j'ai acquitté une petite partie de ma dette.

– Mais nous arrivons. Ce soir, après la soupe, je viendrai te retrouver, et tu me conteras par quel heureux hasard, ou plutôt par quel miracle du bon Dieu, tu as pu te sauver, quand l'ouragan nous emportait si bien que nous ne pouvions venir à ton aide.

– Et puis, fais-toi bien soigner ! me cria-t-il encore en s'éloignant, après m'avoir aidé à descendre de cheval.

Comme, la main au chapeau, je saluais au passage l'officier anglais en croupe derrière son hussard, le jeune homme me serra chaleureusement la main en me demandant mon nom.

En même temps le petit Maubec arrivait, sa caisse sur le dos, et m'interpellait de son ton gouailleur :

– Ah ! çà, Monsieur est entré dans la cavalerie, excusez du peu ! et ça fraie avec les milords ! merci ! Ah ! mais, sac à papier ! comme te voilà fait ! fit-il tout alarmé en voyant mon uniforme ensanglanté. Tu as du plomb dans l'aile et tu ne m'en disais rien ! Appuie-toi sur moi, mon vieux ! C'est des coups de baïonnette, quoi ?

– Non, de couteau : je me suis pris de bec avec un de nos bons amis les sauvages par rapport au prisonnier anglais qui vient de me donner une poignée de main. Le sauvage prétendait

lui arracher la peau du crâne ; je n'ai pas voulu, et nous avons eu des raisons ensemble.

– Ça se voit, ventrebleu ! et des raisons pointues ! canaille de moricaud, va ! j'espère que tu lui en as donné une, de raison, qui lui a coupé le sifflet, hein ? Six pouces de baïonnette dans le ventre, parlez-moi d'un argument comme ça !

– Eh bien ! non ; tu as vu le hussard qui m'avait pris sur son cheval ?

– Oui, un beau petit gaillard d'officier.

– C'est lui qui a trouvé la meilleure raison : une balle de pistolet au milieu du front du Peau-Rouge.

– À la bonne heure ! pour un hussard, ce n'est pas mal. Ça me réconcilie presque avec l'espèce. Sur ma parole ! si ma bourse n'était pas aussi à sec que mon gosier, je me laisserais aller à lui offrir un genièvre de gratitude, avec mon amitié par-dessus !

Je ne pus m'empêcher de sourire à l'idée du galopin proposant à monsieur le baron de Rochejean de boire la goutte avec lui, et lui offrant généreusement son amitié… quasi sa protection.

– Tu ris, sac à papier ! s'écria le petit tambour en me regardant de travers. Est-ce que l'amitié de Prosper Maubec n'en vaut pas une autre ?

– Oui, oui, ne te fâche pas, Maubec. Moi qui n'ai pas de plus ancien ami à l'armée que toi, est-ce que je voudrais dénigrer ton amitié ? Je suis si heureux, vois-tu, que je rirais de n'importe quoi.

Le petit tambour s'arrêta pour me regarder sous le nez, et finit par dire en hochant la tête d'un air de remontrance :

– Ah ! çà, Gribolet, si tu as bu un coup de cognac de trop, dis-le tout de suite. Tu bats la campagne ! qu'est-ce que c'est que ces charades ? De quoi diantre es-tu si heureux, pour en rire tout seul au nez des gens ? Elles te font donc du bien, ces estafilades que le Huron t'a pratiquées dans les jambes, et là à l'épaule, et à la main ? M'est avis qu'il n'y a pas là de quoi rire, sac à papier.

Reprenant mon sérieux, je dis au petit tambour :

– Maubec, m'as-tu vu souvent faire excès de boisson ?

– Jamais ; seulement on dit qu'il y a commencement à tout.

– J'espère bien ne jamais commencer à boire. Mais pour ne pas te faire languir plus longtemps, devine qui était le hussard qui me ramenait en croupe.

Maubec vit mon air rayonnant et s'écria :

– Ça ne peut pas être ton baron, dis ?

– Si, Prosper ! c'est monsieur René en chair et en os !

La nouvelle ne parut pas le réjouir outre mesure. Je lui en fis la remarque.

– Voilà ! dit-il en haussant les épaules, et la mine plus triste que je ne la lui avais jamais vue ; voilà : ce qui fait le bonheur des uns ne fait pas toujours celui des autres ! Dorénavant, ce pauvre diable de petit tambour avec son intempérance de langue, sans parler de l'autre, avec ses manières de soudard malappris, ça ne peut plus être une compagnie pour l'ami d'un baron, d'un officier de hussards, excusez du peu !

J'avais voulu l'interrompre, mais il allait toujours, et finit par dire d'un ton sec en arrivant au milieu du brouhaha du camp qui se formait :

– Voici le bivouac ; à vous revoir, *monsieur* Gribolet.

Je le pris par les épaules pour le forcer à se tourner vers moi. On voyait qu'il avait le cœur gros.

– Alors, tu me tiens pour un ingrat ! lui dis-je en me baissant pour le regarder dans les yeux. J'aurais cru que tu avais meilleure opinion de moi ! N'est-ce pas toi qui m'as accueilli et piloté à Rhode-Island ? N'est-ce pas sur tes avis que j'ai trouvé à m'employer chez le brave père Washam ? Ne m'as-tu pas toujours montré la plus franche amitié, depuis que je suis à l'armée, m'encourageant à ne pas désespérer de retrouver celui que je cherchais ? Et tu me fais l'injure de penser que je vais te mépriser, à présent que je suis au comble de mes vœux ! Car c'est une injure, sac à papier ! et n'était que j'ai le bras terriblement raide, je dégainerais sur-le-champ pour t'en châtier !

Avec quels yeux brillants de reconnaissance, il me regardait, le pauvre garçon ! Sans rien dire, il me serra la main et partit au galop pour rejoindre les tambours.

– Il a un cœur d'or ! me disais-je en me mettant à mon rang pour répondre à l'appel. Si seulement on pouvait le corriger de son penchant à la boisson ! Mais le pauvre enfant a été élevé Dieu sait comme, et avec quels exemples sous les yeux ! Au dernier jour, le bon Dieu doit sûrement se servir de poids plus légers pour peser des pauvres êtres comme ceux-là, que pour nous autres qui avons eu de braves parents pour nous donner d'utiles conseils et d'honnêtes exemples !

CHAPITRE XX

Les beaux jours du printemps, les nuits plus courtes et moins froides arrivèrent peu à peu, allégeant pour les soldats les misères de la guerre. Pour moi, qui avais chaque jour le bonheur de voir monsieur René, la campagne n'eût plus été qu'une fête, si je n'avais été continuellement en souci pour la vie de celui que je ne pouvais plus nommer mon maître, mais qui me montrait l'affection la plus franche et la plus cordiale.

Après chaque escarmouche, pour peu que mon régiment ne fût pas cantonné trop loin de sa légion, monsieur René arrivait tout soucieux, pour s'informer si j'étais encore de ce monde et en bonne santé. Je lui savais un gré infini de ces preuves d'amitié, et j'eusse bien voulu être en mesure de lui montrer autrement que par des paroles combien je le payais de retour.

C'est alors que je regrettai de ne pas avoir cherché à entrer dans les hussards plutôt que dans un régiment d'infanterie ! J'aurais eu à tout moment l'occasion de voir monsieur René et de lui être utile, tandis qu'appartenant à un autre corps, ces occasions ne pouvaient s'offrir que rarement.

D'ailleurs un soldat, c'est un esclave, en fin de compte ! il ne s'appartient pas ; en campagne il n'est pas plus libre de ses mouvements que dans une garnison, peut-être moins.

Quand la halte est ordonnée, le combat terminé, il y a vingt besognes qui l'attendent, pour peu qu'il ait encore l'usage de ses

bras et de ses jambes ; il faut préparer le bivouac pour la nuit, dresser les tentes ; quand on n'est pas de corvée pour la cuisine, c'est pour la garde du camp ; puis il y a le mousquet à nettoyer et maintenir en état, des boutons à recoudre, des accrocs à refermer… heureux quand ils n'ont déchiré que l'uniforme ! Si durant la journée on en est venu aux mains avec l'ennemi, les hommes valides doivent leurs soins aux camarades blessés, après avoir parcouru le champ de bataille pour les recueillir et les ramener au camp.

Puis quand les vivants sont pansés, il faut songer aux morts et les enterrer honorablement, comme y ont droit des créatures de Dieu.

Aussi trouvais-je rarement le loisir de me rendre au bivouac des hussards pour savoir des nouvelles de monsieur René et lui serrer la main, en sorte que jusqu'à ce qu'il vînt lui-même me trouver, j'étais comme sur des charbons, m'imaginant toujours qu'il était mort ou blessé grièvement.

Le petit Maubec ayant bientôt pu s'assurer que sa crainte d'être délaissé par son ami Jacques n'avait pas le moindre bon sens, avait tout de suite recouvré son humeur joviale et insouciante.

Au reste, monsieur René se mit à le prendre tellement à gré, riant de ses bouffonneries et y répondant par des propos non moins gais, mais plus décents, que si quelqu'un eût eu lieu d'être jaloux, c'eût bien été moi !

L'été vint avec ses chaleurs, dont nous eûmes quasi autant à souffrir que des rigueurs de l'hiver.

La guerre durait toujours, les Anglais tenaient encore bon, principalement dans deux places : à New-York, ville conséquente et bien fortifiée, dont nous fîmes le siège durant près de deux mois sans parvenir à y entrer, et à Yorktown, une assez

misérable bicoque, mais que les Anglais avaient entourée de redoutes toutes remplies de canons.

Celle-là, nous finîmes par la prendre, mais ce ne fut pas sans peine.

Il faut savoir qu'une nouvelle flotte française nous avait amené un renfort de trois mille hommes dont nous avions bon besoin.

Il fallut creuser des tranchées pour s'approcher peu à peu de la place, et y installer des canons, afin de donner la réplique à ceux des Anglais. Quand on eut enlevé à ceux-ci quelques-unes de leurs redoutes, et qu'ils se virent sur le point d'être pris comme dans une souricière sans que personne vînt à leur secours, ils demandèrent à se rendre, au nombre de plus de sept mille. On leur permit de défiler l'arme au bras et tambours battants, mais sans faire flotter leurs drapeaux, attendu qu'ils en avaient fait autant à une garnison américaine qui avait capitulé à Charlestown.

Je peux parler de ce défilé, parce que je l'ai vu, étant de ceux qui formaient la haie sur leur passage. Ces Anglais et ces Allemands – car il y en avait la bonne moitié qui étaient Hessois – tenaient la tête aussi droite que s'ils revenaient d'une victoire, au lieu d'aller mettre bas les armes, pour être dispersés comme prisonniers de guerre dans l'intérieur. Et ils avaient raison d'être fiers quand même : quand on a fait son devoir de soldat jusqu'au bout, quand les arsenaux et les magasins de vivres sont vides et les hôpitaux pleins, il n'y a pas de honte à capituler.

C'est en automne que nous remportâmes cette grande victoire, Français et Américains réunis ; la date, je ne l'oublierai pas aisément : c'était le 19 octobre 1781.

On peut dire que ce fut la fin de la guerre, pour nous autres, du moins, qui restâmes cantonnés durant toute une longue année à Williamsburg, à quelques lieues de Yorktown. Il

put bien y avoir par ci par là quelques escarmouches, sur mer, principalement ; mais nous n'eûmes qu'à nous croiser les bras, ce qui est encore la manière la plus ennuyeuse de passer son temps.

Du moins eus-je pour mon compte la satisfaction de vivre tout près de monsieur René et de n'avoir plus à redouter pour lui la fâcheuse rencontre de quelque balle ou boulet anglais. Il m'aida avec beaucoup de patience à apprendre la langue du pays, et Maubec prit sa part de ces leçons avec un zèle et une attention que je n'aurais pas attendus d'un écervelé pareil.

Je ne manquai point non plus d'écrire à la maison, et, avant la fin de notre année d'inaction forcée, je reçus de mon père la bonne lettre que voici :

« Mon cher fils Jacques,

» Il était écrit que tu devais être soldat, à ce qu'il paraît ! Comme tu me l'as marqué dans ta lettre du 25 octobre passé, laquelle ne nous est parvenue que le 5 mars de la présente année 1782, il n'y avait rien d'autre à faire pour toi. C'est pourquoi je ne t'en veux pas de m'avoir désobéi. Peut-être bien qu'à ta place j'aurais tâché de me « rembarquer » pour la France ; mais voilà, peut-être que tu n'aurais pas eu de quoi payer le passage, et puis, tu tenais à ton monsieur René, ça se comprend. Il t'a fait voir du pays, pour le rattraper, tout de même ! Enfin tout est bien allé, Dieu soit béni ! et il faut espérer qu'on te verra revenir avec tes quatre membres tout entiers.

» L'oncle Isaac – vieux fou qu'il est – au respect que je lui dois, est fier comme un coq de toutes les aventures de son neveu et ne décesse pas d'en rabattre les oreilles à tout le monde. Voilà : ça change un peu ses vieilles rengaines de la guerre de Sept ans ! Tu peux compter qu'il a des histoires sur la planche pour le restant de ses jours !

» Mais ce n'est pas le tout : quand est-ce que tu pourras nous revenir ? Rien ne t'empêchera plus de rentrer au pays : le crâne d'Antoine Coste est ressoudé et plus solide qu'avant. Il m'a coûté assez cher pour ça ! ce n'est pas pour t'en faire un reproche, c'est seulement par manière de parler. Vingt livres, quatre batz de frais de médecin ; quinze batz, trois crutz pour des emplâtres et onguents ; dix bouteilles de notre vin rouge des Conrardes pour lui refaire du sang ; quatre émines de moitié blé et deux émines de raves pour aider la vieille Coste à vivre, pendant que son garçon gardait le lit – c'est plus que cette mauvaise tête ne valait !

» Enfin l'affaire est enterrée, c'est le principal ; on n'en reparlera plus, sois tranquille !

» Ta mère a été terriblement en peine de toi ; pense voir : quasi deux ans sans savoir ce que tu étais devenu ! Elle te croyait mort, noyé ou mangé par les bêtes féroces d'Amérique, à telles enseignes qu'elle en a pleuré toutes les larmes de son corps ! J'avais beau la raisonner et Claude aussi, lui dire que la mer à traverser ce n'était pas l'affaire d'une semaine ni d'un mois ; que les courriers de la poste n'étaient pas en train comme chez nous, dans ces pays sauvages de l'Amérique ; que c'était la guerre, là-bas, qui mettait tout sens dessus dessous ! rien n'y faisait, et si je ne m'étais pas mis en travers, elle aurait pris le deuil !

» C'est vrai que je ne croyais pas le demi-quart de mes raisons, et Claude non plus : seulement nous tâchions de n'avoir pas l'air inquiet.

» Tout ça nous a fait des vendanges bien tristes, ces deux dernières années, quand même il y avait abondance de raisin !

» Tu peux te représenter le remue-ménage que ça été par chez nous, quand ta lettre est arrivée ! Ta mère en est tombée raide ; on a cru d'abord qu'elle avait eu un coup de sang ! Par bonheur que ça n'a pas duré et qu'elle est bientôt revenue de

cette pâmoison, en demandant après ta lettre pour voir si c'était bien vrai que tu n'étais pas mort.

» Elle ne s'est pas contentée que je la lise pour tout le monde, elle l'a lue pour elle toute seule, je ne sais combien de fois. On aurait dit qu'elle y trouvait toujours du nouveau.

» Depuis lors elle a bien repris : il faut que tu saches que la pauvre femme était toute « moindre » et qu'on la voyait fondre.

» Toute sa peur, à présent, c'est qu'il ne t'arrive encore un raccroc ; qu'on ne te permette pas de quitter l'armée, par exemple, ou bien que le vaisseau qui te ramènera n'aille chavirer.

» Elle dit aussi des fois : – Pourvu que notre Jacques, qui est si tellement engoué de ce jeune seigneur, ne veuille pas rester vers lui, quand ils seront revenus en France !

» – Quelle idée, Rose ! que je lui réponds. Est-ce que notre garçon aurait le cœur d'aimer un étranger plus que ses propres parents ?

» Tu entends, Jacques : aussitôt qu'on te donnera ta feuille de route, nous t'attendrons, et si ça peut te ramener plus vite, je te dirai que Claude n'attend que toi pour faire sa noce.

» Une bonne nouvelle pour finir : Guillaume Thiébaud se range que c'est une bénédiction, depuis qu'il fréquente la Julie Baillot. Pourvu que ça dure !

» Il te fait bien saluer, et monsieur le ministre Bonhôte aussi, qui demande toujours ce que tu deviens et qui a lu avec grand plaisir toutes tes lettres.

» En attendant qu'il plaise à Dieu de te ramener en bonne santé, tout le monde, à la maison, te salue de bon cœur, ta mère, Claude, l'oncle Isaac et ton père affectionné.

» Henri Frédéric Gribolet. »

« *P. S.* – Tu veux savoir ce que les bœufs d'il y a deux ans sont devenus : j'ai eu l'occasion de les vendre à Jean Tinembart, de Bevaix, qui m'en a donné un bon prix, eu égard à ce qu'ils valaient. Je trouvais que c'était dommage pour la boucherie ; je n'en aurais pas tiré autant !

» Le même. »

Quand monsieur René eut lu cette lettre après moi, – je n'avais point de secrets pour lui – il me prit la main et me dit avec affection :

– Que tu es heureux, Jacques, d'avoir un foyer paternel où de bons parents t'attendent avec impatience ! Aime-les bien, et que Dieu te les conserve longtemps !

Sa voix tremblait, il détourna la tête.

– Si je pouvais seulement, monsieur René, dis-je aussi ému que lui, les rejoindre sans vous quitter ! À présent mon cœur est partagé entre eux et vous : j'aurai autant de chagrin à me séparer de vous, que de joie de les revoir !

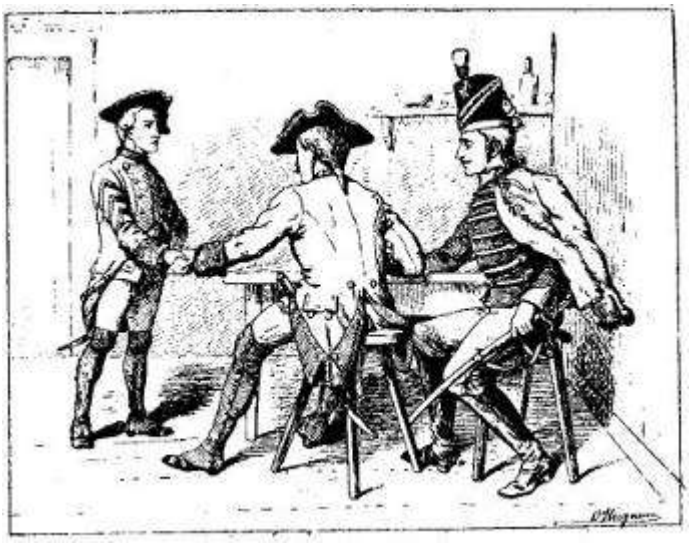
– C'est la vie de ce monde ! reprit monsieur René tristement : un voyage où on se rencontre, où on s'aime, où on chemine côte à côte un court moment pour se séparer trop tôt, au gré de ses désirs. On se dit parfois que mieux vaudrait avoir le cœur dur, faire la route seul, en ne songeant qu'à ses aises, et ne s'attacher jamais à quelqu'un de ceux qu'on trouve sur son chemin, de peur d'éprouver de la peine à les quitter. Mais c'est là une vilaine pensée : si le bon Dieu nous a mis au cœur le besoin d'aimer, c'est pour nous procurer une joie que nous faisons partager à autrui.

« Et puis, comme nous le disait notre bon curé de Rochejean, au bout du voyage il y a le but : un monde autrement beau que celui-ci, où nous retrouverons avec bonheur tous nos chers compagnons de route, pour ne plus les quitter.

« Supposez, ajoutait le digne homme, que vous ayez cheminé sur la terre en égoïste, sans avoir fait ni bien, ni mal à personne – si la chose est possible – et que le bon Dieu veuille quand même vous recevoir dans son ciel ; quel plaisir, je vous demande, auriez-vous là, à ne voir autour de vous que des visages étrangers, indifférents, et cela durant l'éternité ? Prenons donc garde – et c'était là la conclusion de ses discours – prenons garde à traiter notre prochain sur la terre avec tant d'égards et d'affection, qu'au ciel nous ayons beaucoup d'amis qui nous accueillent à bras ouverts !

Prosper Maubec était arrivé sur ces entrefaites et écoutait parler monsieur René en le regardant de tous ses yeux. Depuis qu'il fréquentait mon ancien maître, le petit tambour n'était plus le même : sans cesser d'être un gai compagnon, il mettait un frein à sa langue, et n'avait plus le même goût pour le genièvre.

En voyant sa mine intelligente et de quel air il regardait monsieur René, il me vint une idée.



Je pris le jeune garçon par la main et l'attirant devant moi :

– Celui-là, dis-je à monsieur René, me remplacera auprès de vous. Lui n'a pas d'autre famille que le régiment, à ce qu'il m'a dit ; il ne vous quittera pas de sitôt.

– Merci, j'accepte ton legs, Jacques, me dit le jeune baron, moitié sérieux, moitié badin, en mettant la main sur l'épaule du tambour. Petit poisson deviendra grand. Veux-tu de moi pour ton tuteur, ami Prosper ? Tu vois que Jacques va prendre sa vo-

lée vers le nid, aussitôt qu'on aura coupé le fil qui le retient à l'armée.

– Monsieur le baron, dit Maubec d'un ton grave que je ne lui avais jamais entendu, j'aurai bien du regret de voir partir Jacques et je n'oublierai jamais comme il a été mon véritable ami. Si vous êtes assez bon, monsieur le baron, quand il ne sera plus là, pour m'aider à marcher droit, et si vous me permettez de vous aimer un brin, en souvenir de lui, et de me faire tuer pour votre service, c'est tout ce que je demanderais ! moyennant quoi je m'engage, foi de tambour, à ne plus... Non, fit-il en se reprenant, ça ne vaut rien de trop promettre. Sac à papier ! je n'aurais qu'à me manquer de parole une fois ! ce que je veux dire, c'est que je ferai le sec et le vert pour mériter que monsieur le baron s'occupe d'un petit « pas grand-chose » comme moi !

– Bien, Prosper, dit monsieur René en lui secouant cordialement la main. Il ne tient qu'à toi, mon garçon, que nous ne devenions une paire d'amis.

« Quand Jacques ne sera plus là, nous tâcherons de nous consoler ensemble. Là-bas, au milieu des siens, dans son tranquille petit pays, il pensera quelquefois, souvent, je l'espère, aux deux camarades qui n'ont pas d'autre famille que l'armée, pas d'autre mère que la France !

Moi, je pleurais tout de bon, sans m'en cacher, et je n'ai pas de honte à le dire, parce qu'en définitive, un soldat n'a pas à rougir de ce qu'un cœur d'homme bat sous sa casaque militaire !

Il ne s'en était guère fallu que la lettre de mon père ne m'arrivât jamais. Deux jours après que je l'eus reçue, l'armée française levait enfin le camp et se mettait en route vers le nord, à travers toutes les plaines qu'elle avait traversées en combattant. Cette fois, ce n'était plus qu'un voyage, long et assez en-

nuyeux, par les chaleurs brûlantes du mois de juillet. Ce qui égayait la route, c'étaient les étapes dans les villes, où on nous faisait fête comme aux libérateurs du pays, sans compter que chaque soldat voyait en esprit la France vers laquelle il s'acheminait.

Cependant ce ne fut qu'au mois de décembre que les régiments purent s'embarquer les uns après les autres à Boston, et dire adieu à la terre d'Amérique, où ils avaient apporté la liberté.

CHAPITRE XXI

Il était trois heures de l'après-midi : un joyeux soleil de mai brillait sur les bois habillés de neuf, sur les prés verdoyants tout piqués de blanches marguerites, comme je débouchais des gorges de l'Areuse, au pied des rochers de « Pierre-coupée » qui descendent vis-à-vis de la colline du château de Rochefort. Le lac, les Alpes ! oh ! comme mon cœur se prit à battre ! comme la fatigue de mes longues journées de marche fut oubliée !

J'allais prendre à travers champs et bois, pour descendre par le vallon de Ver et arriver plus vite à Bôle, quand il me vint à l'idée de passer par Rochefort afin de m'informer si tout allait bien chez nous. Le vieil aubergiste de l'Hôtel de Commune, Philippe Béguin, pourrait peut-être me renseigner, si j'avais la chance de le trouver dans un de ses bons moments. Il avait la réputation bien méritée d'être d'une humeur terriblement hargneuse.

Mais j'étais si disposé à tout voir en beau dans ce cher vieux pays où je rentrais après trois ans d'exil, que j'excusais de tout mon cœur le père Béguin, mettant son humeur peu accommodante sur le compte de ses rhumatismes qui lui enraidissaient les genoux et le faisaient marcher comme une machine disloquée.

Je traversai allègrement le « Petit-Rochefort » où mon uniforme blanc et bleu excita la curiosité de quelques vieilles, se chauffant au soleil sur les seuils, avec des marmots dans les

bras. Elles furent tellement prises au dépourvu, en se voyant saluées par ce militaire étranger, qu'elles répondirent à peine à mon joyeux bonjour.

Voici Rochefort, avec son église et ses maisons couvertes en bardeaux, bien abritées dans leur « combe » au pied de Tablette. On ne voit personne au village, si ce n'est quelques enfants qui s'ébattent autour de la fontaine, quelques femmes occupées à jardiner et qui se relèvent pour me voir passer. Tous les paysans sont aux champs.

Voici l'Hôtel de Commune, avec son enseigne aux armes de Rochefort.

L'aubergiste est là, accoudé d'un air grognon en face d'un petit verre d'eau-de-vie de gentiane.

Trois ans de plus, quand on est vieux, ça ne change pas beaucoup un homme, surtout en beau.

Le père Béguin n'avait embelli ni de figure ni d'humeur, aussi me dévisagea-t-il de la tête aux pieds quand je lui dis en entrant :

– Bien le bonjour, monsieur Béguin ! Comment va la santé ?

Comme je lui tendais la main, il la regarda un moment avec méfiance et finit par la prendre de l'air d'un ours qui a plus envie de griffer que de donner la patte. Puis retirant aussitôt la sienne, il répondit de sa voix nasillarde :

– Ah ! çà, d'où me connaissez-vous, *mirlitaire ?* moi je veux être pendu si je sais qui vous êtes ! Il passe comme ça des tas *d'étranges* qu'on ne sait d'où ils tombent !

Décidément le père Béguin était dans un de ses plus mauvais jours.

– Qu'est-ce que vous voulez, mirlitaire ?

– Un verre de nouveau pour me rafraîchir, et un renseignement.

Il s'en alla cahin-caha me quérir le vin, en s'aidant d'un bâton pour traverser la chambre.

Tout en déposant devant moi verre et bouteille, il me considérait en grommelant.

– Gage que vous êtes un de ces *recruteurs* qui viennent enjôler nos garçons pour les aller faire « à » tuer par le monde !

– Vous n'y êtes pas, monsieur Béguin. Connaissez-vous Henri-Frédéric Gribolet, à Bôle ?

– Si je le connais ? pardié ! la belle question ! Bôle n'est pas le bout du monde, puisque Rochefort est de la même paroisse ! Henri-Frédéric, attendez-voir ! est-ce qu'un de ses garçons n'avait pas fait un mauvais coup, assommé un homme, à la foire de Boudry, quelque chose comme ça, et puis levé le pied ? Gage que c'est vous, hein ?

Ses petits yeux gris, en embuscade sous la broussaille de ses sourcils, me transperçaient méchamment.

Je ne pus m'empêcher de trouver le père Béguin terriblement laid à ce moment-là.

J'étais vexé de voir comme il tournait la chose ; mais bah ! c'était l'effet de son rhumatisme !

– Oui, monsieur Béguin, c'est moi ; seulement l'homme que j'ai soi-disant assommé se porte comme vous et moi.

– Pardié ! s'il se porte comme moi, il n'a déjà pas de quoi se vanter ! Alors vous avez mangé de la vache enragée par le monde, hein ? il a fallu vous enrôler pour vivre ? Gage que vous avez déserté ?

Je haussai les épaules et vidai mon verre ; il n'y avait pas moyen de parler avec un hérisson pareil ! Pourtant je voulus encore patienter, afin d'apprendre si tout allait bien à la maison.

– Non, monsieur Béguin, je n'ai pas déserté ; ma feuille de route est là-dedans.

Et je lui montrai le tube que je portais au côté.

– Voulez-vous la voir ?

– Pourquoi faire ? je ne me mêle pas des affaires des autres, moi !

– Monsieur Béguin, vous ne pouvez rien me dire…

– Quoi ?

– Comment on va par chez nous ?

– Ma fi ! non : comment est-ce que je sortirais, avec ces sacrés rhumatismes ?

J'allais partir après avoir payé mon écot, quand le vieux grognard me rappela :

– Attendez-voir : votre père a passé par ici, voyons ; quand est-ce que c'était ? après les vendanges, que je crois. Il allait du côté des Montagnes, un *dimange,* avec un de ses garçons.

– Mon frère Claude ?

– Claude ou Jonas, Jean ou Jacques, qu'est-ce que j'en sais ? Un grand, carré d'épaules, il vous ressemble ; seulement il n'est pas si laid que vous, rapport à cette moustache qui vous défigure !

Après m'avoir fait cadeau de ce compliment, le père Béguin se frotta les mains avec satisfaction.

– Et ils allaient bien ?

– S'ils allaient bien ? quelle question ! pardié ! quand on n'a pas des rhumatismes – la peste les étouffe ! – comment est-ce qu'on n'irait pas bien ? Il fallait les voir courir en haut la Combe, comme des chats maigres !

– Et ma mère, vous ne savez pas… ?

– Les femmes, ne m'en parlez pas ! c'est encore ça une engeance ! pardié ! j'ai assez de la mienne, sans m'inquiéter des autres ! Toutes ensemble, elles ne valent pas… regardez-voir un peu quel chenil par ici ! Euphrasie ! Euphrasie ! – et il se mit à frapper comme un furieux sur une table avec son bâton.

Je me hâtai de m'en aller, ne tenant pas à en entendre davantage.

S'il y a une chose qui me donne mauvaise opinion d'un homme, c'est de l'entendre déblatérer contre toutes les femmes, à commencer par la sienne. Soyez certain que celui-là ne vaut pas grand-chose !

Mais j'oubliai bien vite les propos chagrins de l'aubergiste, en me retrouvant dans la belle nature du bon Dieu, au milieu de ces grandes forêts de sapins, de foyards, et à mesure que je descendais, de pins et de chênes dont je connaissais pour ainsi dire chaque arbre, chaque roche moussue, que je saluais comme de vieux amis. J'avais pris par le sentier du « ministre » qui coupe au droit ; et sous ces grands bois laissant à peine passer quelques rayons du soleil du soir, je humais avec délices l'odeur âcre de la résine et celle des jeunes pousses des chênes. Il me semblait devenir plus léger à mesure que j'approchais du village natal.

Un merle se mit à siffler comme un joueur de flageolet, sous les sapins blancs de la Luche, là où le sentier des « échelles » prend pour aller à Chambrelien et où le terrain et les roches sont tout couverts d'un tapis de pervenches.

Tout en répondant gaiement à l'oiseau invisible sous la feuillée, et qui essayait un air toujours nouveau, comme pour me défier d'en faire autant, je me fis un bouquet des fleurs bleues de la pervenche, et je le piquai dans la cocarde de mon tricorne pour me donner un air de fête.

Encore quelques minutes de marche, ou plutôt de course, car je galope comme un poulain qui regagne son écurie, et me voilà à la lisière du bois !

Oh ! le clocher de son village ! qu'il est beau par-dessus tous les autres ! celui de Bôle n'est pas élancé comme la flèche de Cortaillod, qui brille là-bas, vis-à-vis de la nappe tranquille du lac, mais c'est le mien ! moi je ne le trouve pas massif, courtaud, comme d'aucuns prétendent qu'il est ; tel quel je n'y voudrais rien changer ! que le bon Dieu me donne seulement de le voir longtemps encore et d'aller chaque dimanche à l'appel de ses cloches, me recueillir dans le vieil « auditoire » qu'il domine !

Et voilà les toits bien connus, tout est là comme au jour où je les ai quittés ; les vergers sont tout en fleurs, il me semble en sentir les parfums jusqu'ici. Et tout là-bas, les grandes Alpes, rosées par le soleil couchant ! Mon Dieu ! que c'est beau ! plus beau, cent fois que tout ce que j'ai vu en France et en Amérique !

De tranquilles petites fumées bleues montent de toutes les cheminées du village.

Les ménagères se hâtent de préparer la soupe du soir pour les hommes, qui vont arriver de la vigne ou des champs. Notre cheminée aussi a son panache de fumée comme les autres.

Ma mère doit être là dans sa cuisine ; l'oncle Isaac près du feu, assis sur sa petite chaise à trois jambes, fume sa vieille pipe à court tuyau !

Je me représente tout cela en approchant à grandes enjambées du village, et regardant à droite et à gauche, aux

« Longs-champs », à « Foûtai », si l'on ne voit point Claude et mon père aux labours.

Non, ils seront sans doute à la vigne.

Comme à Rochefort, personne dans la rue ; des poules rentrent au logis pour la nuit, après avoir gratté les restes des « courtines » qui ont servi aux labours du printemps ; deux marmots se sauvent à mon approche et se précipitent dans le pressoir de Guillaume Thiébaud…

Voilà notre porte ! j'hésite à entrer. Si on avait pu prévenir ma mère, ça aurait mieux valu ; sans doute elle sait que j'arriverai ce mois, mais me voir entrer brusquement, sans être préparée, il y a de quoi lui donner un coup !

Ce qui me décida à soulever le loquet, sans plus réfléchir, c'est que je vis venir le long du village… devinez qui ? la Marion Pettavel, un panier au bras, son fichu mal croisé sur la poitrine, les cheveux ébouriffés, un jupon en loques et traînant des savates déchirées !



Avant qu'elle m'eût vu, je me glissai dans notre petit corridor et refermai doucement la porte derrière moi, tout tremblant, comme si je venais d'échapper à un grand danger.

– Est-il possible, me disais-je comme suffoqué, est-il possible que tu aies jamais été si entiché de cette pauvre créature à l'air abandonné et malpropre ? Pourvu qu'elle n'entre pas chez nous ! tu serais pris entre ces deux portes comme dans une souricière !

Cette appréhension m'engagea à ouvrir sans bruit celle de la cuisine. C'était juste comme j'avais pensé : un grand feu flambait sous la marmite ; ma mère était devant, tournant le dos à la porte, et parlant à l'oncle Isaac, qui mâchonnait le tuyau de sa pipe en ruminant, les coudes sur les genoux.

Lui me vit entrer et resta d'abord à me regarder, tout ahuri ; puis me faisant un signe du doigt, il dit à ma mère :

– Pour quant à moi, j'ai idée qu'on le verra arriver un de ces jours ! tu peux compter, Rose, que le gaillard nous tombera sur le dos sans crier gare ! Avant la fin de la semaine, gage qu'il sera là !

– Alors ce serait tout près : nous voilà déjà à jeudi ! fit gaiement ma mère, en découvrant la marmite d'où s'échappa un appétissant fumet d'oignons.

– Avec les jambes qu'il a, notre Jacques, continua l'oncle Isaac en clignant de l'œil à mon adresse, il est « dans le cas » d'arriver demain ! Ma parole ! je ne serais pas étonné, mêmement, qu'il en soit à arpenter les « Gorges » à cette heure-ci !

Ma mère se détourna à demi pour le regarder, et je vis que ses cheveux noirs avaient un peu grisonné.

– On dirait que vous savez quelque chose ! fit-elle d'un ton quasi effarouché.

– Qu'est-ce que je saurais de plus que toi ? Il a écrit qu'il espérait être ici par vers le milieu de mai, et nous voilà au 12 : par ainsi…

« Mais écoute, Rose ; tu ne vas pas t'émotionner et nous faire des peurs bleues, quand ce coureur d'aventures montrera le bout de son nez par ici ! parce qu'alors, mille millions de milliasses ! il ferait mieux de rester où il est, que de venir donner une attaque à sa mère !

– Soyez tranquille, oncle Isaac, il n'a qu'à arriver…

En ce moment, ayant besoin de quelque ustensile, elle se détourna et me vit sur le seuil : heureusement que je m'avançai tout de suite en lui tendant les bras, sans quoi elle eût bien pu tomber de saisissement !

Des moments comme ceux-là, on ne les raconte pas : ceux qui y ont passé se les rappelleront bien, et les autres peuvent se représenter aisément le bonheur d'une mère et d'un fils qui se retrouvent après une longue séparation, qu'ils ont cru devoir être éternelle.

Quant à ce que dit et fit l'oncle Isaac en cette occasion, je n'ai point de raison pour en rien garder par devers moi, excepté les sacrements dont il était coutumier et qui ne sont point à donner en exemple à qui que ce soit.

Lorsqu'il put avoir son tour, comme il le dit, mes deux joues furent brossées de la belle manière par sa rude moustache, et il me secoua les poignets, tout en passant l'inspection de ma personne.

– Pas mal pour un Français ? bonne tenue, les épaules effacées, les talons en dedans, les pointes en dehors, pas mal ! dommage de cette pelure blanche ! ça vous a des airs de fantômes ou de meuniers, sans compter qu'on est toujours malpropre avec ! et quel but pour les coups de mousquets ! on ne peut pas manquer des cibles pareilles ! En avons-nous descendu, dans le temps, de ces gaillards enfarinés ! cré mâtin !

« Non, non, le blanc, ça ne vaut pas mieux que les habits rouges des gardes-suisses ! Le bleu de Prusse, parlez-moi de ça pour habiller un homme en soldat !

« La moustache te va bien, Jacques, et la queue aussi ! Tu vas les garder, j'espère. C'est des souvenirs, vois-tu : on a le droit d'en être fier.

Là-dessus, le vieux soldat se passa la main sous le nez d'un air vainqueur, pendant que ma mère, m'attirant vers la chambre, me disait avec sollicitude :

– Viens te « seoir », Jacques, je suis sûre que tu n'en peux plus ! oncle, laissez-le donc tranquille avec ce « militaire » ! on s'est fait assez de mauvais sang avec tout ça !

Oh ! la maison, avec des parents qui vous aiment plus qu'eux-mêmes, on ne sait pas assez quel paradis c'est, tant qu'on y demeure ! Pour le comprendre, il en faut être éloigné quelque temps. L'enfant prodigue de la Sainte-Écriture en savait quelque chose, quand il mourait de besoin en gardant ses pourceaux ! et j'imagine que ce n'est pas la misère seulement qui l'y fit revenir, mais l'idée qu'on l'aimait peut-être encore à la maison, malgré son ingratitude et ses déportements.

Pour moi, plus heureux que le pauvre garçon, j'avais pu y rentrer sans honte, bien certain d'être reçu à bras ouverts, et j'en remerciais le bon Dieu du fond de mon cœur.

CHAPITRE XXII

– Par ainsi, Jacques, tu en as fini, cette fois, avec les aventures, et les voyages, et la guerre. Eh bien ! mon garçon, gageons que tu en as assez comme ça !

C'était mon père qui me parlait ainsi, le même soir, après souper, assis, comme je l'avais toujours vu, derrière la bonne vieille table en noyer, à côté de l'oncle Isaac. Moi, j'étais vis-à-vis, à mon ancienne place, coude à coude avec Claude, et ma mère se tenait, toute rayonnante, au bout de la table, d'où elle avait prononcé, avant le repas, et debout, comme à l'ordinaire, ces quelques mots, qui m'étaient bien familiers, mais que je ne pus entendre ce soir-là sans émotion :

– Mon âme bénis l'Eternel, et n'oublie aucun de ses bienfaits !

Comment n'aurais-je pas été là aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde, et n'aurais-je pas répondu à mon père, en regardant à la ronde les joyeux visages et les yeux brillants tournés vers moi :

– Oui, père, et c'est encore à la maison qu'il fait le plus beau !

– Alors, tu ne regrettes pas trop le jeune baron qui t'a fait tant courir ?

– Si, père, je le regrette et j'ai eu bien du chagrin à le quitter, vous ne pouvez pas m'en vouloir. Si vous saviez quel bon cœur il a, monsieur René, et comme il me traitait en frère, je suis sûr que vous seriez bien aise de le connaître.

– Je ne dis pas non, et s'il vient jamais de nos côtés, tu peux compter qu'on lui fera accueil comme à ton meilleur ami ! *qué toi,* Rose ?

– Sûrement, répondit ma mère ; on aimerait bien connaître quelqu'un qui a été si bon pour notre Jacques, et on ferait de son mieux pour le recevoir. Seulement, ajouta-t-elle avec inquiétude, ce n'est guère *en train* chez nous pour héberger des barons, et j'espère que s'il venait te dire bonjour une fois, il nous ferait dire un mot d'avance.

– Les ménagères, fit Claude en riant, elles sont toutes les mêmes ; prenez l'une, prenez l'autre, c'est d'abord de ça qu'elles s'inquiètent.

– Et si elles ne le faisaient pas, riposta vertement ma mère, qui est-ce qui s'en chargerait ? Ce n'est pas vous autres ! Les hommes aussi, sont tous les mêmes : ils croient que les choses du ménage, de la maison, les repas et le reste, se font tout seuls ! il ferait beau voir que ta Jeannette…

– Oui, mère, dit Claude avec contrition, je sais bien que sans une femme à la maison, tout s'en irait à la dérive ; c'était seulement pour rire.

En bonne femme qu'elle était, ma mère voulut bien se contenter de ces excuses et reprit sa sérénité.

L'oncle Isaac, lui, n'était pas content : on ne parlait pas assez de la guerre ! Il voulut m'entreprendre à ce sujet, mais je fis la sourde oreille et ne répondis qu'à la question suivante qu'il m'adressa, concernant ma sortie de l'armée.

– Ah ! çà, tu ne nous as pas dit, Jacques, comment tu as fait pour avoir ton congé avant le temps ?

– C'est bien simple, oncle Isaac. J'avais demandé en m'enrôlant de pouvoir quitter le service après la guerre. Le lieutenant, monsieur de Sauvai, m'avait répondu que ça ne se faisait pas, mais que pourtant il en parlerait au colonel. Il n'a pas oublié sa promesse, et la preuve, c'est que le lendemain de notre arrivée en France, il me délivra mon congé en bonne et due forme, disant que c'était en considération de ma conduite durant la campagne, que le colonel avait consenti à déroger à l'usage.

Il y avait bien d'autres soldats qui avaient fait leur devoir aussi bien que moi pendant la guerre, et qu'on ne libéra pas quand même ! Je ne serais pas éloigné de croire que Monsieur René a été pour quelque chose là-dedans, étant devenu l'aide-de-camp du général en chef, monsieur le maréchal de Rochambeau.

Jusqu'à une heure avancée de la soirée, nous demeurâmes là à parler de mes tribulations durant ces trois années, et de tous les braves gens dont j'avais fait la rencontre, et à qui j'étais redevable d'une façon ou d'une autre.

C'est étonnant combien de choses se peuvent dire de bouche en peu de temps, qui demandent des jours et des mois pour les coucher sur le papier ! En ces quelques heures de veillée, je refis de mémoire tout mon voyage, depuis Boudry jusqu'au fond de l'Amérique, parlant de tous les amis que j'avais faits en route, à commencer par Philippe Grellet pour finir par Maubec, le petit tambour de Saintonge.

Celui-là, c'était le favori de l'oncle Isaac :

– Cré mâtin ! voilà un petit crapaud comme je les aime ! s'écriait-il avec admiration. Et tu dis qu'il lampait le genièvre comme de l'eau claire ?

– Oui, oncle Isaac ; mais ce n'était pas ce qu'il aurait pu faire de mieux ; et quand je suis parti, il était en bon chemin de se corriger !

L'oncle Isaac renifla bruyamment, grommela dans sa moustache quelque chose qui ressemblait beaucoup au mot « attrape ! » et se tint coi.

Quelqu'un dont je ne dis mot, par exemple, c'est de Toinette, la petite servante de Morteau.

Mais voilà ! il fallait bien laisser quelque chose pour un autre jour ! on ne peut pas tout dire d'une fois.

Pourquoi, alors, est-ce que je n'en parlai jamais à la maison, depuis ce soir-là.

À présent que je suis vieux et que mes parents dorment au cimetière en m'attendant, je peux bien en faire la confession.

Je m'étais dit souvent en moi-même : Si une femme te convient, c'est celle-là. Seulement il sera malaisé de faire accepter à ton père et à ta mère une bru étrangère et catholique, par surcroît.

J'avais grand tort de me tourmenter d'avance : le bon Dieu se chargea d'arranger les choses d'une façon que je ne pensais point et qui, sans doute, fut la meilleure pour tout le monde, quand bien même elle n'était point suivant mes goûts.

Huit jours après mon retour à la maison, mon père consultait un soir l'Almanach pour l'an de grâce 1782, à la colonne des foires.

– Marnay, Martigny, Massongi, – lisait-il à demi-voix en suivant du doigt les noms de villes et villages, – Montay, Montbéliard, Montbozon, Morges, Morienne, Morteau… là ! fit-il avec satisfaction en arrêtant son index sur ce dernier nom. C'est le 3 juin ; il me semblait bien que c'était aux environs de celle de Boudry.

Ma mère, qui se faisait raconter pour la troisième fois la façon dont le père Sandoz et son fils Justin m'avaient sauvé sur mer, releva la tête pour dire :

– Qu'est-ce que tu parles du 3 juin, Henri-Frédéric ?

– C'est la foire de Morteau. J'ai idée d'aller essayer une fois des bœufs bourguignons. Ce serait bien du malheur s'ils ne valaient pas mieux que ceux de la Béroche ! fit-il en clignant de l'œil de mon côté. Qu'est-ce que tu dirais, Jacques, de faire un tour jusque-là ? tu pourrais aller dire bonjour à ce brave monsieur Gigon, et moi je serais bien aise de le remercier de ses bontés pour toi. Ça te va, hein, garçon ?

Je crois bien que ça m'allait, et plus que mon brave père ne croyait.

– Regarde, Jacques, dit-il en me montrant le calendrier : la foire de Morteau, c'est le 3 juin, un lundi ; ça s'arrange on ne peut mieux : nous partons les deux, dimanche après le sermon. Pour Claude, il n'y faut pas songer : il a autre chose en tête avec sa Jeannette et sa noce après moissons !

On passe par le Chauffaud, pour faire une surprise à Philippe Grellet ; on va coucher aux Villers pour être de bon matin à la foire et avoir du temps devant soi pour la visite à monsieur Gigon. Si on ne peut pas revenir le même jour, eh bien ! à la garde ! on n'a pas commencé à fener, et puis il y a deux bons bras de plus à la mai son pour abattre la besogne.

Ma mère donna de grand cœur les mains à ce plan, en nous recommandant de remercier monsieur Gigon pour sa part à elle.

Les choses se passèrent de point en point comme mon père avait dit.

Philippe Grellet qui me parut rajeuni, déclara, les larmes aux yeux, en me voyant, que ce jour était le plus beau de sa vie ; il va sans dire qu'il nous retint aussi longtemps qu'il put.

Quant a monsieur Gigon, un peu vieilli, mais toujours le cœur sur la main, il nous fit le meilleur accueil du monde. Mon père fut tout de suite à l'aise avec ce bon vieillard si peu cérémonieux, malgré qu'il fût d'une condition plus élevée que la nôtre. Il n'y eut pas moyen de nous défendre de dîner chez lui.

– Ne refusez pas à un pauvre solitaire de lui tenir compagnie quelques instants ! disait-il avec tant de chaleur et d'amicale simplicité, que nous ne pûmes faire autrement que de nous rendre à ses instances.

Il me fallut lui réciter toutes mes vicissitudes ; mais il m'arriva de faire plus d'une méprise par suite de mes distractions.

Pourquoi est-ce le père Anselme qui nous sert, me disais-je avec un certain désappointement, et non pas sa fille Toinette ? Il eût été plus simple de faire cette question tout haut, et j'aurais su tout de suite à quoi m'en tenir, au lieu de rester comme sur des épines tout le temps du dîner. Mais voilà : je ne trouvais pas la chose aisée à demander.

Enfin le père Anselme m'en fournit l'occasion lui-même, en s'informant si sa défroque et son vieux havresac m'avaient fait bon usage.

– Oui, répondis-je, jusqu'à Villeneuve d'Amont, où j'en ai disposé en faveur d'un pauvre valet d'écurie. Pour moi, devenu laquais d'un gentilhomme, il me fallut endosser à nouveau mon habit, lequel avait été si soigneusement plié par votre fille, qu'il était comme battant neuf en sortant du havresac. À propos, elle va bien, mamzelle Toinette ?

– Vous êtes bien honnête, monsieur Jacques. La Toinette se porte comme un charme, et son garçonnet aussi. C'est que vous ne savez peut-être pas qu'elle est en puissance de mari, voici tantôt deux ans ! ajouta Anselme en riant.

– Non, c'est la première nouvelle !

Il m'avait fallu un moment pour reprendre le souffle que j'avais quasi perdu, en recevant cette tuile sur la tête.

C'est ainsi que finit mon rêve ; et voilà pourquoi je restai garçon, laissant à mon frère Claude le soin de perpétuer la race des Gribolet.

Chacun sa tâche en ce monde : moi, je me donnai désormais celle de tenir fidèle compagnie aux parents vers qui le bon Dieu m'avait permis de revenir, et je n'ai pas trouvé que ma part fût la moins belle !

Quand ma mère, me pressant de prendre femme, faisait valoir les qualités de telle ou telle fille des environs, je répondais :

– Qu'est-ce qui me manque à la maison, entre vous et mon père, sans parler de l'oncle Isaac, notre grand enfant ?

– Mais, Jacques, il faut penser à l'avenir ; nous n'y serons pas toujours, et alors qu'est-ce que tu deviendras tout seul ?

– Quant à ça, mère, ne craignez rien ; on n'est pas seul quand on a, dans le même endroit, un frère en bon chemin de se faire une famille. Ne faut-il pas des oncles en ce monde qui n'aient d'autre souci que d'aimer leurs neveux ? Non, non, mère, il n'y a pas de risque que l'oncle Jacques soit jamais un pauvre solitaire. D'ailleurs, j'ai mes souvenirs qui me tiennent compagnie ; et puis ne comptez-vous pour rien les bonnes lettres de M. le général de Rochejean et du commandant Maubec, lesquels signent toujours : « ton ami René » et « ton petit Maubec » ?

Par exemple, le premier m'a donné terriblement de souci, quand la grande révolution de 89 est venue tout remettre à neuf en France, en balayant avec bien des mauvaises choses, nombre de braves gens qui n'en pouvaient mais.

En ce temps-là, on sait qu'il était malaisé pour un Français de garder sa tête sur ses épaules, pour peu qu'il eût le malheur d'avoir un petit « de » devant son nom ! Pour être sûr de sa vie,

mieux valait n'être qu'un pauvre diable en guenilles, que baron, comte ou marquis. La roue avait tourné : ceux-ci étaient alors tout en bas, et les autres en haut, si bien que ceux qui avaient toujours été les maîtres en France, en étaient réduits à se sauver dans les pays voisins, ou à crier bien fort : Vive la République ! pour éviter la prison, en attendant le couperet de la guillotine.

Heureusement pour monsieur René, qu'il n'avait jamais été un de ces seigneurs qui se croient d'une autre espèce et d'un autre sang que le commun peuple ! Heureusement aussi qu'il était soldat avant tout et qu'il continua, sans se mêler de politique, à servir son pays.

Ainsi qu'il me l'écrivit après un long silence, qui me fit vivre dans des transes continuelles à son sujet, monsieur René, bien qu'affligé et indigné des cruautés commises par quelques hommes violents au nom de la Liberté, n'en tint pas la France pour responsable, et crut de son devoir de rester à son poste pour combattre l'étranger aux frontières.

– Je n'ai jamais été, me disait-il, que soldat de la France et ne veux pas être autre chose.

Le plus grand bonheur de ma vie eût été de le revoir, et aussi le petit Maubec, qui avait si bien fait son chemin avec l'appui et les directions de celui à qui je l'avais légué.

Le bon Dieu ne l'a pas voulu.

Patience ! nous nous retrouverons au bout du voyage, là où il n'y aura plus de séparation.

En attendant, Jacques Gribolet ne chemine pas seul à travers la vie : les deux garçons et les trois filles de Claude sont comme qui dirait une propriété indivise entre mon frère et moi. On les trouve aussi souvent dans ma maison que dans la sienne, « grulant » mes pruniers pour en faire leur profit, croquant mes pommes et mes poires, abattant mes noix, en compagnie de la bande à Guillaume Thiébaud. De ceux-là il y en a six, qui

m'appellent « oncle Jacques » comme les autres. De combien de ces galopins je suis parrain, pour dire la vérité, je ne sais plus au juste sans regarder à la première page de notre grosse Bible, où ils sont tous couchés par écrit, crainte d'en oublier quelqu'un.

Et puis – ceci je le gardais pour la fin – il y a deux enfants qui ne m'appellent pas « oncle », mais bien « père Jacques » ; ils ne sont pourtant ni Gribolet ni Thiébaud, malgré qu'ils demeurent sous mon toit et mangent à ma table. Leur père avait nom Barthélemi Duvanel ; il est mort d'étisie. Quant à leur mère, de son nom de fille, c'était la Marion Pettavel : elle avait fini par prendre pour mari le plus laid de ses prétendants et pas le meilleur. Enfin il est mort ! elle aussi, la pauvre femme ! En souvenir du vieux temps et pour la tranquilliser à l'heure dernière, je lui ai promis de ne pas abandonner ses enfants à leur commune, et de les faire miens en légitime propriété.

Je n'y ai rien perdu, Dieu soit loué ! ils me le rendent en affection et me fermeront les yeux, quand le bon Dieu signera ma feuille de route pour la dernière étape.

Ce livre numérique :

a été édité par :

l'Association Les Bourlapapey,

bibliothèque numérique romande

http ://www.ebooks-bnr.com/

en août 2012

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Françoise S., Francis.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : O. Huguenin, *Les aventures de Jacques Gribolet Illustrées de 19 dessins de l'auteur*, coédité par Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, et Librairie de la Suisse française P. Monnerat, Paris, 1888. La maquette de première page est basée sur une photo du blog de Martouf *Alignée d'arbres verts* (de la page *Les arbres en mars*), prise par Mathieu Despond.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu…

– **Qualité** :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

– **Remerciements** :

Nous remercions les éditions du groupe *Ebooks libres et gratuits* (http://www.ebooksgratuits.com/) pour leur aide et leurs conseils qui ont rendus possible la réalisation de ce livre numérique.